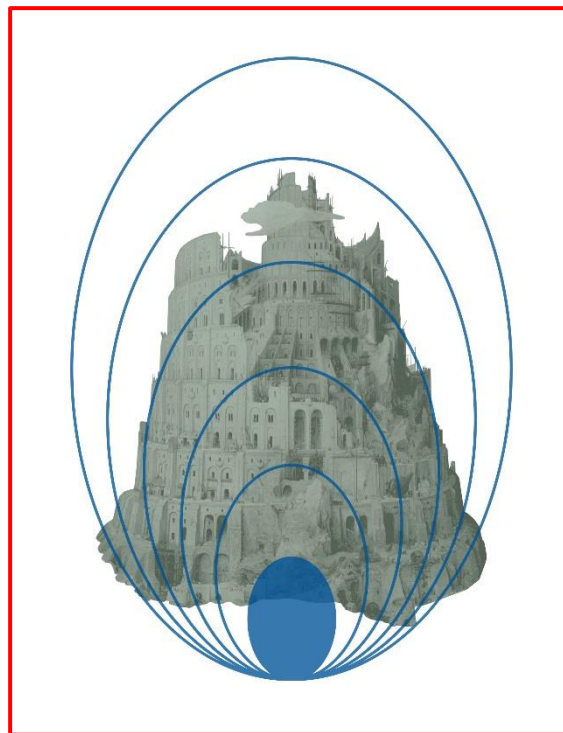


Franco Troiano

**Modernité
sans
modernisme**

**Le Salut éternel
d'une famille :
du préindustriel
jusqu'au glocalisme**



Roman

Bruxelles 2018
TCG Éditions

**« Dans chaque structure juridique,
l'objection de conscience doit être
présente car c'est un droit humain »**

Pape François
(dans l'interview *La Croix* du 16 mai 2017)

**« L'Adoration Eucharistique n'est pas
simplement de la dévotion mais
immersion dans une Présence, et
capacité de jugement critique sur
l'histoire et sur la vie »**

Sœur Maria Gloria Riva
(*Una suora per amico*, Ancora, Milano, 2008)

**« Le geste le plus important de toute
l'histoire du monde est la mort et la
résurrection de Christ »**

Père Luigi Giussani
(*Dalla liturgia vissuta*, Jaka Book, Milano, 1973)

Modernité sans modernisme (roman)

Le Salut éternel d'une famille : du préindustriel jusqu'au glocalisme

Sommaire

- *Introduction*
 - Une famille aux prises avec le siècle le plus complexe, dans son tragique étatisme
 - Donato, timbalier marié avant ses vingt ans dans l'« harmonie » des festivités
 - Du temps de l'« harmonie » à la télé : l'avent du psychologisme soi-disant vital
 - L'autodidacte, conférencier à l'université et son entreprise sur le *cloud*
 - Le travail comme destin de rédemption dans son innovation indispensable
 - Monolocalisation, globalisation et glocalisation avec la transcendance
 - En Italie, jusqu'à trois jobs à la fois et, au nord, avec la *Topolino* et la *Cinquecento*
 - Les immigrés fainéants même malgré eux : mais sont-ils au courant de la crise européenne ?
 - Les postes du travail « à la place » du vrai travail cachent le refus du travail
 - L'ère du trans-humanisme irrégulier contre le principe du travail, même des enfants
 - « Mon père s'est construit son propre cercueil » : vous avez dit méditation ?
 - La guerre infinie de l'étatisme contre Dieu et l'impardonnable réductionnisme
 - L'horreur attrayante de la cosexualité à laquelle on a la folle envie de se soumettre
 - Le jeune couple dans le sacrifice résacralisant la chasteté familiale
 - Convaincre l'hédonisme clochard de la grandeur incommensurable de la Grâce !
 - L'entrepreneuriat générant « l'intrapreneuriat » : coordonnée, non subordonnée
 - L'eurocentrisme indispensable d'une Europe on ne peut plus décadente
 - La culture anglophone et l'éducation avec les vacances des enfants
 - La parabole à table de la vigne malade et l'espoir théologique du bon vin glocalisé
 - Le pouvoir financier totalitaire en action avec la censure de la *pensée unique*
 - L'héritage précieux, discret et méconnu : la musique classique
 - La curiosité vitale féminine et l'apparente opposition entre l'inductif et le déductif
 - La force des quatre tempéraments d'Aristote et les mecs *incapables*
 - L'alacrité intrinsèque de la Famille, la vocation personnelle et le Plan de Dieu
 - Battre le paupérisme : produire naturellement plus qu'on consomme
 - Hegel et le mot « Dieu » qui précède apparemment celui de « liberté »
 - Le cardinal Ries : mort négligée en Belgique après une vie laborieuse et humble
 - Résoudre le problème ontologique et vocationnel du travail avant celui du métier
 - La vraie intelligence est pénétrer la réalité, la comprendre et agir de conséquent
 - *Trieste Liberata* a attendu l'extrême-onction !
 - Tout est signe. Du premier événement à l'apparent dernier : dans le sacré
 - Le risque de la litigiosité bicéphale, ou bien l'adieu pour le nouveau dans l'Église
 - Un centre monastique, point de repère positif de la rigueur catholique
 - La colossale tragédie de la dénatalité : trois-quatre fois toute la population européenne
 - La modernité, mais silencieuse, sans le modernisme à mettre toujours au pilori
 - *L'aurea mediocritas* et le courage du témoignage dit « divisif »
 - L'idéologie humaniste à la place de la foi : large au politicisme relativiste
 - L'étatisme endémique qui a dévasté surtout les Pays européens
 - La douzaine de catholiques à référence de la communauté des Esprits
 - Le modernisme idéologique incapable, par définition, d'éclairer le chemin de l'Église
- *Postfaction*
 - La véritable audace de l'apparente aventure morne dans la quotidienneté éternelle
- L'auteur

Introduction

Une famille aux prises avec le siècle le plus complexe, dans son tragique étatisme

Ce roman contient la narration de la vie d'une famille d'un petit entrepreneur italien doublement émigré. Les membres de sa grande famille se sont disloqués sur plusieurs continents et son récit est à la fois spirituel, économique et presque autobiographique. À l'intérieur du déroulement de notre dernier siècle.

Il s'agit de l'histoire d'une très modeste famille, bien qu'elle soit témoin actif située à l'intérieur de quatre civilisations on ne peut plus rapidement consécutives : du préindustriel plutôt paysan, surtout entre les deux guerres mondiales, à la culture industrielle des années 50-70 ; en passant, juste après, par le postmoderne aboutissant à la fin de ce dernier siècle. Et, finalement, jusqu'à l'entrée dans la civilisation actuelle dite du *glocalisme* : *globalisme* plus *localisme* mondial.

La toile de fond de la narration est la recherche du chemin de la juste voie, toujours humaine et trop humaine, pataugeant entre la modernité intrinsèque et le modernisme idéologique ou hérétique : particulièrement en rapport à la liberté objective, très compromise, de la petite entreprise devenue internationale et contrainte.

La ligne existentielle reliant ces quatre âges est la recherche du Salut éternel que seul le Christ – avec Sa Trinité – a proposé et résolu dans l'histoire avec Sa Résurrection.

Le tout au centre du drame actuel où l'Église catholique essaye de faire face, aujourd'hui très chaotiquement, à son destin vocationnel entre Tradition et juste Évolution. Dans notre ère tragiquement étatiste malheureusement dominée même par l'Antéchrist.

F. T.

Bruxelles, le 15 janvier 2018

Donato, timbalier marié avant ses vingt ans dans l'« harmonie » pour les festivités

- Mais alors ton père Donato était très jeune même par rapport à ta mère ?
- Il a épousé ma mère de six ans aînée qu'il n'avait même pas vingt ans. Moi je suis né, tout naturellement pour l'époque et juste le temps nécessaire, encore en pleine guerre, en 44.
- Alors un *mariage de guerre* ?
- Pas vraiment. C'était tout près de la « ligne gothique », le front de guerre entre les nazis et les alliés, aux Abruzzes, non loin de la mer Adriatique. Et dans les premières collines sous les 3.000 mètres toujours enneigées au sommet de la Maiella : la belle e placide montagne qui sépare le regard en direction horizontale vers Rome. Mon père était un jeune homme mais déjà très mur, même pour l'époque où l'âge adulte n'était jamais loin de la fin de l'adolescence.
- Mais tout de même ! Si tôt...
- J'ai vu souvent une photo – c'était rare : il n'y en avait presque pas dans la famille – où il avait des petites moustaches bien soignées et très sérieuses. Depuis qu'il avait onze ans, après son certificat des écoles primaires, son père (donc mon grand-père) – directeur et entrepreneur au tout début d'une harmonie en formation – avait déjà terminé de lui enseigner le solfège et les premiers rudiments pour jouer du cor : il en avait besoin dans son petit corps musical. Mais, comme la lèvre du préadolescent n'arrêtait de se casser, ils ont dû rapidement décider pour les timbales, également nécessaires. Tout était indispensable.
- Les timbales ? Ma alors il ne s'agissait pas d'une petite fanfare !
- « Non, c'était plutôt une harmonie » : lui-même le fondateur musicien jouait de la clarinette, de la flûte et du piccolo, instruments en bois assez étranges et non typiques de la fanfare, tous plutôt en cuivre: trombes, trombones, bugles, cors, basses, saxophones... À l'époque il était déjà normal que les harmonies, aussi des petites villes de province, soient bien instrumentées car elles constituaient pratiquement les seuls moyens pour festoyer, d'une manière souvent très relativement cultivée : il n'y avait pas de télé et les appareils de radios étaient rares.

- C'étaient alors des véritables orchestres, avec des timbales ! Ma de combien de musiciens étaient-elles composées ?
- Non pas d'orchestres : celles-ci sont fondées aussi, sinon principalement, sur les instruments à cordes (violons, altos, violoncelles, contrebasses, harpes...). En réalité, ils étaient de surcroît encore pauvres : une société paysanne très préindustrielle et économiquement assez précaire car déjà en voie d'urbanisation concentrée mais non encore adéquate sur le plan suffisamment structurel. Et puis, ils étaient en guerre !
- Mais pour avoir une idée, ils étaient à combien ?
- Une belle et fameuse « *banda* », c'est comme cela que l'harmonie était appelée, pouvait atteindre même soixante éléments ou plus. Une chose assez sérieuse. Et chaque « *bandista* », chaque instrumentiste, était censé jouer souvent un deuxième ou plusieurs instruments.
- Je ne connaissais pas trop de ce phénomène, pour moi assez bizarre.
- Même dans ta France c'était à peu près la même chose. Mon père Donato montra tout de suite un talent naturel et étonnant pour les percussions. Il arriva à en maîtriser plusieurs, sous l'œil fier et heureux de mon grand-père, directeur et « concertateur » pour son complexe musical – comme habituellement il était aussi requis – jouant de pièces classiques. Même de Beethoven, Verdi, Wagner, Rossini, Donizetti, Berlioz, Bizet, Tchaïkovski... Et du répertoire des grands *standards*, on dirait aujourd'hui comme pour le jazz, de l'opéra lyrique. Tambours, grandes caisses, triangle, cloches, tambourins, cymbales et castagnettes allaient devenir des *jouets* très familiers pour le très jeune futur mon père, de plus en plus vertueux.
- Je suppose qu'ils n'étaient pas de grande culture et ce qui me surprend c'est qu'ils jouaient aussi de la grande musique classique.
- C'est vrai : ils avaient intérêt à très bien jouer chacun leur instrument car la concurrence des autres villes du centre et du sud d'Italie était rude : pour gagner les contrats des festivités patronales, des sagas religieuses locales, il fallait devenir nécessairement des exécutants professionnels ou des virtuoses.
Les directeurs, on les appelait comme de nos jours « *maestri* », devaient avoir comme model pas moins qu'un Toscanini (qui devint, de violoncelliste au Brésil, le plus grand directeur d'orchestre peut-être au monde) pour affirmer la réputation de leur harmonie. Laquelle pouvait devenir relativement légendaire, dans des excellentes confrontations critiques et farouches. Parfois, deux ou trois grandes *bandes* étaient invitées dans une véritable et prestigieuse compétition où les citoyens de la ville et de la région accouraient comme de véritables « *tifosis* » cultivés et, parfois, soudainement raffinés.
- J'en suis très ébahi. En effet j'avais eu de nouvelles de ce genre par une tante à moi. Elle fredonnait par cœur les romances des opéras fameuses et avait une expertise musicale étonnante. Malgré sa culture populaire assez élémentaire, mais non massifiée.
- C'était cela la particularité de cette société, plutôt encore généralement de saine culture principalement paysanne et artisanale. Elle participait de la grande civilisation musicale et même encore très religieuse, intégrée – sans trop le savoir – au niveau européen sinon international.
Les harmonies gagnaient leur vie en tournant en nombreuses villes, avec un calendrier très rempli de fêtes, surtout de plusieurs jours, devenues aujourd'hui plutôt folkloriques (mais non seulement), pendant une saison allant de mars-avril à octobre et des régions des Marques jusqu'à la Calabre.

Du temps de l'« harmonie » à la télé : l'avent du psychologisme soi-disant vital

- Mais comment cela se passait, d'un point de vue organisationnel, pour le transport, le logement, le kiosque à musique, les instruments...
- Ils logeaient auprès de familles, souvent de cultivateurs dits aisés de la bourgade ou de la ville où ils jouaient. C'était le temps où les notables locaux les plus fortunés disposaient à la maison d'une radio installée souvent dans un meuble imposant où, derrière, étaient visibles les grosses valves et parfois, au-dessus, trônait un tourne-disque à 78 tours. Parfois on trouvait dans leur grande et belle maison un téléphone (fixe, naturellement).

La télé, il va de soi, n'existait pas encore : il aurait fallu une dizaine d'années avant de pouvoir regarder quelques heures d'émissions artisanales par soirée sur une seule chaîne, en noir e blanc. Les salles de cinéma, même en l'Italie du nord bien plus riche, le jeudi soir suspendaient les films et transmettaient le *quiz* télévisuel à grand succès de Mike Bongiorno : un italo-américain resté en Italie après la guerre et devenu, par après, une sorte de héros national de la nouvelle ère télévisuelle déjà en voie de massification. La culture populaire compacte qui justifiait l'existence d'harmonies de grande qualité, dans chaque ville de la Botte de quelques dizaines de milliers d'habitants, aurait vite commencé à disparaître ou en déclin en quelques années avec la diffusion généralisée de la télé dans les familles. Jusqu'à cette période on allait souvent à regarder l'actuel *électrodomestique au petit écran* souvent au bar et, au moins jusqu'à la deuxième moitié des années 50. Les deux ou trois grandes harmonies invitées aux fêtes, parfois prolongées, devaient être de grande réputation musicale. Relativement bien sûr, à leur dimension régionale. Tout fondé, en premier lieu, sur le bouche à oreille.
- Deux ou trois fanfares-harmonies... ?
- Non, des véritables grandes harmonies : de dizaines de milliers de personnes étaient attirées à ces festivités. Encore de nos jours on en voit les traces. Durant plusieurs mois à l'avance, il y avait le *Comité organisateur* local qui parcourait toute la région limitrophe afin de récolter les offres pour financer les frais souvent très importants. Je me souviens – j'avais six ou sept ans – qu'en étant en visite chez la famille proche à une vingtaine de kilomètres de notre habitation, j'ai rencontré notre voisin paysan (Alfredo qu'il s'appelait) avec son cheval pendant qu'il faisait sa tournée pour la besogne. La chose continue même dans notre temps, assez différemment il faut bien dire. C'est comme cela que mon grand-père, le « *maestro* » Quirino d'une de ces grandes harmonies de prestige, put devenir « *commendatore* », un titre honorifique étatique élevé à l'époque, assez rare et de distinction sociale.
- Cela devrait être quand même importante cette période qui a sans doute fait de charnière, après la guerre, entre la civilisation paysanne et celle dite de la modernité : celle industrielle précédente à la nôtre qu'on appelle postmoderne.
- Il faut aussi savoir que toutes ces personnes restaient début, autour des kiosques à musique éclairés à jour, appelés « *caisses harmoniques* », sortes de grands plateaux circulaires surélevés et couverts (montés et démontés, en bois). Pour écouter la grande musique – dans un silence total et presque *religieux* – pendant deux heures ou plus, le soir très tard.
- En silence total ?
- Même les enfants, peut-être par mimétisme ou opportunément réprimés, étaient silencieux et disciplinés...

- Comment était-il possible... Si on écoute même en église aujourd'hui, il paraît impossible de faire taire les enfants pleurants ou criants !
- Comme à présent il y en a si peu, ils sont idolâtrés, rendus protagonistes et intouchables auxquels tout doit être sacrifié. De plus, une idée très malentendue d'une éducation actuellement « totalitaire », dite aussi *libérale* (en réalité, pour eux les petits mômes, assez solitaire sans suffisantes relations horizontales et véritablement spontanées) produit que le fait de se trouver en public augmente le narcissisme d'exposition des parents actuels. Il se met en place ainsi une attitude même sacrilège et gênante, par pur souci de modernisme. C'est-à-dire le vice de déviation le plus courant de notre époque : où on se presse à des comportements arrogamment hétérodoxes aussi par rapport même au bon sens.
- Tu veux dire que l'on est tombé dans une régression culturelle ?
- Non seulement, on est plongé de nos jours dans une culture progressivement plutôt inhumaine, trans-humaine dans laquelle la famille a fait les frais principaux.
- Mais tout le monde pense comme ça. Il faut être de ta génération pour être critique vers ces phénomènes.
- Tu es en train de me le confirmer. Les hiérarchies des choses et des comportements ont été remises à zéro, *reset* comme on dit. Elles sont maintenant dictées par le système du pouvoir, c'est-à-dire tranquillement imposées par les nombreux médias et chaînes de télé, jour et nuit. Par exemple, l'idée de l'« *enfant-roi* » et *fatalement totalitaire*.
- Mais un titre comme *commendatore* ne peut pas être présenté comme un instrument de prestige conférant de la véritable autorité, ni culturelle ni sociale...
- C'est vrai. Le mouvement dit du 68 a eu peut-être le seul mérite d'avoir démystifié ce carcan culturel plutôt obsolète.
- Mais l'égalitarisme aujourd'hui à la mode n'a pourtant pas résolu explicitement le problème.

L'autodidacte, conférencier même à l'université et son entreprise sur le cloud

- T'as bien dit : « explicitement », car la hiérarchisation de la société est tout de même toujours en cours, si bien diversement. Au temps du « *maestro* Quirino » dirigeant son harmonie, on considérait ces « *maestri* » des véritables « intellectuels », notables, dont on se disputait parfois leur amitié ou leur reconnaissance sociale. Mais également ses solistes de talent étaient des petites idoles. Mon père, aux timbales et à ses œuvres dans toute la section des percussions, en était devenu un. Les trois-quatre jours de ces festivités – non rarement même plus, jusqu'au triple – dans chaque ville (lesquelles encore de nos jours se réalisent avec une panoplie d'initiatives qui vont encore du religieux au ludique, aux foires et au folklore), sont ouvertes, encore de nos jours, par une grande promenade de la *banda* qui traverse les rues principales de la ville en jouant des bien sonores marches populaires et militaires. Un cortège surtout d'enfants, allégrement bruyants, suivait le premier tambour, en l'occurrence, mon père qui ne se limitait pas à battre le temps. Il en était une petite étoile en marchant dans la dernière file de la *banda* en pleine parade. Les enfants, complètement à leur aise, même assez petits, vivaient à l'époque dans une autre ère.

- Comment cela.
- Tout d’abord, il n’y avait presque pas de voitures. Les animaux étaient encore sinon les rois au moins des princes du transport. Tout au moins dans la province du centre et, encore plus, dans le sud d’Italie.
- Il y avait tout de même pas mal déjà de voitures à l’époque !
- Oui cela commençait... Maintenant que j’y pense, aussi mon oncle de deuxième degré, marié et sans enfants (dans le désespoir désormais résigné de sa femme considérée vieille épouse qui me traitait amoureusement comme si j’étais son fils), possédait une belle Fiat 1400 « allongée », une sorte de top de la voiture à l’époque. Toujours brillante dans ses deux couleurs vert foncé et noir. C’était encore rare. Il l’utilisait aussi pour se rendre chez ses clients détaillants de tissus jusqu’aux Pouilles et dans la région napolitaine. Pour ceux-ci il était, avec son magasin au centre-ville, un des véritables grossistes pour leurs petits commerces, marchés et échoppes : l’industrie du *prêt-à-porter* n’était pas encore née ou massifiée.
Aussi nous les enfants, on vivait dans la rue un peu comme des « *scugnizzi* » : c’est ainsi qu’on appelait ces mômes à Naples.

L’assez jeune Serge, passionné et épris dans sa conversation avec le vieux Luigi sur les harmonies et les timbales de Donato père de ce dernier, s’était surpris que le TGV, le train à grande vitesse, ultra rapide sur lequel ils voyageant s’était déjà arrêté à Lyon. Leur destination était Bruxelles où l’ex-étudiant devait être accueilli dans un petit appartement presque isolé (gratuitement, il va de soi) dans la grande et belle maison de Luigi. Le but était un stage de fin d’études en informatique de presque quatre mois, jusqu’à Pâques, dans l’entreprise de services multilingues déjà assez « mondialisée » du vieux petit entrepreneur. Et au service de la fille de Luigi, Géraldine, la nouvelle directrice générale, sa remplaçante.

L’objet du stage était d’abord la préparation d’un *Cahier de charges*. Il s’agissait de l’instrument de base du suivi et de contrôle du programme informatique (un logiciel *ad hoc*) pour mettre la complète gestion de l’entreprise sur le *cloud*, le formidable « nuage » presque abstrait à l’extérieur de l’entreprise. Comme s’il s’agissait de départements d’une seule et même entreprise multilocalisée sur plusieurs continents.

Et ceci, afin de pouvoir relier tous les sièges de l’entreprise, déjà opérationnels et futurs dans le monde entier. Tout le projet, dont ils avaient déjà parlé, devait être réalisé par un fournisseur de services informatiques de Bruxelles que Serge devait suivre de près. En liaison étroite avec Géraldine, responsable en chef – naturellement – du projet.

Luigi, fondateur de l’entreprise était déjà trop vieux – même s’il continuait à travailler, avec son épouse, à ses 73 ans sonnés, dans l’entreprise familiale malgré sa mondialisation. L’objectif de Luigi, marié à Milan dans sa jeunesse comme un presque lombard avec une milanaise de souche, dans une famille « incontaminée » à protection de sa virginité nordique, depuis de centaines d’années, était d’assurer le passage à sa fille de la gestion totale de l’entreprise bruxelloise.

Ville où celle-ci avait son *head office*, son bureau central, au niveau international. Géraldine, âgée de trente-deux ans, à partir de ses quatre années d’université à Cambridge et de son diplôme, avait toujours travaillé depuis une dizaine d’années. Même dans une entreprise australienne qui l’avait accueillie à Sidney à deux reprises.

La fiancée de Serge, une étudiante flamande à la deuxième année en littérature latine à l’université de Gand, serait venue assez souvent à la proche ville de Bruxelles pour rendre visite à son Serge. Mais il y aurait eu également de week-ends où elle se serait rendue avec son fiancé à la maison des futurs beaux-parents : à Valenciennes, en France, juste à la

frontière avec la Belgique.

Luigi avait rencontré Serge, ou plutôt Serge avait rencontré Luigi, lors d'une conférence que celui-ci avait donné à son université. Le vieil petit entrepreneur, comme il le faisait à partir des années 90 partout en Europe, était appelé à beaucoup de rencontres et conférences. Après avoir lu pas moins de huit-cents bouquins, notamment de linguistique, dans la douzaine d'années jusqu'au début de la dernière décennie du siècle passé, il avait publié un premier livre de traductologie appliquée en 1994. Pour lequel, surtout les universités linguistiques et les écoles de traduction-interprétation de différents Pays l'invitaient souvent à tenir des *speeches* à leurs étudiants et professeurs. Il n'avait jamais caché – au contraire ! – de n'avoir jamais mis ses pieds dans une université sinon pour accomplir, comme un des leaders du mouvement, des occupations soixante-huitardes à Milan dont il était, depuis longtemps, nullement fier. Et pour y donner, bien plus tard d'une vingtaine d'années, des conférences surtout en traductologie moderne.

Complètement autodidacte, il avait commencé à travailler dans une usine de 300 ouvriers, à ses quatorze ans comme apprenti électromécanicien, à la périphérie de la ville milanaise, dans une entreprise de réparation de trams : il y en a, en Lombardie, encore plein qui ferrailent tranquillement sur les rails. Toujours incroyables, après leurs premiers entretiens électriques déjà à partir plus d'une soixantaine d'années.

Entre-temps, il avait fréquenté après son travail quotidien, de 18h30 à 22 heures et le samedi après-midi de 14 à 19h45 pendant six ans, l'école dite de soir pour obtenir le diplôme des humanités techniques : à Milan dans les années 60, il y en avait plus de 70.000 qui faisaient ça : on les appelait les « travailleurs étudiants ». Le boom économique avait ses raisons... Ainsi il était devenu un technicien dans une entreprise suisse de constructions internationales, notamment dans l'imperméabilisation des galeries des autoroutes qu'on était en train de réaliser dans tout le territoire italien.

C'est l'expérience de travail qui lui a valu d'être embauché, après moins d'une semaine de son arrivée en Belgique, comme ouvrier mécanicien d'entretien : dans une société flamande de la périphérie bruxelloise, toujours de constructions, mais fondamentalement en Lybie.

Comme il y a eu un licenciement collectif dans cette société de constructions, à cause de la soudaine annulation des contrats avec les entreprises occidentales de la part du dictateur Gheddafi (en plein délire antichrétien et de propagande islamiste), Luigi s'est retrouvé au chômage. Heureusement que son épouse l'utilisait déjà dans les traductions qu'elle faisait vers l'italien en attendant d'entrer comme fonctionnaire à la CEE (Communauté Économique Européenne). On appelait avec cet acronyme, en 1977, l'Union Européenne actuelle dont elle avait gagné le concours. Luigi avait surtout des compétences techniques qu'il avait cumulées dans sa déjà longue carrière et dans sa scolarisation du soir.

C'est comme cela qu'il « était tombé dans le chaudron » de services du marketing multilingue : il n'aurait jamais imaginé qu'il serait devenu traducteur et *copywriter*. Il n'en sortira plus jamais.

Son idée du travail était que ceci pouvait toujours être centré sur n'importe quoi, à la condition pour lui escomptée de correspondre à une effective nécessité d'utilité au monde de ses concitoyens. Et de se poser rapidement, le plus rapidement possible, l'objectif de l'excellence au plus haut niveau dans le secteur professionnel en question.

La beauté et l'utilité évidentes de tout l'Univers – dont il faut vraiment être des volontaires aveugles à ne pas le reconnaître – proclame l'indispensabilité, même pour le Créateur éternel de la vie, d'une inévitable collaboration avec les hommes. Celle-ci doit être totale et active en fonction de la Création Trinitaire et continue de la Vie. Outre que des œuvres merveilleuses

de l'humanité. Luigi pensait cela : pas moins, dans cette constatation de transcendance bien incarnée dans le réel du travail volontaire des hommes. Il l'avait appris directement de la *Doctrine Sociale de l'Église*, outre que dans la réalité de son existence depuis toujours.

Le travail comme destin de rédemption dans son innovation indispensable

Étant ignorant du nouveau métier, Luigi s'est mis à étudier toute chose dans le nouveau domaine, pendant la première douzaine d'années de son arrivée en Belgique (et en continuant également par après). Il s'intéressa même aux inévitables obsolescences et non-fonctionnalités présentes dans n'importe quelle activité proche.

Mais tout de suite, après son licenciement collectif, fonda sa première entreprise individuelle. Il arriva même rapidement à relever la nécessité de fonder une nouvelle association professionnelle en Belgique où son entreprise et lui-même avaient le leadership. Et ceci pour éliminer les soi-disant connaissances « inutiles » dans l'inévitable innovation la plus élevée. Ainsi, de fil en aiguille, il arriva à comprendre et à analyser en détail les secrets centraux des activités scripturales et multilingues.

Comme il est souvent le cas, sinon systématiquement toujours, il ne fallait rien vraiment inventer d'insurmontable importance, mais seulement bien constater la réalité et se comporter logiquement de conséquence. C'était l'époque, encore assez primitive, où dans les hautes écoles supérieures et dans les universités on enseignait encore à traduire aussi vers les langues étrangères apprises à l'école. Et ceci non seulement dans une procédure pédagogique d'apprentissage des langues : bien nécessaire ou utile par ailleurs.

Tout d'abord, Luigi arriva ainsi à définir formellement l'indispensabilité de la langue dite maternelle relative au marché-cible d'utilisation du produit-texte, utilisée dans les échanges économiques. Ce facteur professionnel était déjà en train de timidement s'affirmer sur les marchés avancés.

Ensuite, Luigi partit de la nécessité que les professionnels concepteurs et traducteurs doivent toujours habiter dans les marchés cibles, afin d'en saisir vraiment toutes les particularités linguistiques que seul un locuteur local peut arriver à connaître.

Il avança aussi la nécessité indispensable que les entreprises de service multilingues soient toutes multilocalisées. Ce deuxième facteur était, cependant, pratiquement inexistant.

Troisièmement, comme chaque texte est unique à cause de l'inévitable personnalisation de son rédacteur (n'importe si conceptuel ou traductif), il faut que les copywriters et les traducteurs soient conscients de pratiquer le métier le plus difficile au monde. On peut se tromper au moins une cinquantaine de fois par ligne.

Même l'écrivaine académicienne française Marguerite Yourcenar en France (mais de naissance belge), disait « *Traduire c'est écrire* ».

Et, comme dans la pratique courante, la production finale de textes pragmatiques apparaissait toujours à la dernière minute (et continue à se vérifier toujours à la phase ultime), il faut ainsi qu'au moins deux rédacteurs et traducteurs soient mis sur le métier.

Lorsqu'un terminographe philologiquement préparé ne soit également indispensable. Et ceci, ne fût-ce que pour en accélérer au maximum le processus de production avec révision qui commence généralement toujours et déjà en *retard*, à la fin du processus productif : du produit à sa communication. Tout le cycle, aussi bien d'un point de vue de la fidélité

sémantique de conception et de traduction, que sur le plan stylistique et géo-stylistique, outre, il va de soi, qu'ortho-syntaxique.

Déjà pour ces trois premières raisons de simple et élémentaire constatation professionnelle, que même tout profane peut aisément comprendre, toutes les entreprises de production de services multilingues situées dans un seul pays, vraiment toutes, sont totalement inadéquates à assurer à leurs clients l'objet qualitatif de leurs activités polyglottes ! Et enfin, comme pratiquement la totalité des officines de rédaction et de traduction existantes au monde sont encore de nos jours monocalisées, c'est-à-dire situées dans un seul pays, il n'y a qu'à conclure qu'elles sont quasi toutes structurellement et objectivement inadéquates à produire de la qualité totale multilingue tant nécessaire.

Aussi l'entreprise de Luigi se trouvait, au début après sa fondation, dans cette tragique condition. Mais il en était devenu conscient, très rapidement et prêt à entreprendre pour y remédier. « Grâce » aussi au fait paradoxal qu'il était parvenu à ce métier sans préparation, ni scolaire ni professionnelle, et « grâce » au fait d'être assez habitué – comme tout véritable catholique – à se surprendre avec stupeur face au concret de la vie, avait compris assez rapidement ces contradictions antagonistes dans le secteur qu'il venait de découvrir. Il avait même formulé la réponse à l'objection selon laquelle l'existence des agences de publicité internationales et multocalisées (et même quelques très rares bureaux de traduction côté en bourse à New York ou à Londres) pouvait contester sa thèse. Il avait ainsi anticipé cette objection avec deux argumentations qui avaient bien pu convaincre certains professeurs devenus partisans de ses conférences et, naturellement, du site web de sa société et de son premier livre professionnel. Outre que les publications marketing et publicitaires relatives à son entreprise.

La première motivation, assez évidente même pour un observateur général, est encore que la culture nécessairement productiviste aussi bien des clients que des fournisseurs, malgré les énormes progrès technologiques dans tout secteur, est foncièrement assez primitive. Et naturellement très redevable des gains économiques immédiats. Raison pour laquelle mêmes les sièges multinationaux des agences de publicité et de traduction se conçoivent (et se comportent) entre eux comme des concurrents et non comme des partenaires culturels et linguistiques, localisés selon les géostyles indispensables pour leurs services de publicité. Par conséquent, ces agences, au lieu d'utiliser leurs sièges localisés dans les marchés cibles de leurs clients, avec leur marketing, s'adressent à des free-lances isolés ou à des bureaux de traduction, naturellement en dumping et très bon marché, en oubliant également qu'ils sont, eux aussi, monocalisés. Donc structurellement des *faussaires* dans leurs déclarations de qualité, voire de grande qualité dans la production de textes pragmatiques. Et ceci malgré, parfois, l'objectivement mystificatrice leur certification, aussi ISO.

L'entreprise de Luigi dispose actuellement des deux plus importantes certifications mondiales de Qualité Totale (ISO 9001 : 2008 et ISO 17100 : 2015). Mais elle fonde sa qualité suprême surtout sur la glocalisation internationale effective de ses sièges opérationnels.

La deuxième argumentation, était de nature aussi pratique : l'étalement de ces mêmes agences multinationales devenues clientes de l'entreprise de traduction de Luigi (mais aussi pour des services de conception-rédaction publicitaire !) pour des langues dont il n'avait pas encore des sièges déjà installés dans le monde *ad hoc*, montrait l'inutilité fonctionnelle de leur multocalisation.

Seule une entreprise multocalisée mais également rigoureusement « glocalisée » dans les pays des langues où les clients doivent indispensablement exporter, donc communiquer, peut garantir vraiment le fameux niveau de qualité linguistique tant requis !

Car la communication marketing est désormais intégrée dans le produit ou le service à

vendre : ce niveau est le témoin, le premier témoin, de la qualité du service nécessaire au produit. Naturellement, les clients doivent être prêts à payer le juste prix pour ce service complet ainsi fourni et implicitement requis. Même si, après l'amortissement du coût de la glocalisation, les prix de ces rarissimes agences puissent devenir très compétitifs.

Monolocalisation, globalisation et glocalisation en contemporain avec la transcendance

Luigi, dès qu'il avait compris ces vérités, c'est mis tout de suite à la construction, certainement non facile car intrinsèquement colossale, de sièges situés dans au moins les pays des langues et géostyles les plus importants. L'argentin ou le brésilien ne sont pas tout à fait de l'espagnol castillan et du portugais européen. Ou bien l'américain ne correspond pas vraiment et totalement au britannique, comme l'allemand ou le croate ne peuvent pas être assimilés à l'autrichien ou, encore plus, au serbe... Naturellement, on parle ici de la langue écrite et non seulement de celle parlée.

Et ainsi géostylistiquement parlant. C'était déjà à l'époque le début des années 90.

Après quelques temps dans lesquels les premiers sièges que Luigi et ses plus proches collaborateurs avaient mis en place, étant bien opérationnels, on a pu commencer à convaincre l'univers de la formation. Ainsi même dans les universités, on a commencé à appeler son entreprise bruxelloise qui avait adopté cette stratégie sous le nom d'origine californienne, « *glocalisation* ». De la fusion des deux mots-clés de cette idée : *globalisation* et *localisation*.

Une stratégie tout simplement indispensable pour toute la vaste production culturelle, non seulement relative aux services de communication, était vraiment née.

La rencontre avec Serge – comme avec beaucoup d'autres jeunes – avait été occasionnée par une de ces conférences données par Luigi (et par ses collaborateurs) en Europe

www.eurologos.com et www.francamente2.com.

Naturellement, Luigi devait consacrer énergies et temps pour répondre aux accusations écervelées déchaînées contre la globalisation – conçue comme puissance exclusivement marketing ! – depuis plus d'une vingtaine d'années, toujours en cours et tout de même pour un phénomène tout à fait irréversible. Par ailleurs, Luigi n'avait qu'à présenter les résultats chiffrés très abondamment des avantages pour les pays dits émergents de l'ancien « tiers monde » vers des niveaux de justice et d'affranchissements de l'intolérable misère sous-développée.

Et puis, il devait mettre en évidence les absurdités économiques, fondamentalement culturelles de l'étatisme occidental qui avaient déjà transformé le dit *welfare* en catalogue honteux de l'hédonisme progressivement clochardisé et à crédit, injustifié et de plus en plus intolérable.

Mais pourquoi se trouvaient-ils, nos deux étranges passagers, en conversation sur le même train provenant du sud de la France et en direction de Bruxelles ?

Les véritables raisons d'une véritable amitié et d'un véritable amour ne sont jamais exclusivement celles apparemment occasionnelles, factuelles ou uniquement volontaires.

Même pas la différence culturelle ou celle de l'âge en sont décisives. Entre Luigi et Serge tous

ces facteurs – absolument assez circonstanciels – auraient plutôt justifié un éloignement de leurs existences et non une rencontre : l'un aîné de l'autre de plus d'une quarantaine d'années ; l'autre à peine diplômé dans une discipline d'avenir (l'informatique), tandis que le premier était un petit entrepreneur autodidacte ex-ouvrier ; l'un encore de nationalité italienne et émigré outre que père de famille et l'autre à peine fiancé et, malgré plusieurs voyages et séjours à l'étranger, substantiellement sédentaire encore dans sa famille, tout près de la frontière entre son Pays, la France, et la Belgique. C'est-à-dire d'un pays de destination ainsi frontalier à son intérieur autant qu'à son extérieur : les trois langues nationales correspondantes à ses trois grandes communautés locutrices internes... Ils revenaient en effet d'une visite qui avaient fait partiellement ensemble de deux jours à l'ancien archevêque de Bruxelles et primate de Belgique. Mais à son échéance pour la pension ecclésiastique à 75 ans. Rapidement mis à la retraite sans trop de ménagements par l'actuel Pontife, comme d'habitude avec les prélats qu'il découvrait en opposition à sa ligne ecclésiale principalement moderniste, quoique non constante et incohérente.

Le « vieil » ecclésiastique wallon (mais parfaitement bilingue en néerlandais et très poliglote) s'était installé en Provence dans une petite abbaye qu'il avait choisie depuis des décennies de fréquentations surtout spirituelles. Luigi avait invité sciemment Serge pour l'accompagner, au moins dans le dernier jour, à la rencontre avec ce prestigieux prélat que toute la presse internationale sécularisée n'avait, il va de soi, pas aimé : il avait été nommé par... Pape Benoît XVI, vraiment aux antipodes de Pape François – bien qu'unitaire sur le principe pétrinien – toujours applaudi significativement par les mécréants ! Luigi attribuait, par contre, beaucoup d'importance culturelle et religieuse, dans le sens de globalité transcendante et salvifique que lui conférait particulièrement à ces mots. Et il voulait profiter de l'occasion du début du stage dit *de formation*, dans son entreprise au siège central de Bruxelles, pour baliser encore davantage sa relation avec ce jeune de qualité. Les amitiés ou l'amour conjugal les plus profonds sont toujours fondés sur une correspondance qui amène les esprits tout d'abord vers une hauteur vitale élevée et un rapport de sens global et spirituel à la même longueur d'onde. En l'occurrence, dans une relation fondée sur la Vérité dont le christianisme ose affirmer, avec la Personne trinitaire du Christ lui-même, l'incontournable problème du Salut éternel qui commence dans notre monde.

Le catholicisme est la seule « non-religion » au monde et dans l'histoire qui a osé annoncer le Salut éternel de l'homme, qui commence ici tout bas dans cette vie et non seulement après la mort. Et ceci, par le biais de la rencontre personnelle avec le Christ mort sur la Croix et ressuscité pour toujours opérer dans l'Eucharistie vivante et son miraculeux silence. La parité de ces relations apparaît évidente malgré les circonstances et les facteurs de différenciation statiques de départ, même très importants. C'est le possible dynamisme, c'est l'intérêt explicite et substantiellement conscient sur son développement possible, non seulement immédiat et occasionnel, qui fonde une relation dans son statut humain vraiment totalisant.

Même l'attraction sexuelle véhicule cette dimension que les philosophes, surtout catholiques, définissent comme naturelle, mais également et nécessairement consciente et transcendente.

Il s'agit là d'une attitude qui s'identifie et signale une intelligence qu'on appelle le *quid* d'une nécessité accomplie. Finalement, ces rapports ne se fondent guère que sur eux-mêmes. Ils ont à faire, souvent dès le premier contact et à première vue, avec la vocation personnelle et de relation des deux protagonistes en question.

C'est l'infini global de l'existence cultivée, ou tout de même son exigence explicite, celle qui

plonge la personne dans la stupeur dilatée de la grandeur humaine vers la Vérité.
Bref, vers l'événement suprême de la rencontre avec le Christ vivant.

En Italie, jusqu'à trois jobs à la fois et, au nord, avec la *Topolino* et la *Cinquecento*

Ce qui avait frappé favorablement Luigi à la fin de sa conférence à l'université de Mons (ville belge autant frontalière que Valenciennne), avait été le fait que Serge s'était approché de sa personne après qu'elle avait dû subir le *pressing* de plusieurs autres étudiants – légitimement du reste – qui lui demandaient directement, tous, de pouvoir réaliser un stage dans un des sièges de son entreprise. Ou bien pour avoir la disponibilité d'un support pour leur mémoire de fin d'études...

Serge ne lui avait rien demandé relativement à des possibles services comme ceux-ci. Il lui avait posé la question de comment, en tant qu'entrepreneur, il se positionnait face au problème qu'il avait frôlé, mais bien identifié dans son *speech*. Il s'agissait là du permanent problème de l'éloignement si disproportionné entre la réalité concrète du marché monocalisé de l'offre et celui que son initiative « glocalisée » allait créer comme innovation dans le marché international de la demande.

« *Where the languages are spoken* » (Là où les langues sont parlées) était le slogan général des entreprises de Luigi vraiment multilingues car multocalisées et glocalisées.

En d'autres termes – avait-il synthétisé Serge – quel était le rapport entre l'idée et sa concrétisation dans le réel de la projectualité, en incluant également le facteur général « crise économique internationale » en cours.

Question complexe et formée de plusieurs demandes !

Pour Luigi c'était la question que lui-même aurait peut-être posé s'il était un étudiant au lieu d'être l'entrepreneur CEO « prestigieux » à interroger. Même pas un seul professeur, pourtant apparemment assez intéressés, s'était approché à cette thématique centrale. Par ailleurs cruciale, même pour toute autre activité économique !

Il s'agit là d'un des problèmes centraux de l'existence en général de l'entrepreneurialité.

Luigi s'était rappelé de ce détail lorsque Serge l'avait amené à répondre à une autre question économique qu'il venait de lui poser pendant qu'ils s'approchaient de Valenciennne, la ville de la famille du jeune (que Serge voulait quitter le plus tôt que possible pour se marier avec Anneke, sa fiancée).

Le *boom* économique italien des années 50-60, à l'enseigne d'autres développements européens exceptionnels de ce temps, n'est pas explicable si on ne se souvient d'un détail, répondait Luigi à la question de son interlocuteur.

- C'était devenu assez normal que les travailleurs – surtout en « haute Italie », comme on dénommait à l'époque les régions du nord – travaillaient en même temps sur plusieurs activités. Mon père en avait trois : il était infirmier à l'hôpital psychiatrique ; percussionniste spécialement aux timbales les week-ends et les jours fériés dans l'harmonie de la Lombardie (outre qu'en semaine pour les répétitions) ; et menuisier à ses heures pour la réalisation de réparations et travaux aux particuliers : il va de soi, à l'époque, presque complètement en noir.

Les activités des enfants n'étaient pas marginales dans la famille et dans l'économie du temps. Moi et mon frère, à partir de mes 9 ans (lui 7), pendant l'été à temps plein et

durant nos fréquentations des primaires, travaillons comme garçons en Lombardie à temps partiel : dans un village (Bovisio-Masciago) consacré quasi totalement aux petites menuiseries. Nous nous y rendions à vélo, lui assis sur le tubulaire horizontal et moi pédalant de l'autre côté avec la jambe gauche de travers, au-dessous de son assise. Moi je touchais 1.200 liras par semaine l'été. Et la seule équivalence avec sa valeur que je me souviens c'était qu'on pouvait y acheter trois kilos de bonne viande de bœuf : il m'arrivait de le faire auprès de la coopérative provinciale de distribution associée à l'asile des « fous » où travaillait mon père. Mais ceci, dans une époque où on ne pouvait manger de la viande de qualité – tout au moins auprès la classe dite ouvrière – qu'une fois par semaine ou à la quinzaine.

- C'était tout de même plus sain que l'habitude française de la manger – surtout encore aujourd'hui – pratiquement tous les jours.
- Non, j'ai dit qu'on ne choisissait pas cette scansion de deux ou trois fois par mois : on ne pouvait pas, on n'en avait pas les moyens. Cette contribution, pas trop enfantine, à l'économie nationale n'était nullement négligeable. Par ailleurs, le boom économique italien était aussi conséquent à un niveau d'étatisme, donc de taxes, bien inférieur à la moitié de l'actuel.
- Mais raconte-moi de cette période de laquelle je ne connais pas grande chose.
- Le Pays faisait des pas de géant sur le plan économique, mais continuait à rester tout de même assez pauvre. Il aura fallu une bonne douzaine d'années après la guerre pour que la pauvreté disparaisse en grande partie. L'hyperactivité des gens et une solidarité actuellement même difficile à croire, permettait de s'en sortir avec une croissance même démographique qu'aujourd'hui les vieux appartenant à cette époque et à ma génération rappellent en la regrettant. Ils en parlent comme d'une époque pauvre, parfois très pauvre, mais digne, et toujours incomparablement heureuse : et il ne s'agit pas seulement de nostalgie. Les couches populaires, d'ailleurs, n'aiment naturellement pas la pauvreté.
- Mais tu as parlé de la Lombardie où toi et ton frère, si petits, vous alliez à travailler dans les petites menuiseries.
- En effet. Entre temps, dans ce climat généralement charitable et vraiment solidaire car spontané (naturellement généreux), mes parents – au début de l'année 50 – ont émigré à Varese, presque à la frontière avec la Suisse, où un oncle de ma mère avait lui-aussi émigré dans les années 30 : il avait fait « fortune » (qu'on disait dans la grande famille aux Abruzzes). Il habitait dans un grand appartement avec ses huit enfants dont les cinq premiers travaillaient déjà tous. Y compris trois dans le proche Canton suisse de langue italienne. Habités non exceptionnellement à voir la jeunesse jusqu'à une trentaine d'années sans travail au sud ou au centre de la Botte, cette famille nous paraissait aussi des riches fortunés. Ils disposaient même de trois mobylettes (une *Lambretta* et deux *Vespa*), plusieurs bicyclettes et, en plus, une *Topolino*, la petite voiture ancêtre de la *500*, la fameuse *Cinquecento*. Elle serait construite quelques années plus tard au niveau de masse.

Les immigrés fainéants même malgré eux : mais sont-ils au courant de la crise européenne ?

- Comment cela s’est passé, car il me semble que c’est un peu comme les immigrés extracommunautaires de nos jours. Ils s’enchaînent souvent avec leurs familles lesquelles les avaient précédés dans l’émigration.
- Eh non ! Dans les années 50 et bien avant, le travail des émigrants était toujours assuré à l’avance : il n’y avait de chômage pour personne. Actuellement, le chômage des Européens est généralement (sauf partiellement en Allemagne) à deux chiffres !
- Mais, qu’ils disent, « *les immigrés paieront nos pensions* »...
- Ils mentent idéologiquement comme des arracheurs de dents, tout le monde désormais le sait. Ils coûtent réellement déjà des montants faramineux. Et sur le plan culturel et social, en relation à tout le futur continental d’un point de vue religieux et politique, les analyses et leurs prévisions sont toujours catastrophiques. Et non par parti pris. Les sociologues ont constaté que surtout les immigrés musulmans ne se sont jamais vraiment culturellement intégrés – ou très peu – dans les pays européens comme dans l’Amérique du nord. En attente, peut-être ou très probablement, de devenir presque utopiquement majoritaires avec leur politique démographique et soumettre enfin l’Europe à leur horrible *sharia*. Ce n’est pas par hasard si Oriana Fallaci parlait déjà d’Eurabia. Du reste ton pays, la France, l’a déjà assez compris avec la plupart des autres nations européennes et a fermé carrément ses frontières.
- Mais il paraît qu’ils gardent la vivacité dans nos pays en déclin...
- Quoi ? Il y a deux Europe, comme toujours, tu le sais bien : l’Europe, en apparence majoritaire et dominée par la pernicieuse idéologie de la *pensée unique*, à laquelle le continent bureaucratique et politique, nihiliste, est également soumis ; et, de l’autre côté, mais inextricablement mélangée, l’Europe motrice et exploitée comme la nôtre : celle qui, avec notre espoir intrinsèque et notre travail, est réellement en train d’être bâtie. Nous allons travailler à Bruxelles, de grande haleine !
C’est l’Europe qui ne passe pas à la télé, ou si rarement et, de surcroît, noyée dans une profusion de propagande complètement sécularisée. Et anéantie par les taxes et les dommageables entraves artificiellement bureaucratiques.
- « *Mais dans leurs pays* – continuent à répéter les peuples de gauche et celui plus ou moins catholiques – *ils n’ont pas de quoi espérer ou vivre* ».
- Tout le contraire ! L’Afrique, qui est le continent qui plus débarque sur nos côtes, a des Pays (la plupart !) où l’expansion économique depuis quelques décennies est énorme, naturellement. Et il est potentiellement riche : les Chinois le savent bien et, en silence, sont en train de le coloniser vraiment. Tandis qu’on trouve chez nous toujours de masses curieuses et diffamatoires d’intellos étatistes et abrutis qui encore accusent les pays européens d’être « impérialistes » ou de l’avoir été.
Certes, tous ces immigrés clandestins devraient travailler, ils doivent travailler, chacun dans leurs pays et pour longtemps, même sur le plan civil, culturel et politique.
Pourquoi alors viennent-ils chez nous après avoir glané tous leurs sous et ceux de leurs grandes familles pour ensuite se faire voler, et même risquer de se faire tuer par les actuels *trafiquants humains* de la Méditerranée ? En surcroît, ils deviennent instrumentalisés par presque tous les innombrables partis parasites européens !
C’est très simple, appâtés par des illusoires promesses idéologiques, pour profiter de notre soi-disant *welfare* dans un hédonisme immédiat et gratuit mélangé à une vague et incertaine idée de liberté sans devoirs et sans peine, une des premières choses qu’ils font c’est de faire des manifestations prétendant leurs soi-disant *droits*. Objectivement de façon parasitaire, sans trop le savoir : car le droit ne jaillit que de la catégorie symétrique du devoir ! La liberté n’a jamais été gratuite.
D’ailleurs, tous les évêques du Maghreb, du *Continent noir* et du Moyen-Orient – tous ! –

demandent désespérément qu'ils reviennent dans leur pays ou région et ne partent pas vers la chimère du bien être à gogo soi-disant offert par la vieille Europe.

Laquelle, par contre, est décadente et au chômage important qu'on n'arrive pas à vraiment réabsorber. Tous les Européens rendus pratiquement obsolètes, souvent d'une façon irréversible, par les politiques syndicales d'immobilismes décennales parasitaires, jaillis de la minable action économiciste. En effet, le péché le plus répandu de notre époque est la paresse dont, naturellement, il a disparu même le terme *ancien* des dictionnaires.

Qu'ils construisent pour leur pays, comme d'ailleurs ont dû faire toutes les nations européennes (même avec des sacrifices et guerres féroces). Et s'il y a à donner un coup de main, l'Europe est prête à le faire. Elle le fait depuis longtemps.

- On ne peut pas dire que les immigrés n'ont pas participé au développement de notre Occident.
- Mais c'est fini ! Il n'y a même pas de l'occupation pour les Occidentaux, surtout européens et pour les jeunes. Dans mon entreprise, il y avait une jeune marocaine graphiste, enfin apprentie graphiste. Dès qu'elle a terminé – si on ose dire – ses cours pour elle gratuits et sa formation dans notre département infographie, elle s'est mise en congé maladie (prolongée trois fois) pour faire pareil à son mari qui était magasinier (lui aussi « malade ») dans une entreprise à nous cliente.
- Mais le Pape actuel vient de réaffirmer que les peuples européens « *sont prêts à accueillir à bras ouverts les immigrés* ».
- *Primo*, ce n'est pas tout à fait vrais : il a dit dernièrement ce Pape – malheureusement comme d'habitude – aussi le contraire ou presque. Et, en se rendant compte que ses premières déclarations étaient contradictoires et même acéphales, a même essayé de se corriger.

Deuxio, la charité chrétienne qui est fondamentalement Amour, non seulement ne l'impose pas, mais le déconseille formellement.

Tertio, que le Pape se mette d'abord d'accord avec ses évêques dans les pays de provenance de ces centaines de milliers d'immigrés jeunes et bien vaillants par an (une véritable invasion naturellement non-requise) et contre toute volonté populaire européenne ! Contre le multiculturalisme qui a déjà fait faillite partout.

- Mais alors l'obéissance au Pape et l'unité qu'il représente où vont-elles finir !
- Celles-là ne sont pas vraiment en danger. Il n'y aura pas de schisme. Personne ne le demande ! Contester ces soi-disant directives, qui par ailleurs sont à soutenir de la papauté et du pouvoir authentique pétrinien (pétrinien et non papale) constitue le devoir de tout catholique priant. Et même apparemment contre ces directives irrationnelles, infondées ou mal interprétées de ce même Pape et de son clergé, disons-le, généralement assez intellectuellement dépravé et incompétent.

Ils ne font qu'accuser de racisme les innombrables opposants. C'est déjà arrivé oh combien de fois dans l'histoire de l'Église, que le Peuple de Dieu soit resté isolé contre toute volonté de son clergé !

- Je suis d'accord, tu le sais, mais alors quoi faire dans ces cas sans pour autant rompre la Communion de l'Église ?
- Les bons catholiques fidèles et critiques même par rapport à l'Évangile et au Magistère historique de l'Église catholique, l'épouse du Christ, tout en réaffirmant leur mansuétude en conscience, ne feront plus de scissions : comme celle protestante qui n'en finit d'affreusement se reproduire et pulvériser dans une relative démence. Sauf en dénoncer inlassablement l'apostasie, en bons catholiques !

- Quoi faire alors ?
- Prier, tout d’abord, et encore prier pour cette unité afin qu’elle soit poursuivie dans la Vérité authentique de l’Évangile en se rappelant d’autres tragiques époques de l’Église où l’apostasie semblait avoir gagné des grandissimes parties même ecclésiastiques. Comme, par exemple, à l’époque d’Athanasie d’Alexandrie, où l’arianisme (l’hérésie d’Arius), pratiquement ultra-majoritaire dans l’Église officielle, a été condamnée après plus d’un siècle. L’Esprit Saint veille et gagnera (tout en respectant la liberté des hommes donc aussi du clergé), selon ses plans trinitaires, toujours contre l’immanquable Antéchrist.
Ainsi qu’elle a fait en portant Athanasie à la proclamation de sa sainteté et en l’insérant même parmi les Docteurs de l’Église après avoir été condamné à plusieurs reprises. Même à l’exile par le clergé très clérical et hérétique de l’époque.
- C’est peut-être pour ce positionnement de dramatique conscience que tu as commencé à fréquenter avec assiduité les *Adorations Eucharistiques*, qui imposent pratiquement chaque fois le silence devant le miracle de la transformation de l’Ostie – la transsubstantiation – en corps réel du Christ, à chaque consécration, notamment dans la Sainte Messe.
- Oui, dans une ère comme la nôtre, avec un clergé et un tout petit peuple de Dieu attestés sur de positions généralement si opposées avec un modernisme sécularisé apparemment majoritaire, catho-protestante et casuiste, la seule solution est faire confiance à la prière.
Et à la confiance spirituelle du Dieu vivant. Sans se taire, en proclamant toujours la Vérité eucharistique !
Peut-être, tu n’as pas eu la possibilité de pouvoir apprécier la grande foi de l’ex-archevêque de Bruxelles que nous venons de visiter. Actuellement pensionné de ses charges anciennes ecclésiales mais non de son ministère divin, ses positions de fidélité au martyre sont vraiment authentiquement catholiques et unitaires.

Les postes de travail « à la place » du vrai travail cachent le refus du travail

- Certainement, c’est ce que j’ai essayé de comprendre de l’attitude sereine et déterminée de l’archevêque pensionné mais très vif dans sa foi visible et mesurable. Je voulais d’ailleurs te remercier de m’avoir permis de le rencontrer même personnellement.
Mais reprends le fil de ton récit sur l’émigration à Varèse à partir des Abruzzes.
- Oui, ma mère aussi a suivi naturellement mon père. Ils trouvèrent un appartement pas cher dans la province dite du « *varesotto* », à Lissago sur le lac, après quelques mois. Ils avaient confié, nous les enfants, à notre grand-mère. Celle-ci était restée, encore dans sa jeunesse, veuve avec trois enfants, dont ma mère, dans les années 20 : ainsi, elle avait travaillé toute sa vie comme femme de ménage et vendeuse au marché des légumes. Elle était restée fidèle à son mari mort jeune, toute sa vie.
Ainsi, après la deuxième guerre mondiale, ma mère suivra le même destin en devenant elle aussi femme de ménage, à Varèse mais avec mon père. Lequel, juste après, eut la mésaventure d’attraper une maladie infectieuse aux mains à cause d’une allergie pour un vernis qu’il utilisait. En compagnie de deux autres copains de sa grande famille (la

nôtre), il s'était mis à retaper les villas disséminées sur le « *Sacro Monte* » fameux pour son sanctuaire, la montagne sacrée dominant la belle ville de Varèse et consacrée surtout aux pèlerinages.

De culture totalement ouvrière, Donato se retrouva les mains enroulées dans deux bandages : on devait même l'alimenter. C'est ainsi qu'il utilisa, après cinq mois pour guérir, son métier d'excellent timbalier pour trouver un bon travail d'infirmier à l'asile des malades mentaux de Mombello où toute la famille déménagea, dans la province proche de Milan. L'utilisation des vernis en question, depuis lors, a dû être supprimée (même en troisième activité) : il a toujours continué à bosser comme menuisier.

- Mais d'où venait-elle cette pratique de métiers même si éloignés comme la musique et la menuiserie ?
 - De novembre à mars et jusqu'à la fin des années 50, les activités musicales demeuraient au plus bas et les harmonies musicales restaient fondamentalement inactives. Outre à préparer et élargir le répertoire pour la saison suivante (mais qu'on réalisait seulement à la dernière minute ou en télétravail, on dirait aujourd'hui, non rémunéré), chaque musicien pratiquait un autre métier « hivernal ». Naturellement, chacun cherchait d'arrondir avec également des prestations musicales personnelles, surtout pour d'autres formations plus petites et occasionnelles.
 - Mais la menuiserie !
 - Ici, il faut que tu considères le caractère éternellement factuel du travail. Déjà la musique, en guerre, n'était pas un genre de services de toute première nécessité. Le premier facteur du travail, tout au moins celui le plus lié à la vitalité immédiate, est la catégorie de la nécessité. De nos jours la perception des besoins concrets de la part des gens a été généralement remplacée par celle abstraite d'un marché même illusoirement illimité où le soi-disant choix de la profession ne relève que des envies personnelles et exclusives. Non des besoins objectifs, dont la musique constitue tout de même un des principaux mais seulement sur le plan spirituel et culturel : « Non de seul pain – dit l'Évangile – vit l'homme ». Mais aujourd'hui, afin de satisfaire les soi-disant droits on fait aussi des dettes absurdes d'État.
 - Comment est-on arrivé à la conception du « poste de travail » et non du travail lui-même bien à sa place ?
 - C'est justement l'étatisme, le cancer numéro un de notre ère, à partir de la fin des années des années 60. Tout au moins dans son expansion comme phénomène immédiatement visible. La dilatation non naturelle et monstrueuse du pouvoir étatique a remplacé l'idée à la base du travail : elle n'est plus vraiment fondée sur le besoin de faire face à une indispensabilité (ou utilité) de construire et vendre un produit ou un service nécessaire à vivre, mais à élargir un organisme étatique dit « fonctionnel au pouvoir » et à la soi-disant vie « moderne » (en réalité moderniste). L'étatisme est aussi *fondé* (si on peut dire) sur l'appât corruptif surtout des revenus et privilèges à l'avantage de l'individu candidat fonctionnaire, le souteneur indispensable d'un pouvoir politique de type tautologique. En effet, il n'est pas requis par une vraie nécessité ou utilité mais ce « poste » ainsi créé ne fait que parasiter pratiquement, définitivement et irréversiblement la richesse produite de la part du véritable travail, naturellement du secteur privé, qui doit le rémunérer avec les taxes. Lesquelles deviennent – il va de soi – injustement démesurées comme de nos jours qui ont atteint monstrueusement même le triple du nécessaire, pas moins !
- Ainsi, ce mécanisme devient rapidement non « biodégradable » et quasi inéliminable : c'est la raison intrinsèque et principale pour laquelle la crise économique diminue – en rationalisant – le nombre de travailleurs, tandis que l'étatisme de l'État ne fait

qu'augmenter diaboliquement ses « postes » de soi-disant fonctionnaires.

Un exemple ? Moi j'ai fait mon école primaire dans deux seules classes pendant cinq ans avec deux maîtresses : les trois premières avec l'une ; et les deux restant avec l'autre. Actuellement les enfants, qui ne sont, de surcroît, que proportionnellement la moitié que dans mon temps générationnel, ont la disponibilité de deux-trois maîtres ou maîtresses par classe et par année d'études !

- Mais il y a peut-être une pédagogie aujourd'hui meilleure qu'avant.
- Pas du tout ! Les enfants sortent-ils plus cultivés à cause de l'enseignement reçu ? Certainement pas. Même l'actuelle ministre italienne de l'enseignement vient de déclarer – disons – la guerre aux syndicats qui ont encore comme politique scolaire – ainsi que tout autre politique industrielle – une idée aussi très destructrice et obsolète. Cette ministre qui provient des rangs d'une militance très longue dans un syndicat d'extrême gauche, vient d'affirmer : « *Ils [les syndicats] devront changer de ligne sur l'école, encore centrée sur l'idée qu'elle doit produire des postes d'emplois pour les enseignants !* ». Trop tard, il aurait fallu que des propos de ce genre fussent prononcés 40-50 ans plutôt !
- Incroyable. Le fait d'avoir déplacé l'éducation ou, comme ils disent dans les dernières années, l'*instruction* de la naturelle autorité parentale à celle abstraite et toujours dommageable de l'école d'État, a amené à plus d'ignorance et à multiplier, à l'opposé, le nombre d'enseignants (pour une majoration plus de quatre ou cinq par rapport à la génération précédente).
- Tu viens d'oublier l'adverbe « monstrueusement ». C'est la famille qui est la responsable exclusive de l'éducation de ses enfants et non, d'une façon étatiste et irresponsable, l'État. Et ceci également lorsque la famille délègue, toujours sous son contrôle, d'instruire et éduquer (de nos jours imprudemment) les enfants et la jeunesse par la libre instruction (selon la Constitution nationale, par ailleurs).

Même pour cette raison – qui n'est pas encore la principale – concernant la conception de la notion « utilité du travail » il faut s'opposer à l'étatisme qui ne fait que développer les « postes du soi-disant travail » (inutile).

Il n'y a, comme remplir tous les ministères non seulement de la Belgique de presque 1,5 millions de fonctionnaires, pratiquement quasi au pair du nombre des travailleurs du privé (!), pour assurer la chasse à la taxation même de l'air respirable, sans la possibilité de pouvoir en arrêter le développement de clientélisme forcé.

Naturellement, je n'épilogue pas ici sur les néfastes conséquences que cette idéologie étatiste provoque dans la mentalité et la pratique du « refus du travail ». Base matérielle, celle-ci, des matières écervelées qu'on est en train d'inventer et imposer pour enseigner l'inimaginable *gender* aux mômes et à leurs parents plutôt lobotomisés !

- Je ne comprends pas bien ce passage.
- À ce propos, il faut signaler un double épisode qui s'est passé en Italie en 2015 et 2016. Tu comprendras par analogie. Sur la base d'une enquête américaine relative à la Botte pour prévoir la rentabilité des possibles investissements USA à l'étranger, ils ont vu qu'il n'y a pas moins de 750.000 fonctionnaires excédentaires en Italie, même en rapport aux standards habituels certainement non déficitaires du régime d'Obama hyperétatiste. Cette nouvelle éclatante a été communiquée à la télé nationale italienne en *prime time* le soir dans le silence total de tout commentaire. On peut imaginer, par conséquent, la destination, presque nulle pour l'Italie ou européenne, de ces possibles investissements américains !

L'année suivante, le leader du mouvement *Communion et Libération*, professeur à l'université de Milan en statistique, a commenté une enquête analogue réalisée sous

son égide, paraît-il. Son évaluation est parvenue à un résultat légèrement pire que celle des États-Unis rapportée par l'expert économique américain en choses italiennes, Edward Luttwak. Mais selon la ligne plutôt gauchiste, devenue fatalement étatiste de ce mouvement ecclésial (qui s'était positionné pour un État minimaliste vraiment libéral pendant plus d'un demi-siècle !), ce leader historique a annoncé, dans son article publié dans *Il Sussidiario* à la mi-mars 2016 explicitement, qu'il ne « *s'agissait pas de licencier ces postes exubérants* » : sans aucune – aucune ! – motivation.

Il rassurait ainsi tous les étatistes de son mouvement devenus de gauche, activement ou passivement – dans leur dernier spiritualisme abstrait – naturellement de type collectiviste remplaçant, dans les faits, la ligne de subsidiarité catholique traditionnelle et éternelle. Vision moderniste et étatiste, politiquement criminelle, depuis des décennies promue par les marxistes !

L'ère du trans-humanisme irréligieux contre le principe du travail, même des enfants

- Très intéressant ou plutôt scandaleux. Même en rapport au phénomène qui encore de nos jours après beaucoup d'années, continue en Italie (presque à la même manière en Europe). La chose est arrivée aussi ici avec le type, fonctionnaire local, qui, repris par une caméra, pointait plusieurs fiches de ses collègues en culotte (en maillot de bain) car en train de se rendre à la plage, plutôt qu'au bureau.
- En effet, le million et plus (pas moins !) de ces fonctionnaires génère un phénomène qui continue dit des « petits malins de la pointeuse ».
- Incroyable. Mais la chose n'est pas typiquement italienne : soit par manque d'enquêtes de la police que par silencieux consensus caché avec « décence », tout cela arrive partout en Europe... Promets-moi de pouvoir en reparler. Mais tu n'as pas répondu à la question de savoir d'où venait-elle la menuiserie pour ton père timbalier.
- Promis, nous en reparlerons. Mais tu dois t'arrêter et bien réfléchir, car en Belgique et en France, il arrive même pire. Surtout que les vraies raisons de l'étatisme sont de type religieux et culturel dont les absurdités politiques et économiques ne sont que des conséquences, des simples épiphénomènes.
- Donc ton père était menuisier...
- Et il disposait, dès qu'il venait de se marier, d'un petit laboratoire annexé à notre habitation au sous-sol. Nous étions des mômes, moi et mon petit frère. Cette habitation était constituée de deux pièces plus la cuisine et un petit cagibi pour la toilette à la turque placée dans la même pièce de la salle à manger. Nous les deux enfants, nous dormions dans la chambre à coucher de mes parents, divisée avec une paroi en papier à emballages construite par mon père avec une structure en bois. J'avais déjà cinq-six ans et cela fait partie de mes premiers souvenirs.

La situation économique générale était encore très précaire : l'activité de menuiserie, comme tout autre, était faible, intermittente et extrêmement bricolée. Notre famille – comme la plupart de la population – était assistée par le Plan américain Marshall : je me souviens d'avoir mangé la première soupe lyophilisée sortie d'une enveloppe en papier-aluminium de fabrication californienne. Et ma mère nous avait cousu, à moi et mon frère, deux chemisettes avec du tissu d'un sac de farine de maïs avec des inscriptions en anglais. Nous en étions très fiers !

Heureusement que ma grand-mère habitait, comme toujours auparavant, à l'extrême périphérie de la ville, là où commençait la campagne cultivée par les paysans pour lesquels elle travaillait aussi. Payée en troc, naturellement : elle n'avait pas la charge, par exemple, de la location de son petit appartement. Elle nous fournissait, gratuitement il va de soi, de la farine de blé, des saucisses, de l'huile d'olives, et des légumes. Je me souviens que j'amenais un kilo de farine chez le boulanger tout près de notre appartement en ville en échange d'un kilo de pain bien cuit et croustillant. Dans ces conditions sociales et économiques, juste après la guerre, on fait le métier qu'on peut faire, surtout en complément.

– Et vous les enfants ?

– Moi et mon petit frère – pour te donner une idée – n'avions pas de jouets : nous récupérions, par exemple, des morceaux de bois comme déchets dans l'atelier familial pour composer, lorsque nous étions plus petits, avec une ficelle des trains reliés à leurs locomotrices avec des longues carrosses que nous dessinions avec le crayon noir de notre père. Mais nous n'en étions pas mécontents : nous vivions heureux presque toujours dans la rue avec les autres enfants départagés en petits groupes jouant tout le temps au ballon ou avec des bâtons.

Une fois, revenant d'une longue tournée dans les villages en fête de la région limitrophe, le Molise, Donato mon père me ramenât une balle en caoutchouc qu'on m'a volé presque tout de suite de la part d'autres enfants plus arrogants que moi. Cela aussi c'était normal. C'était mon seul cadeau dont je peux me rappeler à l'époque.

À mon frère fut donné un pistolet en plastique qui faisait exploser une bandelette enroulée de petites allumettes sonores. J'en étais secrètement jaloux mais trop présomptueux pour le montrer. Notre jeu préféré était le « *vutarel* », une petite toupie en bois dur qu'on lançait par terre par le biais d'une corde enroulée tout autour du cône sillonné. Le jeu consistait dans la force de rotation de la toupie afin de pouvoir frapper les autres toupies qui étaient renforcées par des clous et par un pivot central en fer. Il constituait la fierté du propriétaire pour l'habileté de sa construction et de sa manipulation.

– Cela je le comprends bien: les enfants n'ont pas besoin de l'industrie du jouet pour s'amuser et pour donner libre envol à leur imagination. Quoique les jouets actuels sont bien utiles pour l'éducation au moins factuelle...

– Cependant j'étais très orgueilleux lorsque mon père m'appelait dans son atelier pour l'aider à bien tenir un tiroir ou une chaise qu'il était en train de parfaire. Ou à préparer la colle, voire à passer la première main de peinture avant qu'il la finisse bien laquée. Le travail des enfants était naturel encore plus qu'une nécessité : l'idée que l'homme est fait pour travailler était intrinsèque à toute l'éducation courante.

La vision qu'on puisse, comme aujourd'hui, se scandaliser relativement au travail des enfants n'était même pas concevable. Au contraire, ma mère, à mes six ans et avant de m'inscrire à la première classe des primaires, m'amena chez « *mastro* Giovanni » pour qu'il me prenne comme garçon et commence à m'apprendre le métier de couturier. Il était titulaire d'un petit laboratoire où il travaillait avec trois jeunes ouvriers, désormais experts pour réaliser même des costumes, vestons et pantalons. Dans la démarche de ma mère il n'y avait pas l'idée d'en tirer des avantages économiques, mais de m'apprendre systématiquement sinon le métier au moins le travail.

Comme l'école se déroulait quatre heures par jours, le matin ou bien l'après-midi, à mois alternés car, malgré nous étions en classe en 34, le nombre d'écoles et d'enseignants n'était pas suffisant. Je travaillais comme apprenti couturier la demi-journée, après ou avant l'école.

Presque tous les enfants étaient à la même enseigne : qui comme garçon de café, qui chez le boucher ou dans un garage de réparation.

- J’imagine qu’il y avait aussi d’enfants qui ne travaillaient pas et qui ne vivaient pas comme toi.
- Naturellement, je te parle des classes populaires et des familles ouvrières comme la mienne. Mais même Fourier, l’utopiste français de fin du dix-huitième, avait prévu dans son *Phalanstère* idéal le travail des enfants. Il l’avait conçu même d’un point de vue pédagogique : c’était d’une façon ludique qu’il les voyait bosser mais toujours d’une manière réelle et productive. Par exemple, ils étaient « responsables » – entre-autres – de libérer les différentes chambres des adultes de leurs éjections quotidiennes... Leur éducation était inconcevable sans un rapport direct, partiel mais intégré, avec l’univers productif de la famille et de la société. L’idée actuelle selon laquelle il faut exclure et « préserver » les enfants de toute activité, fatalement disciplinée, utile et organisée, pour toute la période enfantine et juvénile, n’était même pas pensable. Ou elle était considérée généralement plutôt une perversion ! C’est exactement ce qui est arrivé avec l’avent, par après, de la société moderniste, mais dite moderne, surtout celle de la postmodernité, tragiquement psychologue et trans-humaniste, non seulement irrégulière. Je n’ose pas ici faire allusion et des liens à la drogue juvénile de notre époque, mais la pensée y court toute seule... Du reste, je n’ai jamais regretté – c’est sûr – mon « exploitation » économique personnelle relativement à toute la période jusqu’au service militaire.

« Mon père s’est construit son propre cercueil » : vous avez dit méditation ?

- Certes qu’on est contraint de constater que toi, dans ta vie, t’as vraiment traversé trois ou plutôt quatre civilisations. La chose me paraît encore impossible. Pourtant, l’évidence est là pour la constater.
- Parfois j’y pense moi aussi et la chose qui me paraît encore la plus « impossible » est que j’y ai survécu. Tu vois Serge, moi j’ai toujours eu le sentiment que le sort, mes parents et Dieu ne m’ont pas comblé de ce qu’on appelle l’intelligence remarquablement naturelle et de capacités talentueuses particulières. Au début des années 70 j’avais lu un livre de Musil qui m’avait beaucoup intéressé : il était intitulé « *L’homme sans qualités* », j’avais moins de trente ans (grosso modo un peu plus de ton âge). Je m’y suis identifié totalement. Passer d’une culture familiale préindustrielle, à celle industrielle des années 60-70, pour traverser ensuite toute la véritable crise de la civilisation concentrée des années 80-90, celle dite post-industrielle. Et enfin arriver à entrer dans l’ère de la « glocalisation ». Cela a été l’insolite parcours que j’ai eu la chance de traverser, comme d’autres milliards de congénères, mais consciemment même si non en solitaire. Cette dernière phase permet de relier le fait que ma fille et toi devez tout mettre de ma petite entreprise familiale et mondialisée sur un nuage, le *cloud*, pour établir – entre-autres – la structure d’enchaînement et de connexion entre ses sièges, actuels et surtout futurs, disséminés sur quatre continents avec de centaines, plutôt de milliers, de travailleurs polyglottes internes ou free-lances. Et « sans patrie », non dans le sens peut être réductif du terme selon l’acception que lui avait attribué saint Jean-Paul II : situés éloignés et en dialogue permanent, mais naturellement et quasi déracinés de leur propre pays, si bien enracinés culturellement et d’une manière identitaire. Le saint Pape polonais en parlait comme des chrétiens appartenant vraiment et surtout à leur vraie « patrie » du Royaume de Cieux. Tout ce miracle déjà opérationnel était inimaginable

lorsque j'étais, comme on dit ici dans le nord de notre vieille Europe, un « lardon ». Sans que moi devienne apparemment « fou » totalement.

- En effet, c'est un peu ce que j'essayais de te dire. Je ne pense pas qu'il y a eu, auparavant dans l'histoire, une génération qui a pu vivre autant de passages culturels.
- Si seulement je pense que mon père a construit lui-même et tout seul son cercueil ! Une belle et classique caisse qu'il s'est conçue sur mesure bien avant 2004, année de sa mort, près de Vintimille à la frontière avec la France dans la Ligurie, « *j'ai une petite mesure du parcours normalement exceptionnel – comme tu as dit – qui s'est passé dans mon existence* ».
- Incroyable. Donato, le timbalier talentueux, a passé les dernières années de sa vie, pratiquement tous les jours, devant son cercueil qu'il était en train de parfaire jusqu'à l'application – j'imagine – des quatre poignées pour être transporté dans son dernier voyage.
- Exactement. Il est mort juste à quatre-vingt ans, dans un des plus beaux endroits au monde et dans une maison de repos située dans une verdure luxuriante, à la mer peut-être la plus naturellement merveilleuse et désirable. Et qu'il avait choisi lui-même. Le tout en méditant sur la mort, sa mort, d'une manière indiscutablement assez « priante », pendant des années, ses dernières. Lorsque j'allais à lui rendre visite, même avec les enfants en famille (il s'était placé, expressément pour lui, le plus loin possible de tous en Italie), il m'avait parlé de son projet très vital de son cercueil, mais il ne me l'avait jamais montré. J'ai pu le voir exclusivement avec lui bien installé comme seul, unique et définitif locataire.
- Comment c'était sa bière ?
- Rien de plus classique. Il n'en avait jamais construite une : c'était la seule, m'avait-il dit. Il l'avait laquée, dans les années, avec des couches en surnuméraires de vernis en se protégeant les mains avec des gants de chirurgien. Tout en réparcourant ses expériences de jeune marié et père de trois enfants, dans les villas à retaper sur le « Sacro Monte » de Varese. Et, entre-temps, il pensait – j'en suis sûr – à l'éternité, à son éternité. Il cherchait dans la mémoire le sens de son existence, d'un petit garçon né dans une bourgade de la région du Molise confinant avec les Abruzzes. Où – il ne le savait certainement pas – était également né, tout près de son village, le plus grand philosophe libéral italien de la première partie du vingtième siècle, Benedetto Croce. Celui-ci devait remercier paradoxalement un tremblement de terre, très fréquent dans cette partie dorsale et centrale du « *Bel Paese* », qui avait tué aussi ses parents. Ainsi il avait été destiné à vivre à Naples : chez son oncle qui l'a fait étudier jusqu'à – si on peut dire – l'amener à écrire un fameux petit essai intitulé « *Pourquoi nous ne pouvons pas ne pas nous définir chrétiens* ».
- C'est drôle, lui Donato plutôt « ignorant », né dans une terre étonnamment fertile d'intelligences cultivées au plus haut niveau de l'histoire. Des personnages semblables j'en connais tout juste un peu.
- Il est peut-être à remarquer que dans un rayon de même pas une centaine de kilomètres du bourg natif de Donato (oui ignorant, mais il arriva à obtenir son certificat d'école moyenne à son quarantième anniversaire à Milan où il était toujours infirmier des « fous ») naquirent au moins trois des plus grands créateurs culturels de la civilisation européenne, c'est-à-dire de la civilisation mondiale (et chrétienne) : saint Thomas d'Aquino (le plus grand philosophe et docteur de l'Église qui a fait le gros de son incomparable carrière aux universités de Paris et en Allemagne) ; saint Benoît de Norcia (le fondateur du monachisme européen, le plus grand mouvement chrétien de

l'histoire) ; et saint François d'Assisi (patron d'Europe et peut-être le plus grand saint spirituel et global de la chrétienté !).

- Tout de même impressionnant, n'est-ce-pas ?
- Sans aucun doute, ses pérégrinations à travers la mémoire de son passé l'ont amené, oh combien de fois, à méditer (à sa manière) ainsi sur l'infini, sur l'éternel de son futur. Sur la dimension dernière qu'il avait poursuivie toute sa vie en cachant, peut-être entre ses coups de timbales, sa prière à la recherche de sa densité.
- S'agit-il de véritable religiosité ?
- Qui pourrait l'assurer vraiment ? En regardant, avec cette interrogation, son cercueil le jour de son enterrement, j'ai reconnu dans les bordures des corniches appliquées à son couvercle (qui avait fini pour être fixé d'une manière même « trop assurée » par un excès de vis) la main et l'esprit de mon père de culture paysanne et artisanale. Et avec la surabondance d'une vision esthétique désormais très obsolète : sous les nombreuses couches de vernis, j'ai remarqué que ces bordures étaient jointées avec des bricolages brodés pour économiser l'achat supplémentaire de deux mètres de petites corniches en bois. La religiosité authentique exige d'être moderne sans aucune expression moderniste où à elle symétrique. La sous-culture de mon père, même si jugée avec tendresse car la condamnation doit être réservée à l'hérésie, avait laissé sa signature !

La guerre infinie de l'étatisme contre Dieu et l'impardonnable réductionnisme

Leur train on ne peut plus rapide avait passé la frontière de la Belgique vers Bruxelles. Les souvenirs sur son père Donato avaient un peu émus Luigi. Serge s'en était aperçu et, après quelques instants d'embarras réciproque, il parla de sa fiancée qui les attendait à la gare de Midi de leur ville de destination. Anneke, de son prénom typiquement flamand, avec sa désinence diminutive en « ke », signifiant Annette, estimait beaucoup Luigi avec lequel elle avait eu déjà l'occasion de parler. Et d'une manière – comme d'habitude pour l'entrepreneur – assez profonde et personnelle. D'autant plus qu'elle était une très jeune flamande parfaitement maîtrisant son français, comme si elle était francophone. C'était, celle-ci, une certaine tradition des Gantois : pour ce qu'eux-mêmes appellent toujours péjorativement les *Fransquillons*, quoique d'une façon secrètement admirative. C'est-à-dire ces Flamands de souche préférant quasi le français au néerlandais, leur propre langue.

Comme dans le fameux roman *Tijl Uilenspiegel* écrit en français par Charles De Coster, pour lequel ils ont consacré plusieurs monuments en Belgique : à leur héros national flamand Tijl, le farceur chef de peuple (qui est tout de même d'origine plutôt allemande, à vrai dire). Et puis Anneke était très attrayante, pulpeuse, blonde et simple malgré une physionomie et une silhouette aux allures aristocratiques. À bien remarquer, la véritable noblesse est toujours très proche, au moins d'un point de vue culturel et de vocation, de l'authentique âme populaire toujours irrésistible. De son profil élémentaire mais relevé, des signes aussi bien physiques que spirituels rendaient la fille immédiatement perceptible à une sympathie immédiate. Adorable. Serge en parlait comme de sa déesse.

Il en profita tout de suite pour ramener le thème de la conversation qui l'intéressait le plus.

- Tu disais qu’il faut rechercher les véritables origines de l’étatisme, le cancer le plus grave et mortel de notre ère, dans le religieux et son culturel et non seulement dans le politique et l’économique. Ceci implique, toutefois, qu’on en ait au moins la conscience.
 - Eh oui, de nos jours la seule foi, à elle toute seule, risque de ne suffire plus. Le monde est devenu tellement complexe (même artificiellement compliqué) que pour s’y orienter vraiment et, surtout, résister à toutes ses tentations mécréantes, il faut s’armer aussi d’une solide et vaste culture catholique.
 - Et pourtant une authentique foi devrait être suffisante !
 - C’est toujours théoriquement possible. Mais en général la faiblesse humaine est telle et les tentations diaboliques sont si à la portée et séduisantes, que sans une culture même doctrinairement saine, dans le sens du simple bien ancrée à la Tradition du Magistère de l’Église et populaire, il est très facile de tomber dans les mains du Satan postmoderne. Et très astucieux.
 - C’est de cela que je voulais te parler... De la culture, de l’ignorance et de l’étatisme culturel.
 - Il faut savoir ou se rappeler que la laïcité de l’État, dont ta France se veut être la championne sans trop en avoir les titres ou tous les titres, a été créée par le christianisme. Car auparavant elle n’existait pas vraiment. C’est Jésus Lui-même qui, dans l’Évangile, en a posé le fondement en distinguant « *ce qui est à César et ce qui est à Dieu* ».
- Mais la laïcité a toujours eu tendance à devenir laïciste. C’est-à-dire à vouloir, sinon vraiment exclure la religion, au moins à la confiner en dehors de l’espace public et de l’histoire.
- « *Qu’elle s’enferme dans le privé, mieux dans l’intime de l’individu, mais non dans la société, dans ses lois et ses comportements...* », qu’ils disent et répètent en pratique la plupart des athées et des agnostiques. Donc, l’étatisme est là où on affirme, *théoriquement* ou dans les faits, la suprématie au moins pratique de l’État sur Dieu.
- « *Que la religion et ses lois soi-disant trinitaires soient renfermées dans les sacristies* », qu’ils répètent, parfois même à demi-mot, voire progressivement d’une manière explicite. Par ailleurs, pensent-ils : « *ces intégristes ne devraient pas exister dans l’histoire. Ni dans le monde...* ».
- Donc, il s’agit d’une bizarre laïcité forcée comme une nouvelle religion non chrétienne, de surcroît, explicitement totalitaire !
- Mais c’était aussi la constatation de la guerre infinie entre le divin et le mondain.
 - Toute l’histoire humaine peut être inscrite dans cette lutte ontologique, naturelle, entre le vertical et l’horizontal ; entre les principes divins et naturels et ceux de la mondanité volontairement même rationaliste : absolument non rationnelle, donc idéologique. La rationalité est, il va de soi, compréhensive aussi bien de l’humain que du divin : ce n’est pas par hasard que Dieu a envoyé son Fils sur la planète pour montrer pratiquement comme cela marche et devrait marcher. La séparation antagonistiquement théorétique entre rationnel et divin est une invention laïciste.
 - Mais pour tous les matérialistes, ceux qui ne croient pas à la transcendance ?
 - À part le fait que le christianisme est un « Fait », répétait tout le temps père Giussani, le plus grand éducateur au monde dans le vingtième siècle, on ne peut pas également imposer une autre soi-disant religion sans Dieu !
- D’ailleurs, on ne peut pas, raisonnablement, ne pas croire aux faits. Mais peut-être tu ne connais pas Luigi Giussani, qui est même en voie de canonisation.
- J’en ai entendu parler, j’ai même lu quelques articles dans la presse française sur lui, mais je ne l’ai, naturellement, jamais vu. Et puis j’ai lu pas mal de publications

disponibles en grande quantité sur Internet... Même si je ne le connais pas à fond, je l'ai tout de suite jugé comme « hors norme, génial ». Admiré et ami qu'il était de notre grand Jean Guitton.

De toute manière l'homme est libre de croire et de ne pas croire mêmes aux faits.

- En effet, c'est la raison pour laquelle il y a ce qu'on appelle la folie : le péché originel existe bel et bien, à part pour les minoration structurelles du cerveau qui ouvrent des espaces inviolables de Mystère. Lorsque j'habitais à Mombello, jusqu'à mon adolescence, j'ai connu beaucoup de fous de l'hôpital psychiatrique : un de ceux-ci, très rationnel et cultivé, m'a même sauvé de mon hostilité que je considérais naturelle aux mathématiques... Au lieu de suivre les lois de Dieu qui sont inscrites dans le cœur de l'homme et qui ont été mises en avant plan dans la Révélation, c'est-à-dire dans les lois de l'Amour évangélique et intrinsèque à la nature humaine, les hommes préfèrent – c'est connu – souvent ou parfois (c'est selon) de s'en éloigner. Pour suivre les voies du narcissisme et de la *volonté de puissance* illégitime.
- Je veux faire l'avocat du diable : pourquoi narcissisme ?
- Je ne veux pas faire ici la démonstration de l'existence de Dieu après des millénaires qu'elle a été faite des innombrables fois même par des illustres philosophes et, surtout, de la trame de témoignages qui ont constitué la civilisation. Ton concitoyen Pascal en est arrivé lui aussi, peut-être apparemment assez inutilement, si bien génialement, avec sa méthode fondée sur le doute naturel systématique et inéliminable...
- Tu entends par là lorsqu'il a lancé son « défi » sur l'intérêt certain de croire plutôt que de ne pas croire... Son « pari de Pascal ».
- Exactement, son « défi » est arrivé jusqu'à moi et toi, après plus de trois siècles. Mais je veux aussi essayer de répondre à ta question. L'homme est une créature. Un jour il est né et un autre jour il mourra : ce Mystère, indépendamment qu'on s'appelle Donato, le timbalier, ou Pascal, le grand philosophe catholique, se pose inéluctablement. Toujours sans savoir, ni pourquoi ni quand et pour quelle raison. Cela implique, logiquement à la condition qu'on veuille le croire, surtout, et le reconnaître, qu'il existe un Créateur, aussi omniscient et tout puissant. Par ailleurs on ne peut pas vivre vraiment sans croire. Croire est le fondement, même de l'existence factuelle. Pourquoi devrait-il être exclu de la dimension transcendante ?
Moi je ne suis jamais allé en Argentine, mais je crois qu'elle existe : une partie de ma grande famille y a émigré.
Au lieu d'aller au bout de cette recherche raisonnable, on préfère – aujourd'hui souvent – couper court et affirmer d'une manière relativiste, justement bêtement laïciste et presque toujours sans le dire, que la vérité n'existe pas. Et ceux qui croient le contraire (c'est-à-dire qu'il existe la Révélation trinitaire, le *Fait chrétien*, par exemple), « *qu'ils soient obligés à pratiquer cette vérité en privé et dans leur intimité* », qu'ils disent les païens modernistes...
- Cette idée de « créature » et de « Créateur » a ainsi presque complètement disparue dans notre société dite moderne. Il n'y a que des « vieux *schnocks* » et quelques jeunes un peu « trop compliqué » (comme moi) à en évoquer l'existence.
Ce qui me frappe n'est pas que ma génération ne soit généralement pas croyante, mais qu'elle ne se préoccupe même pas de justifier cette disposition qui concerne, des questions tout de même très basiques de l'existence humaine et de son eschatologie. Tu sais ce que je pense du réductionnisme de mes congénères qui ne font – comme tu dis souvent – que « s'abrutir ». Toi, par ailleurs, tu revendiques qu'il ne s'agit pas d'une insulte mais d'un compliment, car tu attribues aux « abrutis » un statut noble

antécédent et supérieur qu'ils trahissent : il s'agit pour moi et pour Anneke d'une superficialité monstrueusement consternante.

- Quant à mon "insulte" adressé aux massifiés surtout de notre dernier siècle, j'ai été très heureux de retrouver la même attitude à la page 1255 du méga-roman (!) d'Eugenio Corti, *Le cheval rouge*, le gros volume le plus traduit au monde d'un grandissime écrivain catholique de ma Lombardie adoptive qui vient de mourir. À propos du référendum perdu sur le triomphant divorce même en Italie de 1974, voici ce qu'il écrivait à propos d'une conversation entre des vieux partisans antifascistes catholiques (faisant partie des *alpini*, les Chasseurs des Alpes italiens, situés à Sondrio, presque à la frontière avec la Suisse): "*la victoire ici serait tranquille s'il n'y avait pas les catholiques dits progressistes et les syndicalistes [...] devenus pratiquement des marxistes qui s'expriment à faveur de ce péché contre le Sacrement du mariage*".

Juste après, le prophétique Corti concluait aussi avec une considération même désespérée sur la *stupidité humaine* : « *Dans certaines périodes l'Église se trouve devant non seulement le bien et le mal, mais également à l'obtusité invincible des gens* ».

- C'est pour cela que la *pensée unique* est si furieusement à la mode. Moi et ma fiancée n'en pouvons plus de cette tendance réificatrice, de nullification globale, qui sélectionne et élimine toute problématisation dans le gai divertissement. J'espère que nous pourrions en parler, même avec elle.
- Cela pourrait paraître même un vice logorrhéique comme tu dis... de *vieux schnocks*, mais je ne me lasse jamais lorsqu'on cherche avec intelligence et globalité : c'est le cas aussi avec Anneke.

Par ailleurs, ce soi-disant insulte que je réserve à mes contemporaines a été précédé par une analyse méticuleusement détaillée déjà entre les deux guerres mondiales par l'espagnol Ortega y Gasset. Lequel a consacré toute son œuvre sociologique et philosophique à l'abrutissement des populations européennes. Je te conseille de lire son prophétique chef-d'œuvre, *La rebellion de las masas*, traduit dans toutes les langues les plus importantes.

Tu sais, même dans les Évangiles on réaffirme qu'on peut pardonner tout péché : la miséricorde de Dieu est infinie. Mais il y a un seul péché qu'on ne peut pas pardonner : « *le péché contre l'Esprit Saint* » (Mt 12,31 ; Mr 3,39 ; Lu 12,10). Je crois que le réductionnisme moderne devrait être ce péché : le péché contre l'intelligence (trinitaire) elle-même. Celui qui affirme la soi-disant auto-émancipation !

L'horreur attrayante de la cosexualité à laquelle on a la folle envie de se soumettre

- Mais Anneke aussi n'a pas toujours été comme ça. Il y a presque deux ans, moi je l'ai amenée dans une expérience que maintenant nous considérons horrible de laquelle, heureusement, nous avons pu sortir et nous réconcilier avec l'orthodoxie chrétienne et naturelle. Et avec la communauté du Peuple de Dieu.
- Je parie qu'il s'agissait de l'hédonisme.
- J'avais trois amis plus âgés et cultivés que moi, qui m'avaient entraîné, d'abord intellectuellement, et ensuite pratiquement et existentiellement. Au début, cela me paraissait une dimension plutôt religieuse, ou tout au moins j'en avais envie avec

ambiguïté. Ces copains me parlaient même de l'expérience religieuse des anabaptistes en Allemagne...

- Paris gagné, donc ! Il s'agit là de l'hédonisme initial qui était branché, il y a presque cinq siècles, en Suisse à Zurich, pour se développer en Allemagne, en correspondance de la réforme protestante. Et qui, de nos jours est en train de se diffuser, sous d'autres étiquettes, dans le monde même catholique. Et ceci, depuis une cinquantaine d'années juste après le Concile Vatican II, après et en correspondance du mouvement dit de 68.
- Moi je ne le connaissais pas. Même la dénomination « anabaptiste » m'était inconnue. C'était l'idée d'une communauté dite intégrale entre chrétiens qui arrivait jusqu'à la « conjugalité amoureuse totale et commune », qu'ils me disaient.
- Je connais cela : il s'agit d'expériences de sectes qui se soldent, comme l'originale, tragiquement. Aujourd'hui sur le plan plutôt spirituel et psychologique, mais chez les protestants du seizième siècle avec des massacres, surtout dans la ville de Münster. Les chefs de ce mouvement, devenu rapidement de sexualité indifférenciée, ont été mis à mort : d'une façon terrifiante dans des cages suspendues devant la cathédrale et laissés mourir de soif et de faim, avec aussi des oiseaux rapaces qui n'en ont laissé que des squelettes.
- Oui, j'ai découvert tout cela dernièrement à la fin de cette expérience qui a duré presque une année.
- « *Lorsqu'on ne connaît pas l'histoire on est souvent condamné à la répéter comme une farce...* », c'est connu.
- Ainsi ils m'ont attiré avec l'apport de deux filles qui pratiquement me se sont offertes sexuellement séparément et ensemble : j'étais culpabilisé par rapport à Anneke avec laquelle j'étais déjà fiancé et qui était à l'insu de tout.
- Un classique ! Je suppose que, par après, ils t'ont convaincu qu'il ne fallait pas culpabiliser. Et que cela était même la « volonté de Dieu ».
- Exactement.
- Le but était aussi et peut-être surtout que tu « amène », comme tu as dit, ta fiancée dans la *communauté*.
- Je vois que tu connais bien ces méthodes.
- C'est « la » méthode par antonomase. Elle se fonde actuellement sur l'idéologie, profondément enracinée d'une façon perverse dans l'âme humaine moderniste, connue et définie dans l'histoire de l'humanité et « catholique ». En transgression dans les lois naturelles et de Dieu.
- Je vois encore que tu connais même mon histoire.
- Naturellement je ne la connais pas. Tu es en train de me la raconter. Mais, à mon âge, je connais bien le péché : je suis très conscient, en l'occurrence, de la Vérité de l'enseignement de Jésus Lui-même : « *L'homme ne sépare ce que Dieu a uni* » !
- Moi, en fait, j'étais convaincu en réalité du contraire, je me suis laissé convaincre en suivant ma tendance diabolique dont tu parles souvent à partir du *Péché originel*.
- En effet, toute la culture païenne et, surtout, celle athée de nos jours, à partir de la fin du Moyen Âge – ère toujours définie, contre toute vérité historique, *obscurantiste* –, t'y avait préparé la culture moderniste depuis quelques siècles.
- J'ai eu du mal, ensuite, à convaincre Anneke à me suivre. Finalement elle s'est laissée entraîner plus que convaincre. Mais d'abord elle voulait rompre avec moi pour l'avoir trahie.
- Les femmes sont biologiquement et spirituellement, par nature, plus proches de la vérité ontologique, naturelle : ce n'est pas par hasard que Pape Pie XII a établi le dogme de l'« Assomption au Ciel de la Vierge Marie », après beaucoup de siècles de dévotions à

Marie très populaires : le seul être humain – féminin ! – à être intégré, encore vivant, à côté de la Trinité. Mais elles aussi peuvent, habituellement, se faire soumettre au diable qui, en grec, a une dénomination qui signifie « séparation » : séparation de soi-même, de son propre destin et de son propre bien (souvent pour se l'approprier d'une façon propriétaire).

- Au tout début, elle me disait qu'elle le faisait grâce à son amour pour moi.
- Certes, elles savent biologiquement, ce que fidélité veut dire : l'amour fait jaillir l'enfant dans leur propre ventre !
- Mais, justement, c'était le fait qu'elle avait commencé à prendre la pilule, en éliminant ainsi toute conséquence irréversible. C'est le *détail* qui l'amena aussi sur mon choix et ma voie.
- Eh oui. L'encyclique « *Humanae vitae* » de Pape Paul VI, promulguée en 1968, non par hasard avait été massivement contestée et refusée : elle condamnait la contraception artificielle. Même le cardinal de Bruxelles de l'époque, Suenens (primate de Belgique) avait montré, déjà au début des années 70, publiquement tout son désaccord (erroné) avec ce grand Pape qui deviendra saint !

Serge rapidement raconta la suite : le train arrivait presque à Bruxelles. En synthèse, l'histoire était balisée par trois points cruciaux.

Tout d'abord, comme les filles étaient très minoritaires au nombre de mecs, elles étaient très courtisées et demandées en leur apportant un succès dit social pour elles très gratifiant.

Puis, selon un processus fatal et inévitable, la communauté avait tendance, et avait viré, vers la polygamie des hommes, ou de certains hommes qui jouissaient de prestige culturel (donc aussi économique) dans la petite communauté. Et, surtout, en privilégiant ceux qui n'avaient pas amené leurs femmes. Première conséquence, en surcroît, l'affaiblissement poursuivi et organisé des relations précédentes de couple accusées d'être « trop passionnellement denses » et dans le but de leur enlever explicitement toute autorité relationnelle « malsaine » antécédente.

En troisième lieu, le total manque de symétrie et réciprocité relationnelle entre les hommes *single* et les autres qui, par contre, étaient même des privilégiés socialement. Une totale injustice, celle-ci, même fonctionnelle sur le plan de la liberté et du pouvoir social, dans la logique de la communauté elle-même.

Et enfin aussi pour la compétitivité fatale des filles entre elles...

Donc le désastre progressif du « projet » s'accomplissait. Dans l'ignorance, en supplément, de toutes les autres tentatives de dépasser le model de la famille naturelle, l'expérience vira à la faillite. Noyée également dans un océan de jalousies et d'impuissances artificielles conséquentes.

- Je suppose aussi que les couples précédents à cette « communauté » (même pas trop *anabaptiste*, pour autant que j'ai compris) se soient dissous...
- Oui. Anneke et moi, nous avons risqué nous aussi la même triste et destructive conclusion. Pour je ne sais pas quelle mystérieuse raison, en nous pardonnant réciproquement, nous avons reconstitué une relation qui nous a amené à une vie déjà « familiale » encore incomparablement supérieure. Surtout, notre rapport avec la sacralité de l'amour conjugal est devenu le but constant de notre nouvelle relation. Nous attendons, à présent, impatientement de nous marier religieusement.
- Un vrai miracle. La démonstration de l'existence de Dieu devrait être fondée sur des témoignages existentiels comme ceux-ci, même négatifs à partie de péchés, dans l'abrutissement gai, et non sur d'argumentations rationalistes et logico-formelles.

Le jeune couple dans le sacrifice résacralisant la chasteté familiale

Après à peine deux minutes de l'arrivée du train à la gare bruxelloise, l'entrepreneuse et séduisante Anneke avait déjà trouvé le taxi qui aurait conduit joyeusement le trio à la « maison de maître » de Luigi au quartier de Schaerbeek sur le bord du Parc Josaphat, une des plus verdoyantes zones résidentielles de la capitale belge.

Elena, la femme de Luigi, avait tout de suite aimée cette maison et l'avait achetée volontiers en sachant aussi que Josaphat signifie « Dieu qui juge ». La vie chrétienne est un jugement permanent, surtout pour elle. Et elle aimait l'idée que chaque fois qu'elle aurait regardé le petit lac et les arbres du parc, à l'autre côté de la rue, pouvait se rappeler l'obligation catholique (et humaine !) de tout juger. L'idéologie moderniste et *progressiste*, par contre, avait aboli ce principe en le rendant relativiste. Même parfois parmi les catholiques les plus engagés, il va de soi, sans le savoir !

À sa belle maison, Elena dite « la milanaise », avait préparé à la table de la grande terrasse à l'étage, avec vue sur le jardin très profond, un plantureux thé plein de couques belges qui auraient ressuscité des morts. À la hauteur, sinon plus, de la réputation des viennoiseries autrichiennes.

Anneke avait ravivé avec sa vitalité, d'autant plus typiquement flamande, en se comportant comme la fille ainée et aimée de la maîtresse de maison. Laquelle, ayant naturellement envie de tout connaître, en intimité avec son mari Luigi, autour du voyage en Provence avait coupé assez court l'accueil en amenant Serge et sa fiancée dans leur appartement, avec l'ascenseur au troisième étage. Avec trois chambres à coucher, cuisine et services à la disposition des hôtes, même au quatrième.

Elena avait déjà rendu visite à l'archevêque trois semaines auparavant avec son amie belge Sabine, responsable du *CCEB (Centre Catholique Européen de Bioéthique)*. Elle était une intime du prestigieux prélat depuis qu'il était évêque du diocèse de Namur, sa ville natale. Cette ville, avec les trois autres consœurs historiques wallonnes, se disputait la primauté francophone du petit Royaume : Liège, Charleroi et Mons. Quatre petites « capitales » en léger déclin depuis que l'industrie sidérurgique avait commencé à s'effondrer avec les charbonnages de la région non plus grande de la Lombardie du sud (comprenant, par analogie, les villes de Pavia, Cremona et Mantova).

Le vieux couple marié depuis presque cinquante ans, après que Luigi ait fini de relater sur la visite en Provence, se consacra à leur tendre amour sexuel : leur plaisir les avait engloutis dans une intimité paradisiaque, dans leur profonde dimension dans laquelle ils avaient bâti toute leur existence pleine de projets vitaux, culturels et économiques. Et avaient accueilli presque trois enfants : un perdu tristement à trois mois de gestation si bien attentive. Ils y avaient tout de suite attribué le prénom de Solange pour en fixer l'unicité et son immortalité, ainsi qui était fixé par la Doctrine catholique.

Mais surtout, où cette intimité vraiment érotique était située dans une sacralité qui n'appartenait vraiment ni à l'un ni à l'autre. Une dimension mystérieuse que le couple, e personnellement chacun, n'avait jamais arrêté de poursuivre dans son essence. Pour eux, Pape Benoît avait défini lumineusement lors de son discours aux Bernardins, à l'occasion de sa visite à Paris : il l'avait appelée « *Quaerere Deum* » (Chercher Dieu), selon ce qu'on appellerait de nos jours le slogan des moines du Moyen Âge. Car l'apparemment Invisible Franco Troiano – *Modernité sans modernisme (Le Salut éternel d'une famille : du préindustriel jusqu'au glocalisme)* 32

Dieu, il faut rationnellement le chercher d'une manière active. Aujourd'hui quoi d'autre ? Le couple Elena et Luigi cherchait cette verticalité vertigineuse aussi dans la chair, même sexuellement dans leur plaisir totalisant.

Mais déçus de ne s'être reproduits qu'au pair, avec seulement deux enfants, ils en avaient pris en soutien à distance quatre : deux au Myanmar et deux au Burundi.

Le jeune couple au troisième étage, par contre, après s'être laissé transporter réciproquement et s'étaient embrassé sans retenue, se séparèrent brusquement, comme désormais d'habitude, en occupant séparément pour la nuit deux chambres des trois réservés à leur appartement. Ils sortirent pour le dîner dans un petit restaurant du quartier. Ils avaient décidé, après l'expérience définie complètement dans le péché de la soi-disant communauté naturellement bien faillite, de suspendre leurs relations sexuelles : ils devaient les résacraliser après la profanation réciproque dans celle qu'ils avaient désormais appelé la « dissipation dans la cosexualité », inféconde d'avenir et dans le sacrilège de l'infidélité au moins objective. En dehors et en opposition de la Grâce Trinitaire. Même s'ils étaient désormais auto-conscientisés que Celle-ci ne pouvait venir que gratuitement, comme tout, de la part de Dieu.

Il s'agit là, toujours, de ce que père Giussani avait appelé, dans sa culture profondément religieuse e globale, mais qu'eux ne s'imaginaient nullement à cause surtout aussi de leur soumission à l'hédonisme moderniste, l'apparente contradictoire « virginité des mariés ». La perception immédiate, du moment dans lequel on dit qu'on tombe amoureux de l'autre, est qu'on ressent un besoin d'appartenance totale et pour toujours à son amoureux ou à son amoureuse. Elle n'est que le signe d'une appartenance suprême et illimité au Créateur de tout, de la vie elle-même. Ce sentiment créatural par rapport à Dieu est le seul qui peut permettre de parler vraiment d'*amour conjugal*, transformé de l'initiale affection sentimentale et physique en dimension transfigurée, spirituelle (non spiritualiste !) dans sa totale et indissoluble corporalité.

Pour pouvoir « tirer le bien du mal », ils avaient résolu qu'il fallait de la pénitence intime et secrète à tous pour leur transgression et même pour leurs excès subjectivement transgressifs.

Celle-ci devait être spontanée et même supplémentaire à la pénitence habituelle, celle requise généralement par leurs confesseurs. Il fallait, en effet, remettre en place dans leur vie personnelle et de couple pas moins que l'espace de la Grâce, même s'ils étaient désormais auto-conscientisés que Celle-ci ne peut venir que gratuitement, comme tout, de la part de Dieu.

Jusqu'à la génération d'enfants, qui en constituent les témoins objectifs et providentiellement inévitables dans leur gratuité naturelle, pour une finalité souvent négligée ou oubliée.

La dénatalité volontaire, depuis les années 60, a provoqué pas moins de deux milliards de non nés causés par la contraception généralisée jusqu'à l'avortement même légalisé (et mystifié dans le « droit » de la femme !).

Les premiers non nés des années 60 pourraient avoir les premiers petits enfants outre à des fils encore en âge prolifiquement d'enfanter si leurs parents manqués ne s'étaient adonnés à un stérile et progressivement misérable hédonisme désastreux de régression familiale. Donc, même du concept de fidélité, devenu falsifié et mondainement inutile, qui s'est fatalement élargi et multiplié.

Car la chaste virginité consiste à reconnaître que l'homme n'est pas seulement son instinct. Le mot « amour », en réalité, est devenu peut-être, dans la culture nihiliste et sécularisée, le

plus mystifié et bouleversé parmi tous les mots courants que, d'une manière moraliste, sont tranquillement utilisés.

C'est pour cela, fondamentalement, que notre jeune couple avait hâte de se marier religieusement le plus tôt possible. Il leur restait encore presque quatre mois de *pénitence* librement choisie : un instant, qu'ils se disaient, comparé à la totalité céleste, c'est-à-dire profonde, de leur vie. Le jour du mariage avait été fixé, avec leurs familles, pour le premier samedi après Pâques et à la fin du stage de Serge.

Anneke aurait continué ses études jusqu'au diplôme comme jeune mariée, peut-être quelque peu d'une façon anormale, mais avec une détermination adulte et globalement aussi religieuse. Leur projet était non seulement que Serge accomplisse son « stage de fin d'études » mais qu'il se préparasse surtout à sa vie professionnelle.

Leur sacrifice, qu'ils gardaient assez réservé autant que la nature de leur expérience volontairement acéphale à laquelle ils venaient miraculeusement de survivre, était motivé par la honte pécheresse de leur dérive sexuelle et pour l'incrédulité avec laquelle ils seraient jugés à propos de la radicalité de leur choix de repentance.

Convaincre l'hédonisme clochard de la grandeur incommensurable de la Grâce !

Comment expliquer la gravité ontologique de leur propre expérience déviée et hétérodoxe à des gens généralement épris par l'hédonisme et dominés par le matérialisme d'une existence réductionniste ?

Comment présenter leur sacrifice de pénitence à des gens, même de leur entourage, qui avaient tout de même soumis leur conception de la vie à une vision totalement étrangère à la vérité selon laquelle une nature sans Christ, en tant que centre et raison suprême, n'a aucun sens de Vérité ?

Leur parler de chasteté du mariage les aurait engagés à des efforts de logique et de réflexion au-delà de possibilités courantes.

Comment leur parler d'« appartenance » et de « liberté » alors que, pour la mentalité commune, il s'agit de deux mots antagonistes signifiant, le premier, l'esclavage et non le simple fait qu'ils constituent la même nature et le même finalité eschatologique de Salut ? Lorsque la Foi, même dans les meilleurs des cas, ne représente qu'une référence externe à la vie d'une manière intellectualiste, comment leur faire la démonstration que la famille sacralisée constitue le point de synthèse de toute l'histoire, le nœud de convergence du naturel et du surnaturel ?

Même des catholiques « engagés » étaient souvent devenus catho-protestants à la manière d'un théologien sécularisé et maître de la soumission aux lois du monde comme l'allemand Karl Rahner !

Et comment arriver à leur faire croire que la dureté d'un sacrifice comme celui de l'abstention sexuelle de pénitence, préjugé « inutile » par la mentalité commune, ne fait que préfigurer la hauteur du concept apparemment paradoxal de la chasteté sexuelle matrimoniale bien complètement pratiquée, ouverte à la génitorialité féconde et, si possible, nombreuse, voire réputée folle par les mentalités nihilistes et masochistes ?

D'autant plus que, même et surtout, pour un couple qui va se marier bientôt religieusement, « *tout va se régler nickel* »...

Ce n'est pas par hasard si le Catéchisme catholique exclue les relations sexuelles entre

fiancés. Ce n'est pas par sadisme mais à raison du Sacrement du mariage dont les célébrants sont les époux eux-mêmes !

Enfin, serait-il vraiment aujourd'hui possible, sans pouvoir être adressé automatiquement à un hôpital psychiatrique, parler vraiment de la fameuse phrase de Mounier « *Il faut souffrir afin qu'une vérité ne se cristallise en doctrine, mais elle naisse dans la chair* » ?

Le niveau de superficialité intellectuelle courante, même parmi des soi-disant intellos, est tel que la plupart des discours spirituels ou tout simplement philosophiques sont à exclure de toute possibilité de pouvoir même seulement les poser en interlocution !

Nous assistons à un totalitarisme quotidien et banalisé où le seul fait de ne pas être d'accord avec la *pensée unique politically correct* est considéré un crime passible même de prison.

Que l'on regarde où il est fini le droit sacré de l'objection de conscience : beaucoup de projets de lois dans tout Pays sont en cours d'approbation, en proie d'être proposés ou déjà tranquillement approuvés, dans l'indifférence désespérément gaie des populations lobotomisés pour l'éliminer !

Tous les jours, dans notre Occident qui dispose du niveau de civilisation dit le plus élevé et incomparablement spirituel au monde, on constate qu'on est déjà parvenu à une dérive idéologique vers le retour du « délit d'opinion » et de la libre pensée.

Lesquels veulent éliminer aussi le droit sacré et inviolable à l'« objection de conscience », le plus intouchable des droits intrinsèquement même seulement humains.

« *Oui, le choix de demeurer dans le secret – répète le jeune couple qui pratique aussi ce sacrifice généralement considéré comme absurdement bigot – n'est peut-être ou certainement pas présentable comme un exemple de vrai Martyre. Nous nous jugeons satisfaits dans la Vérité de la Pénitence pour l'indispensable pleine Réconciliation avec le Christ (et son Église) offensé dans son éternelle Mission Trinitaire* ».

D'ailleurs, Serge pensait également – en ligne avec le Catéchisme – qu'on ne doit pas rechercher inutilement et activement aucune forme de Martyre.

L'entrepreneurialité générant « l'intrapreneurialité » : coordonnée, non subordonnée

L'idée que la jeune directrice Géraldine avait concoctée pour eux, après la sympathie réciproque jaillie des premières rencontres, était qu'ils se préparent à développer une polarité stratégique à Londres où un premier siège de la société bruxelloise avait été déjà ouvert deux ans auparavant. Avec y compris une section graphique de publishing.

Le personnel londonien était bien sûr plutôt anglais, mais ils étaient tous employés contractuellement subordonnés. Serge et bien entendu Anneke, auraient dû se positionner, dès le départ, non subordonnés principalement au duo Luigi et sa fille Géraldine, mais auraient dû avoir un statut vraiment et réellement dirigeant dès le début : coordonnés et non subordonnés et, de surcroît, associés actifs et non employés à responsabilité exclusivement exécutive.

Ils étaient libres d'apporter du capital (toujours bienvenu pour les immanquables investissements que tout nouveau projet implique), mais ce qui était important et incontournable pour une nouvelle implantation était l'esprit entrepreneurial que seul des entrepreneurs actifs réels pouvaient introduire dans la continuité.

Le siège londonien, en effet, ne se développait pas comme il aurait dû par manque de

propulsion innovatrice et expansive que seule une présence locale inventive et transformative pouvait induire. Les employés n'avaient même plus des traces de cet esprit, que pourtant Luigi avait rencontré, à la fin des années 50, dans son premier travail à Bresso, tout près de Milan, dans l'entreprise de réparation de trams.

Mais comment deux jeunes inexpérimentés dans le travail pouvaient assumer une position dirigeante, coordonnée et non subordonnée ?

La solution de cette apparente contradiction jaillit d'une réponse à une mystification courante du mot « expérience ». Rien de plus négatif ne peut se produire d'une soi-disant « expérience » selon la conception du travail comme d'une simple fonction exécutive et nécessairement économique. Elle constitue le handicap à l'encontre de l'entrepreneuriat le plus vif. Mieux vaut avoir un déficit de « métier » qu'un mauvais positionnement dans sa propre conception dans le « travail ».

Le mot « expérience » signifie habituellement une valeur objective que l'on demande systématiquement. Mais le manque d'homogénéité des cultures existantes dans nos sociétés sécularisées – de celle d'origine marxiste et syndicale, voire rarement libérale ou nihilistiquement entrepreneuriale – attribuent à ce terme des contenus mêmes opposés. Aussi parmi les plus négatives. Expérience de quoi ? C'est pour cette toute simple raison que mieux vaut commencer, dès le début, d'une conception du travail non idéologique et fondée sur la créativité coordonnée (non subordonnée !). Jaillissant d'une vision vocationnelle et globalisante.

Anneke, entre-temps, aurait pu terminer ses études universitaires – tout en commençant à travailler avec son jeune époux – à Londres. Le couple, pouvait s'installer provisoirement dans le petit *flat* qui, à la fondation de la société anglaise, avait été prévue pour les présences nécessaires sur place de Luigi ou, surtout, de Géraldine. Ils avaient loué le petit appartement dans le quartier Saint James. Le jeune couple aurait eu, par après, le temps et les moyens pour créer leur première demeure de laquelle pouvoir partir pour fonder leur véritable nid. Duquel pouvoir réaliser, enfin, leur voyage de noces tant rêvé d'au moins une dizaine de jours, en Terre Sainte, en Israël, le pays culturellement et spirituellement le plus important au monde. Et géographiquement même très attrayant.

La création et la réalisation d'un véritable projet de développement d'entreprise exige toujours des sacrifices. Cette opportunité avait été présentée par Luigi comme pratique « intrapreneuriale » selon un modèle qui s'était développé spécialement en Angleterre et aux USA à partir surtout des années 80.

L'idée était très simple : des entrepreneurs déjà affirmés, une fois rencontré un possible candidat entreprenant, même privé de capital mais pourvu d'un véritable esprit entrepreneurial, se proposent de le former et de lui mettre le pied à l'étrier pour lui faire démarrer une carrière vraiment créative et libre.

Surtout en considérant que l'esprit entrepreneurial était devenu une denrée très rare dans nos sociétés modernes et postmodernes imbibées de culture du travail subordonné et collectivisé. Et conforme à l'idéologie fondamentalement moderniste du substantiel et fatal refus du travail.

Les sacrifices initiaux associés seront comblés avec la légèreté de la jeunesse et – en l'occurrence – de l'Amour chrétien. Outre que par l'idée de réunir le travail au capital, tant clamé par l'anglais Chesterton, le plus grand écrivain catholique et penseur global, au moins européen de la première partie du siècle dernier : surtout lorsqu'il s'occupait spécialement d'économie avec son inséparable ami, aussi en carrière politique, Belloc.

Le grandissime Chesterton considérait cette séparation du travail de son capital comme le crime premier de notre culture économique occidentale !

Pourquoi crime premier ? La subordination du travail salarié, comme conséquence de cette division foncière, reproduit au moins partiellement et sur le fond, la pernicieuse expérience dans la civilisation propre, malheureusement même si d'une manière accommodée, à l'esclavage et à sa tendance spontanée moderniste.

Avec l'aggravante du caractère volontaire, idéologique et aussi syndicalement contractualisé.

Les classes sociales et l'idéologie marxiste de l'hypostatisation dans la « lutte des classes » ont porté, avec l'autre idéologie, maléfique et funeste nazi-fasciste, presque deux siècles à des destructions et morts dont on n'a pas encore fini d'en calculer la portée dévastatrice au moins quantitative : on parle, tout au moins d'un point de vue des origines idéologiques, de plus 500 millions de morts !

Que l'on se souvienne du procès en Israël d'Eichmann. Il s'y est défendu avec la ligne qui l'a amené à être lui aussi condamné à mort : « *Je n'étais qu'obéissant aux ordres* », qu'il répétait d'une manière autistique, dans l'extermination des multitudes d'Hébreux.

La même ligne qui avait conduit à la condamnation à mort non seulement Goering, au procès de Nuremberg (en contestant la condamnation, il s'était suicidé avant le jour de sa pendaison).

Hannah Arendt, la très grande philosophe allemande, celle de la « banalité du mal », ne s'était pas trompée en se déplaçant en Israël au début des années 60, pour suivre de près le procès historique d'Eichmann, surtout par rapport à la primauté de la « responsabilité de la conscience humaine » !

En résumé, mais ils en avaient parlé très en détail, l'idée centrale du projet londonien était de créer et mettre en place la première polarité d'entreprise glocalisée mais aussi *head office* avec un centre opérationnel progressivement en dehors de la direction principale francophone à Bruxelles. Une nécessité donc cruciale pour une double raison.

Tout d'abord, la langue véhiculaire internationale était déjà celle anglaise, depuis plus de trente ans, à partir même avant les années 80.

Et deuxièmement, d'une manière moins évidente à cause de sa complexité, la culture anglophone – bien qu'européenne et de référence pour toute civilisation planétaire – est devenue leader sans aucune possible discussion internationale.

Ainsi, une entreprise de services multilingues, de communication marketing et publicitaire, ne peut pas se passer – à la longue – d'un *head office* situé en territoire anglophone.

Le siège de Londres serait inévitablement devenu stratégiquement le principal, même par rapport à Bruxelles (et, peut-être, aussi en relation aux futurs sièges américains du nord).

Il faut remarquer au passage la providentielle disparition mortelle de la fameuse langue moderniste « esperanto ». Soi-disant destinée à devenir la « solution finale » de ladite péjorativement « Babel mondiale », qu'encore plusieurs linguistes prétendaient proposer jusqu'au début des années 80. Elle est finie dans les oubliettes des idéologies contraires aux lois identitaires naturelles et humaines.

Le fait que désormais personne n'en parle plus depuis une petite éternité culturelle, sans même pas en faire un minimum de funérailles, donne une idée de l'inutile et nuisible modernisme idéologique dans lequel cette langue artificielle et sans référence identitaire dans l'histoire avait été conçue par la soi-disant culture progressiste et rationaliste : tout au long de l'idéologie du vingtième siècle, le plus idéologique de l'histoire jusqu'à l'actuel activisme forcené du troisième millénaire, sur d'autres créneaux.

Ce siècle passé a été le même qui a réussi à transformer même les employés appartenant, d'antan, à la catégorie la plus proche des patrons. Celle qui, encore dans les années 50, était

considérée *collaborationniste* avec les « entrepreneurs exploités » dits par l'idéologie communiste (avant son suicide collectif trente ans après), en une classe plutôt passive, à simulacre de la classe ouvrière presque activement, par après, disparue.

Mais cette disparition s'accompagne avec le terrible métabolisme de l'idéologie matérialiste dont elle s'est portée propagandiste dans le dernier demi-siècle hypersyndicalisé qui a dévasté complètement l'idée éternelle comme productrice de richesse non seulement matérielle. Une catastrophe tellement néfaste que l'on se demande comment pouvoir vraiment y remédier. Le mot *syndicat* – à partir de son action vers les années 60 – devrait être dissocié, outre que nominalement, surtout culturellement du patrimoine de la *Doctrina Sociale de l'Église*. Comme Satan de l'eau bénite.

Les petites entreprises – même les petites entreprises ! – renoncent actuellement à un leur possible développement à cause de leur existence relevant de plus en plus de la mentalité subordonnée mais, en même temps, rebelle des travailleurs syndicalisés.

« *Si t'as des employés ou des ouvriers, t'es virtuellement presque mort ou tu devras lutter contre la mort de ton entreprise* ». On arrive vite à la détermination de les licencier ou de ne pas les embaucher. Même les employés et les cadres sont devenus dangereux pour le salut économique des entreprises : aussi malgré eux, à cause de leurs coûts et soi-disant privilèges. Ces entreprises n'en veulent plus dans leurs organiques. Ou bien – *obtorto collo* – pour un nombre le plus limité que possible : où ce concept de « possible » est fixé même au-delà de la généralisation informatique.

Leur passivité générale désormais proverbialement bureaucratique, leur manque de solidarité avec la projectualité entrepreneuriale des entreprises et leur massification syndicale les a amenés à se comporter au quotidien, presque comme des saboteurs désormais inconscients amenant beaucoup d'entreprises au bord automatique de l'improductivité ou de la faillite.

Le personnel est devenu très souvent non la force ou la valeur de l'entreprise, mais la culture foncière des syndicats tout puissants européens producteurs – depuis des décennies – d'idéologie dévastatrice. D'où les difficiles délocalisations forcées pour beaucoup d'entreprises grandes ou petites vers des Pays fatalement en dumping par rapport à l'Occident.

Au fond, c'est peut-être celle-ci la racine de la raison fondamentale du manque de développement, par un excès légalisé même de pseudo-hédonisme inconscient, du siège à Luigi de Londres.

Naturellement, la crise économique a été déterminante et prépondérante avec la diminution radicale de la demande interne mondiale provoquée par la dénatalité massifiée : trois-quatre fois la population européenne de non-nés en un demi-siècle !

Et ceci bien plus, incomparablement plus, des *subprimes* américaines auxquels le pouvoir européen a attribué, sans rire, toute la responsabilité de la dépression récessive planétaire. Encore de nos jours, cette thèse est courante dans les grands quotidiens et dans les télévisions du monde entier.

L'eurocentrisme indispensable d'une Europe on ne peut plus décadente

Luigi, Géraldine et Serge – mais également Elena désormais pensionnée en tant que fonctionnaire de l'Union européenne – avaient beaucoup parlé de cette culture décadente, la plus décadente au monde, surtout de l'Europe. Mais également du rôle fondateur et basique de notre Vieux Continent pour toutes les cultures de la planète, même les plus éloignées pour lesquelles elle joue toujours un rôle très influent.

Et il ne s'agissait pas seulement d'un discours nostalgique de vieux décadents dits eurocentriques. La preuve en était, d'un point de vue pratique, que le but de leurs conversations passionnées était de développer stratégiquement le premier siège en Grande Bretagne, mais aussi en d'autres véritables centres en Amérique du nord jusqu'à l'Australie (il existe un géostyle naturellement australien). Et même en Asie, ou – par après (bientôt) – en Afrique noire.

Par le biais de Serge, mais de plus en plus directement, Anneke était intéressée à comprendre et approfondir cette thématique pour laquelle, malgré sa culture plutôt germanique (donc très eurocentrique), avait des sympathies anglophiles, intuitives plus qu'argumentées. Elle ne perdait jamais l'occasion d'en parler, sans pour autant apparaître envahissante. Naturellement, la jeune gantoise, quelques peu *fransquillonne* sur les bords, était intéressée à ce discours à cause de son transfert à Londres et au projet qui pouvait (et devait) aller jusqu'à New York et Los Angeles.

Mais sa passion était plutôt minervienne, intellectuelle, théorique : cela l'avait frappé en l'étudiant en mythologie grecque qu'Athéna, c'est-à-dire Minerve dans la culture mythologique romaine, avait trouvé sa naissance du coup de marteau à la tête malade (en l'occurrence de la métaphorique céphalée) d'un Jupiter en crise !

Pourquoi alors l'Europe, malgré sa décadence maximale, devait être considérée centrale dans la culture glocalisée qui venait – à peine depuis une vingtaine d'années – de voir le jour dans son premier développement ?

Il fallait que la jeune étudiante trouve l'occasion d'en parler avec ses futurs associés qui avaient introduit ce discours, surtout Luigi, sur la glocalisation dont il revendiquait également une origine chrétienne : l'universalité catholique.

Celui-ci avait écrit un poème, au tout début des années 70 et avait aussi dessiné un logo dans l'hiver où il était ennuyé totalement par la politique et ses délires pseudo-révolutionnaires soixante-huitards.

Il ne le savait pas et ne pouvait pas le savoir, mais ce poème et ce logo seraient devenus les deux feux de référence de son entreprise un peu plus de six ans plus tard, en 1977.

Le poème, inspiré de sa lecture intense à l'époque de la Bible, était une libre interprétation de l'histoire de la Tour de Babel. Luigi avait expliqué dans ces vers la destruction de la Tour de la part de Dieu à cause des choix de ses locataires. Ils étaient devenus tellement paresseux et culturellement incestueux (ils ne parlaient, bien à propos et fatalement, qu'une seule langue, de surcroît sans même trop se comprendre) qu'ils ne s'intéressaient à rien d'autre qu'à être rassasiés économiquement et « abrutis » de plus en plus. Dans leurs vices sédentaires, sans connaître les merveilles de la Création du monde et de l'univers.

La destruction de leur demeure verticale qui désormais avait le seul objectif d'atteindre en alternative et arrogamment la hauteur de la grandeur de Dieu – un véritable gratte-ciel ancien – dans l'incommensurable, apparaissait au Créateur inévitable.

En perçant les nuages en vertical avec sa construction « technoscientifique » apparemment *ante litteram*, la décision de tout détruire était irréversible. Ainsi on obligeât ses habitants à se disséminer vers tous les horizons. Et enfin, à découvrir les vastes beautés vers l'infini de la Création : surtout celles humaines dans la conquête de la connaissance.

Avec le temps, surgirent différents peuples. Chacun avait ainsi construit sa propre identité et

culture anthropologique différenciée. Jusqu'à les induire à se rechercher de retour, à s'intéresser aux comportements des autres peuples et à faire commerce de leurs produits et idées... Bref, à communiquer, ainsi qu'on le dit actuellement.

Donc à se rencontrer, à se reconnaître et à s'aimer.

La première chose qu'ils durent faire était d'apprendre les langues, leurs nouvelles langues, les parler et les traduire : le premier métier du monde, ainsi, n'était guère celui que l'on dit toujours en souriant malicieusement, mais celui de la communication et de la traduction ! Et ainsi de s'enrichir, aussi bien spirituellement que culturellement et matériellement, en reprenant leurs parcours de la périphérie vers les centres. C'est-à-dire vers les autres groupes d'humains dont chacun en constitue un centre.

Quant au logo, c'était une ellipse six fois répétée mais l'une à l'intérieur de l'autre avec le premier comme point initial, à partir duquel les autres sont générés en progression. Cependant à partir de ce premier, car dans un chemin il y a toujours un premier pas... La forme de l'ellipse, bien qu'harmonique, ne pouvait pas, il va de soi, être... circulaire mais allongée comme l'exige l'individualisation de l'unicité de la Personne qui agit. Tout en sachant qu'elle ne pouvait pas se remplacer à Dieu comme illusoirement dans la construction de la Tour.

S'agit-il d'une métaphore dont Luigi était tout à fait conscient déjà de son destin professionnel ?

À l'évidence, certainement pas. Il n'était à l'époque qu'un petit technicien qui avait fréquenté l'école de soir. Et de surcroît, comme le répétait tout le temps, de nature peu talentueux.

Mais il s'apercevait – peut-être comme son père Donato devant son cercueil – du Mystère de la vie et, surtout, de la mort. Et ceci même pour sa « *révolution* politique soixante-huitarde », à laquelle il avait cru superficiellement auparavant et qui était pour lui déjà morte. Il s'était aperçu même de la finitude de ses œuvres. Donc de leur fragilité et de leur (in)signifiante tout au plus infinitésimale. Et, en tout cas, en trouvant une possible signification seulement dans sa collaboration consciente et concorde au plan général de la Création continue. Le mystère de la vie humaine ne peut se situer qu'à l'intérieur du provisoire tout de même objectif de sa propre existence temporaire.

Finalement, Anneke trouva l'occasion cherchée : elle invita le vieux couple pour fêter les 72 ans d'Elena dans un fameux restaurant flamand à quelques kilomètres de Bruxelles, dans sa ceinture périphérique toute néerlandophone. Même au sud, vers la Wallonie bien francophone. La capitale est partiellement bilingue ou trilingue, avec l'anglais assez véhiculaire.

La jeune fille eut l'intelligence pratique d'inviter même leurs deux enfants, Géraldine et Daniel. Celui-ci, l'ainé fraîchement marié, et son épouse italienne. Toute l'actuelle et la future grande famille à Bruxelles serait ainsi réunie autour d'une table avec des plats exclusivement flamands !

Naturellement, huitres de la proche et contiguë Zélande hollandaise pour tous, comme entrée. Et au choix, *waterzooi* de volaille ou de poisson ; carbonnade de bœuf à la bière ; moules et frites ; tomates aux crevettes de la Mer du nord ; sole d'Ostende à la meunière et desserts avec, finalement, les raisins du patelin cultivés dans les serres réchauffées avec le gaz des Pays Bas.

L'idée et l'initiative ne pouvaient que plaire à tout le monde, surtout à Serge qui ne rêvait que les initiatives de son adorable fiancée se manifestent en toute leur vitalité.

Comment, d'ailleurs, pouvait-on contrarier la belle blonde ?

Se retrouvèrent tous dans une ferme tout près de Overijse transformée en grand restaurant. Non seulement en territoire flamand, mais également revendiqué activement, très activement, dans toutes les communes limitrophes devenues, surtout à partir des années 80, très extrémistes et nationalistes dites *flamingantes* : entité quelque peu différente, généralement, des populations du nord de la Belgique, toutes néerlandophones et avec la conscience tranquille d'être évidemment plus de 60% de la population du petit Royaume (qui comprend même la petite minorité germanophone du Canton de l'est, à la frontière avec l'Allemagne).

Luigi dissimula la connaissance de ce restaurant car ses deux premiers associés belges étaient expressément flamands : dès son arrivée à Bruxelles, il avait assez rapidement compris que pour entrer vraiment en Belgique il fallait partir du fait que le pays était principalement néerlandophone.

De plus, Luigi avait travaillé non loin de ce restaurant dans l'entreprise flamande de constructions, quelque dizaine d'années auparavant comme ouvrier lorsqu'il avait aussi été collectivement licencié à cause des choix idéologiques, déjà islamistes, de Gheddafi. Mais il n'en parla pas pour ne pas gâcher l'événement festif créé par Anneke. Le vieux petit entrepreneur familial était toujours très admiratif pour la belle étudiante qui venait, de surcroît, de faire un investissement bien supérieur à quatre cents euros pour conquérir toute la famille.

« *Bien – pensa-t-il – une jeune fille qui n'hésite pas à investir pour son avenir* ». Il ne s'imaginait pas encore que le but de la belle blonde fût aussi celui de demander de se prononcer sur la culture latine et germanique (mitteleuropéenne, aussi de ses études philologiques) par rapport à la culture anglophone, à laquelle elle était tout de même assez proche.

La culture anglophone et l'éducation avec les vacances des enfants

Luigi attendait d'être mis à contribution si bien que le vieil italien ne se doutait pas complètement que – en quelque sorte – il était aussi la cible principale de l'initiative d'Anneke.

- Vous voyez – ouvra la conversation la jeune étudiante qui avait bien mis en évidence ses grâces personnelles et physiques – la Flandre est comme la Plaine Padane de la Lombardie mais sans la *polenta*. Lorsque vous parcourez la centaine de kilomètres jusqu'à la Mer du Nord, à nord-ouest vers Ostende à partir de Bruxelles, vous vous croiriez dans la *Bassa*, entre Milan et le fleuve Po de Piacenza. Et même d'un point de vue de la culture, on dirait que vous parliez aux mêmes gens : concrets, grands travailleurs et généreux. Comme ils les disent les Italiens émigrés dans la région du Limbourg, dont beaucoup d'ex-mineurs, « *Les Flamands ressemblent aux Italiens de Bergame ou de Brescia* ».
- En effet – il voulut intervenir Luigi rapidement pour correspondre et donner lui aussi un ton familial à la réunion – lorsque je suis arrivé en Belgique, avec mes yeux clairs et mon embonpoint, on aurait dit de buveur de bière, on me prenait par un flamand peu pratique de mon français encore assez scolaire.

Mais désormais, le climat associatif était déjà déterminé par la nourriture d'origine fondamentalement paysanne et maritime, aussi bien pour les produits que par les quantités :

bien loin de la « nouvelle cuisine » franchouillarde plutôt, à vrai dire, prétentieusement *diététique*.

Daniel trouva bien la voie de parler des immigrés et de l'islam, son dada préféré.

- Moi j'ai eu plusieurs amis lorsque j'étais adolescent. Ils étaient de famille musulmane. Mais, par après, je me suis mis à étudier à fond pour comparer le Coran avec la Bible. Cela a été juste avant mes vingt-huit ans lorsque je me suis fait baptiser.
- Comment à vingt-huit ans, demanda Serge.
- À l'époque, je me considérais très ambrosienne – était intervenue la mère Elena – et, à l'enseigne de saint Ambroise (lequel était né non trop loin d'ici, à Trèves, à la frontière du Luxembourg en Allemagne) ne pratiquait à Milan – comme évêque – le Baptême qu'après les 18-20 ans. Nous avons pris la décision de laisser libres les enfants de se faire baptiser comme les fameux catéchumènes jeunes adultes... Saint Augustin s'est fait baptiser par l'évêque Ambroise à un âge encore plus avancée, à cause de l'Édicte de Constantin. Nous avons suivi cette tradition. Aujourd'hui, cependant, nous n'en sommes plus trop sûrs de ce choix, c'est le moins qu'on puisse dire.
- Mais pourquoi ne le faire à la naissance, continua Serge.
- Dans notre époque, la situation religieuse – repris Elena – est très semblable à celle du quatrième-cinquième siècle de notre ère chrétienne : une société fondamentalement païenne où tout le monde est formellement chrétien sauf ne plus l'être vraiment d'une façon active (presque tous) à partir de l'adolescence et de la jeunesse, voire même avant.
Pour que le Baptême néo-natal ait un véritable sens accompli – nous pensions à l'époque – il faut qu'il y ait présente une vraie et large communauté chrétienne active. C'est ce qui est arrivé par après, lors de l'Église qui a décidé la pratique du Baptême à la naissance.
Notre doute aujourd'hui est en premier lieu notre désobéissance à la norme ecclésiale. Et deuxièmement, dans la substance, au fait que nous avons surtout empêché l'action tout de même sanctifiante du Sacrement ! Ainsi, lui Daniel est arrivé pratiquement tout seul à la Vérité, tandis que Géraldine...
- Moi, je n'y pense guère... Pas pour le moment !
- Pas trop tout seul – il était encore intervenu Daniel –, je devrais dire plutôt que j'ai essayé de tirer le bien du mal : pratiquement tous mes amis étaient devenus plutôt agnostiques malgré leurs origines chrétiennes ou musulmanes. Ainsi je suis devenu vraiment croyant. Mais je ne saurais pas dire exactement ce qui m'a convaincu à devenir catholique : cela est toujours pas mal mystérieux, paraît-il.
- En réalité, la vie, l'éducation et la liberté personnelles constituent la triade du Mystère de toute existence, essaya de conclure Luigi.

Chacun se laissa ensuite prendre qui par les moules et qui par le *waterzooi* lequel demande l'usage de trois couverts (cuillère, fourchette et couteau) pour sa soupe à la crème fraîche, la viande et les légumes y compris les immanquables pommes de terre bouillies. Et ceci, après que Daniel eut la possibilité de continuer à étaler ses rares et précises connaissances sur l'islam *ennemi juré du christianisme et intrinsèquement violent et non libéral*.

Anneke méditait de reporter la conversation sur son sujet préféré et qui n'avait presque pas encore été frôlé.

Elena et Luigi n'arrêtaient de se demander d'où venait vraiment cette passion pour la connaissance critique de l'islam, de la part de leur fils Daniel car même Géraldine avait fréquenté, sans conséquences apparentes, des copines, même dans ses classes, appartenant

à de familles musulmanes.

Déjà lorsqu'ils étaient adolescents, avaient été amenés à Otranto par l'actuel vieux couple de parents, à l'extrême sud du talon de l'Italie, en vacances. Avec l'objectif principal de leur faire connaître le fait exceptionnel du massacre de toute la population du village de la part de l'armée musulmane. Celle-ci avait débarqué sur les côtes adriatiques pour la conquête de Rome, l'éternelle capitale catholique, en remontant vers nord-ouest de la côte de la mer des Pouilles.

La population de la petite bourgade, étant donné qu'elle s'était refusée de se convertir à l'Islam a été totalement exterminée : plus de 800 hommes de plus de 15 ans ont été décapités l'un après l'autre avec leur évêque en premier ; les enfants et les femmes furent, comme d'habitude, réduits à l'esclavage.

Indignés et galvanisés par l'épisode sanguinaire on ne peut plus barbare et glorieusement auréolé de martyr, les populations méridionales, sous les ordres du roi de Naples, battirent et repoussèrent les musulmans en Méditerranée. C'était en 1480, une douzaine d'années avant la découverte de l'Amérique par Colomb.

Luigi et Elena s'étaient, entre-autres, préfixés de faire connaître cet événement historique à côté des quatre autres : la victorieuse bataille de Poitiers toujours contre les musulmans remontant de l'Espagne (même pas une centaine d'années après la fondation de cette religion arabe); l'autre sur la mer Méditerranée à Lépante et, enfin, la double victoire encore tout près de Vienne en Autriche en 1529 et 1683 où, encore, les islamistes avaient siégé près de la capitale de l'Empire austro-hongrois pour la conquête de l'Europe par la voie des Balkans, après celle ibérique et de l'Italie.

L'autre élément qu'il fallait que les enfants mémorisent bien était de leur montrer des vraies montagnes, les plus belles ou parmi les plus splendides au monde, les Dolomites. Ils y avaient été amenés en vacances, à Canazei, afin qu'ils effacent l'idée pour eux déjà bien enracinée, qu'il y avait de la montagne en Belgique : la hauteur la plus élevée n'atteint pas les 700 mètres.

La parabole à table de la vigne malade et l'espoir théologique du bon vin glocalisé

Anneke n'y alla pas par quatre chemins et avait décidé de mettre les pieds dans le plat.

- Je voudrais poser une question qui me brule depuis quelque temps et je voudrais l'adresser spécialement à Luigi, mais non seulement à lui, qui en a déjà parlé avec Serge. On discute souvent de la crise la plus grave au monde qui traverse l'Europe, mais on continue également à affirmer que c'est notre Vieux Continent qui peut et qui doit la résoudre. Toutes les critiques possibles et impossibles sont adressées au président Trump ou à la Brexit qui, selon les médias du pouvoir, n'auraient pas dû gagner les élections et le référendum. Pourquoi cet acharnement antidémocratique ? Et pourquoi insiste-t-on à penser que soit l'Europe à devoir sauver culturellement le monde de sa propre perdition ?

Interpellé directement, Luigi ne voulait pas encore se dérober. Et ceci après avoir commencé à comprendre la raison première de leur réunion dans ce restaurant flamand.

- Je ne sais pas si vous vous souvenez d’une parabole – était intervenu le vieux entrepreneur d’une manière narrative – que Jésus avait présenté et qui est contenue dans la liturgie du début du mois d’octobre, période des vendanges. Elle parlait du vigneron qui avait tout fait pour avoir une vigne modèle et qui aurait produit un raisin riche et de grande qualité qui, à son tour, lui aurait permis un vin d’excellence. Par contre cette vigne l’avait complètement déçu jusqu’à le convaincre à la détruire. Finalement il l’aurait « *abandonné aux animaux sauvages et aux mauvaises herbes* ». Jésus disait que le Royaume de Dieu est comme cette vigne : si elle ne produit pas le raisin désiré et adéquat, il la laisserait activement mourir pour la replanter ailleurs...
- Mais de nos jours – il était entré en interlocution Serge – c’est partout pareil : dans tous les pays on trouve aussi bien « du bon que du mauvais raisin métaphorique ».
- Certes que le « mauvais raisin » comme tu dis, Serge – répliqua Daniel – est très, très majoritaire en Europe, y compris la Grande Bretagne (en faisant allusion, non trop de loin, à leurs projets).
- En effet – reprit-il Luigi – aujourd’hui la mondialisation a presque tout totalement mélangé et, moyennement, chaque vigne est quasi complètement homogénéisée aux autres. Tout de même, *la colère de Dieu, bien lente* (comme répètent les psaumes), apparaît inexorable. Partout, dans chaque pays, il y a les deux phénomènes : un archevêque très orthodoxe comme le nôtre que nous venons de visiter en Provence, et son successeur, même nommé fraîchement cardinal par Pape François. Ce primate de Belgique vient de licencier (ou de ne pas l’empêcher) le jeune professeur, de nom de famille, Mercier, de son Université Catholique de Louvain. Lequel avait « osé » affirmer que l’avortement est – à la manière d’une lapalissade et très catholiquement ! – un homicide.
Même aux Etats Unis de Trump il y a une mince majorité globale des électeurs, distribuée d’une façon inadéquate à celle homogène, qui a voté la mécréante « progressiste » et avortiste Clinton. Laquelle a tout de même perdu. Par contre l’actuelle femme de Trump (lequel est lui-aussi bien divorcé) s’est présentée au Pape (à semaines alternées gauchiste et inutilement réformiste imaginaire par rapport à l’orthodoxie), voilée et avec la couronne de son chapelet pour se la faire bénir. Et la Pologne a manifesté, dans la nihiliste Europe, avec plus d’un million de personnes récitant le chapelet à la Vierge sur toutes ses frontières... Ils l’ont appelé, en polonais naturellement, « *Rozaniec do granic* » (Chapelet aux frontières), une chaîne impressionnante d’humains priants, quantitativement et qualitativement gigantesques.
- La chose encor plus incroyable est que ce peuple a réussi son pari de faire prier son océan de fidèles le 7 octobre, le jour de la bataille de Lépante où, sous le pontificat de Pie V, presque un siècle après l’hécatombe de Otranto, les musulmans ont été battus, encore une fois, en plein Méditerranée dans leur habituelle attaque violente de conquête sur toute l’Europe, ajouta le très informé Daniel.
- La glocalisation comme tu dis – avait continué Serge en s’adressant à Luigi – fait qu’il n’y ait point un autre territoire vraiment meilleur où *planter la bonne vigne*, malgré cette démonstration démesurée de foi polonaise...
- Luigi l’interrompit en lui suggérant : « *J’ajouterais un toujours nécessaire ‘peut-être’* », car les plans de Dieux sont toujours très inconnus.
- Le curé de notre paroisse, maintenant que je me rappelle – avait ajouté encore Daniel – avait commenté ce passage très positivement en disant que le peuple de Dieu était en train, d’une manière optimiste, de répondre positivement. Donc il donnait pour bonifiable le terrain et la vigne assez inféconde réhabilitable.
- Nous en sommes là, essaya de conclure Luigi.

- Mais peut-être pas, relança encore la toujours insatisfaite Anneke en ajoutant que la crise aurait pu se prolonger pour longtemps. Cela ne change nullement nos programmes de glocalisation : notre espoir appartient à la bonne vendange et non à l'incertain ou au pessimisme de la *pensée unique sécularisée*. Même la colère destructrice de Dieu est fonctionnelle à Son Royaume qui va renaître ailleurs dans une autre vigne, ou également sur le même territoire.
- Seulement que la parabole avait l'objectif de signifier bien autre chose que le Pape a voulu cacher plus ou moins volontairement ou interpréter diversement, peut-être arbitrairement. En effet, mon curé n'a pas donné son interprétation personnelle mais c'était celle – sans le dire – du Pape donnée à midi à la télé en direct de l'*Angelus* à Rome : j'ai pu le savoir en lisant un commentaire parfaitement documenté sur un *social network* catholique, précisa Daniel.
- Mais la chose la plus grave – annonça gravement Serge – est que dans sa catéchèse télévisuelle le Pape avait obscurci complètement le centre de la parabole. Laquelle était le fait que les locataires de la vigne tuèrent à plusieurs reprises les envoyés que le propriétaire avait fait parvenir afin d'encaisser le fruit contractualisé de la très modeste vendange.
Si la vigne était le Royaume de Dieu, comme annoncé par Jésus lui-même dans Sa parabole, les locataires étaient le clergé qui devait payer le tribut fixé et résultant de la *vendange prévue chrétienne*...
La parabole mettait donc sous accusation, en métaphore, oh combien adéquate à nos jours, le clergé surtout central qui, au lieu de servir humblement l'Église et sa Tradition, l'utilisait à son profit et contre, à l'évidence, le destin divin.
On n'est pas prêts donc, comme disait Anneke, de sortir prochainement de la crise du monde ni de celle de l'Église.

Le pouvoir financier totalitaire en action avec la censure de la *pensée unique*

Anneke était resté pratiquement encore beaucoup sur sa faim concernant la question qu'elle avait posée. C'était l'incertitude mondaine conjuguée à celle ecclésiale qui demeurait totalement. Les hommes, même les plus intelligents et intentionnés, ne savent pas résoudre tout problème. Comme le dit aussi un adage non seulement belge, « *On ne peut pas aller plus rapidement que la musique* ».

L'étudiante flamande commençait à se convaincre de l'idée personnelle qu'elle s'était déjà faite sur la question : l'Europe, grande productrice de crise globale, ne pouvait être que la seule à en produire également la solution proportionnelle et adéquate à justification de la gravité et de la radicalité de l'effondrement qui s'était vérifié. À des maux extrêmes on ne pouvait s'attendre que des extrêmes remèdes!

Seulement des peuples grands pécheurs peuvent générer des grands saints vraiment efficaces, humbles et modestes, dans des grandes tragédies.

Quel autre peuple et continent peut résoudre le problème créé – ainsi qu'il le disait le philosophe et historicien allemand Nolte – qui avait produit une « *guerre civile permanente* », durée plus d'un siècle et qui a dévasté le monde entier avec plus de deux guerres mondiales (d'une féroce jamais vue dans l'histoire), si non le même sujet mais parvenu à la conscience

de ses propres crimes et donc capables de les résoudre à la racine ?

Ce n'est pas par hasard, du reste, que le responsable de l'*Observatoire International Van Thuân*, l'archevêque Crepaldi, affirmait dans le « Neuvième Rapport sur la Doctrine sociale de l'Église dans le monde » (2017-18), dans sa présentation « Europe, où la démocratie ne sait pas gagner sur soi-même », que « s'il y a une crise de l'Europe, la chose intéresse tout le monde ».

- Par ailleurs – reprit Luigi après avoir écouté les derniers intervenants – c'est bien connu : les temps de l'économie ne sont pas ceux de la pensée politique. Leur réalisation ne peut pas être de la même durée. On peut changer d'idée quasi immédiatement sur le plan théorique, c'est-à-dire sur celui du système même idéologique, mais les processus économiques, factuels, ceux des comportements surtout relationnels sont souvent nécessairement lents. Très lents.

Elena, à son tour, était très impressionnée pour avoir découvert que le jeune couple avait utilisé non une mais trois chambres de l'étage réservé aux hôtes. Elle avait ainsi une pensée latérale permanente qui l'avait suivie durant toute la conversation. Cette découverte était pour elle comme un exemple de chasteté volontaire qu'elle pensait, désormais, appartenir à un passé lointain. Et de la part de ces rares jeunes modernes dont elle avait entendu seulement parler. D'autant plus que Luigi lui avait raconté l'histoire des « nouveaux anabaptistes », de surcroît très falsifiés et même ignorants comme tous les néo-hédonistes et mécréants, dont Serge lui avait fait part sur le TGV.

Le monde était en train de changer sous trace, apparemment à l'insu des médias qui, à l'exception du *New York Times*, n'avait publié même pas une ligne de la nouvelle exceptionnelle du « Chapelet aux frontières » polonaises : une censure inouïe – comme tant d'autres – et volontaire même de la part des grands quotidiens et des rarissimes télévisions dites catholiques !

La norme, en l'occurrence, était qu'il ne fallait pas transmettre la nouvelle impressionnante de la mobilisation qui, ensemble à l'attitude de la Hongrie, de la Slovaquie et de la Slovénie, depuis des années font la résistance à la politique sécularisée et nihiliste de l'UE.

Surtout aussi pour le choix de la date de l'institution de la célébration de la Fête de la Vierge du Chapelet instituée par Pape Pie V célébrant la victoire sur les musulmans.

L'actuel Pape François, par contre, est celui qui est aussi en train de participer aux célébrations des festivités des 500 années de la réforme protestante contre laquelle les Polonais viennent de prendre encore une nette position opposée. Ce Pape a même exposé la statue de Luther au Vatican ! Par ailleurs, il s'était fait photographe pendant que, agenouillé, il se faisait bénir par des pasteurs protestants à Buenos Aires...

Quoi doivent-ils fêter les catholiques de cette pernicieuse réforme – la plus désastreuse – que le *Concile de Trente* a condamné totalement et qui, naturellement, s'est manifestée dans l'histoire productrice d'ultérieures divisions et scissions non seulement ecclésiales ?

On comprend alors le silence contre l'anniversaire de Lépante de la part du clergé mondial catholique. Les « *social networks* » catholiques font, tout de même, résistance à ce grand mensonge par omission...

La toute dernière nouvelle est qu'en cathédrale, à Bruxelles, une douzaine de très jeunes garçons – à la prise de parole d'un pasteur luthérien que le nouveau cardinal et primate de Belgique avait invité à parler de l'autel du beau temple bien catholique – ont commencé à réciter le chapelet à haute voix afin d'interrompre le *speech* ouvertement sacrilège, car les protestants se vantent toujours d'avoir produit leur terrible schisme !

La police, sur la demande du... cardinal catho-protestant primate de Belgique et présent à la

cérémonie, a expulsé de la cathédrale les jeunes priants et a laissé l'assemblée « *fêter* » l'anniversaire de 500 ans de l'hérésie jamais délaissée et plus grave de l'histoire ! On comprend également alors l'hostilité des grands médias et du pouvoir politique européen contre les pays comme la Pologne et Israël qui font de la lutte pour leur identité, le drapeau le plus important de leur existence. Et de leur résistance, contre les politiques de la *pensée unique* des pouvoirs officiels. Les mêmes des francs-maçons qui continuent à diffuser leur idéologie également onusienne.

Aussi en Italie, il y a eu beaucoup de manifestations à soutien de la Pologne militante : des nombreuses Saintes Messes et chapelets récités dans des paroisses malgré le silence programmé des médias couverts d'une profusion d'autres nouvelles distrayantes et manipulées. Ces médias sont soumis – on le sait – au pouvoir politique et laïciste du nihilisme massifié : à la manière du milliardaire Soros qui soutient économiquement l'idéologie de l'immigration et les avortements massifs (le droit soi-disant de l'homme de tuer même avec le numéro de pure folie supérieur au demi-million par an de pilules dites du jour après !) avec les forces catholiques dites progressistes.

Et ceci dans la même ligne de l'opposition extraordinaire mise en place en Europe et aux Etats-Unis contre Trump et son mouvement gagnant : celui qui, malgré toute cette propagande planétaire organisée contre sa politique, est en train de continuer à appliquer son programme sain, devenu révolutionnaire malgré lui. Toujours sous une opposition immotivée et totalitaire des grands médias et d'un clergé très clérical et politicien systématiquement de gauche, opportuniste et conformiste contre un mouvement populaire mondial de droite.

La propagande nihiliste mondiale est positionnée sur la même ligne obscurantiste de dénatalité néo-malthusienne et à soutien de l'avortement via sa soi-disant « tolérance ». Celle-ci est la même d'un pouvoir économique qui s'est renfermé sur l'exploitation financière et sur ses falsifications de plus en plus éclatantes, en utilisant comme amplificateur tous les grands médias existants.

Souvent ce totalitarisme remplissant le quotidien contemporain est analysé et motivé par l'intérêt du pouvoir financier. Mais il est licite de s'interroger sur la vérité même de cette explication ainsi que certains politiques qui sont agressifs sur le plan des guerres internationales. Par ailleurs l'appauvrissement provoqué par la crise économique, pourquoi devrait-il être fonctionnel au pouvoir ?

- Vous en Italie – Anneke s'adressait plutôt à Carlotta – vous avez une chance particulière. Votre religiosité vous protège...
- Je t'arrête tout de suite – l'interrompt Carlotta – cette soi-disant avance ou privilège ne sont qu'apparents. Elles coïncident avec la conviction narcissique désormais la plus répandue dans le microcosme (seulement très actif) du catholicisme moderniste militant. Par exemple, le niveau de barbarie de la loi à peine approuvée dans le parlement italien, dénommée DAT – celle sur les dispositions de fin de vie dite de l'introduction de l'euthanasie – est peut-être la plus « avancée » au monde. Dans le sens de la dévastation trans-humaniste. À part quelques minuscules avant-gardes, le degré d'indifférence et de naïveté culturelle générale n'est pas le plus intelligent sur notre Vieux Continent. Au contraire, la massification du nihilisme est désormais partout pareille !

L'héritage précieux, discret et méconnu : la musique classique

L'avoir consacré ici les tout premiers de ces chapitres au timbalier Donato, père de Luigi, dans l'harmonie à son tour de son père dès qu'il n'avait que onze ans, jusqu'à son âge le plus avancé où il allait jouer même en Suisse dans des grandes complexes qui mettaient à sa disposition quatre timbales sur lesquels il pouvait jongler avec tous ses talents, ce fait – disais-je – n'a pas été dicté seulement par un simple ordre chronologique. Même l'avoir commencé à parler de la maison de retraite située dans la Riviera italienne était justifié, fondamentalement, pour décrire les circonstances de beauté et d'éloignement maximal de tout membre de sa famille italienne.

Donato avait l'idée bizarre que les hommes, comme les oiseaux devraient se cacher pour les derniers jours ou heures de leur vie.

Mais la véritable et la plus importante raison, par ailleurs, de cette maison de repos à la douce mer en continuité avec celle de la Côte d'Azur, résidait dans le fait que beaucoup de musiciens y étaient réunis pour passer leur dernière phase terrestre. Par tradition.

Même si dans leur vie ils ne s'étaient jamais croisés, l'univers de la musique les unissait au niveau presque au plus haut degré. Et par musique, ils entendaient la musique dite classique, celle qui quasi les avait liés dans une sorte d'aristocratie d'élection qui les avait rassemblés – souvent à leur insu ou même involontairement – depuis toute une vie. Une sorte de fil rouge qui les avait liés les uns aux autres malgré leurs divers destins, leurs cultures et sous-cultures individuelles.

Leur appartenance, sinon vraiment première, était bien celle où Wagner se promenait avec Verdi, où Beethoven allait à la plage avec Rossini pour acheter les poissons à peine arrivés de la mer pour la succulente soupe de la soirée. Où Bellini se disputait avec Stravinsky sur le concept de « *mélòs* »... Avec eux les instrumentistes, naturellement.

Munis de leurs instruments que parfois ils entretenaient amoureusement en public : pour finir d'en dévoiler de secrets farcis d'anecdotes devenus de plus en plus croustillants avec le temps. Leur besoin d'infini, que même d'autres pensionnaires non trop mélomanes avaient en commun, se concrétisait dans cette appartenance à l'Olympe de la musique classique dont ils discutaient les valeurs des différentes interprétations talentueuses, de la part des différents chefs d'orchestre ou d'harmonie.

Parfois même des chanteuses ou des ténors (voire barytons ou basses) étaient de la partie. Souvent en pratiquant allégrement et ironiquement, voire avec du sarcasme, ou de la moquerie adressée à l'un ou à l'autre.

Mais, surtout, le climat culturel général de leur convivialité était rehaussé par les intrinsèques et inévitables comparaisons historiques, politiques et globalement religieuses que les différentes pièces de musiques, conservées jalousement gravées par chacun, pouvaient suggérer.

Dire que leur existence était « adoucie » comme l'est pour les mœurs, ainsi que l'affirme l'adage relatif à la musique, c'est dire peu en l'occurrence.

Parfois, les conversations tombaient sur la jeunesse qui avait perdu (ou jamais accroché) apparemment tout contact avec l'univers de ce que ces vieux musiciens appelaient la *grande musique*.

La jeunesse était attirée bien d'avantage vers la musique pulsionnelle, celle du rock-pop-disco moderne et moderniste. Dont l'enchevêtrement quantitatif de nouvelles compositions

(les hits), « en saturant le monde auditif outre mesure, avait empêché dans la continuité toute critique pointue et de véritable mémorisation ».

Le niveau sonore à la limite du bruitage compulsif et le simplisme général des exécutants – sous l'éruption de décibels de puissance – ne permettaient plus des véritables comparaisons sur lesquels fonder toute attitude critique.

C'était souvent ceci le ton des propos – non dépourvus de réductionnisme – que l'on pouvait entendre à la maison de repos.

Comment est-il possible chaque jour de ne pas écouter une symphonie, une sonate, une romance exquise... Ou toutes ensembles ! « *On ne peut que devenir des zombies* », répétait tout le temps et d'une façon obsessionnelle Donato, le père de Luigi. Lui qui écoutait chaque jour, parfois même la nuit avec les écouteurs, au moins quelques heures de belle musique, quelquefois avec sous les yeux la partition correspondante.

- Oui, c'est déjà trop la musique moderne, ou comme tu l'as définie *moderniste*, qu'on est contraint d'entendre passivement partout, lui répliquait un des nouveaux copains avec lequel le vieux timbalier s'était particulièrement lié, là en Ligurie.
- Par ailleurs, il s'agit d'une musique réduite presque à la rythmique pour induire au vitalisme. Et non à jouir de la complexité de la grande musique, encore plus infinie. « *Une musique donc de drogués !* » Ou bien d'idée quasi pseudo-poétiques mais sûrement dépravée : « *trop de vitamines* », concluait-il souvent (peut être trop souvent).
- Toute la culture qu'on écoute à la télé vient de là, arrivait à considérer son copain en oubliant, lui aussi, que la télé transmettait parfois de la très bonne musique bien classique...

La teneur des conversations, quelque peu avec des tendances aussi légèrement réactionnaires, était ainsi produite pendant qu'ils jouaient aux cartes, plutôt à la belote.

La grande chance de Luigi était d'avoir pu « tomber dans le chaudron du classique » dès sa petite jeunesse : il était encore un adolescent lorsqu'il se rendait, souvent l'après-midi, aux répétitions de l'harmonie provinciale de Milan.

Assis, presque en cachette, à côté des timbales de son père Donato, il a pu bien comprendre, directement des indications du *maestro* dirigeant à l'occasion, la formation du *sound* et ses sonorités, son articulation symphonique, les subtilités des concertations (par exemple, la classe des clarinettes qui remplace dans l'harmonie les violons de l'orchestre).

Et naturellement la toujours richesse inouïe des auteurs et de leurs compositions. Sans oublier toutes les connexions avec les événements du temps et de l'histoire des idées.

Même pour Luigi, il serait impossible vivre – depuis lors – sans musique. C'était presque la seule occasion où il activait le son de la télé : autrement, depuis au moins vingt ans, il n'écoutait pas la logorrhée maléfique télévisuelle. Il se limitait à la lecture des sous-titres pour lui plus que suffisants, non rarement pendant qu'il lisait un livre ou en écrivait un.

Il s'était abonné à *Sky* en raison de ses chaînes sportives (toujours activées par lui sans son) et surtout de musique classique.

En Belgique, c'est la chaîne flamande « *Brava* » qui transmet vingt-quatre heures par jour de la grande musique. Comme bien deux stations à la radio qu'il écoute souvent lorsqu'il travaille, comme son père Donato : un régal.

Surtout s'il considère qu'en Italie il n'y a plus aucune chaîne télé ou station radio qui soit dépourvue du *bla-bla* soi-disant culturel des speakers intarissables !

Mais la plus grande satisfaction « artistique » de Luigi put être rencontrée en sponsorisant, avec son entreprise, l'enregistrement de tout le cycle des 32 sonates pour piano de Beethoven, jouées par le cousin de sa mère né en Argentine, le pays le plus européen de Franco Troiano – *Modernité sans modernisme* (Le Salut éternel d'une famille : du préindustriel jusqu'au glocalisme) 49

l'Amérique latine. L'oncle, frère cadet de la grand-mère de Luigi, y avait émigré dans la période où, à peine avant la première guerre mondiale, le pays sud-américain s'était rempli d'Italiens tous accourus dans ce qu'ils appelaient les richesses relatives de l'*Eldorado*. Même la famille de la mère de Luigi avait une grande tradition musicale : les deux frères aînés jouaient deux instruments emblématiques. L'un jonglant de l'accordéon pour les fêtes populaires en jouant surtout des mazurkes et des valse.

Et l'autre était un fin violoniste qui avait trouvé emploi, avec son copain d'étude de piano, dans le cinéma principal de la ville aux Abruzzes pour jouer l'accompagnement romantique des films muets d'entre les deux guerres. Le pianiste, son copain, jouait plutôt lui aussi toujours en direct dans la salle et en duo, les scènes comiques des chutes et des poursuites...

Luigi fonda son *sponsoring* bruxellois sur le principe que la plus belle musique jamais composée (surtout les trois dernières des sonates beethoveniennes, la 109, la 110 et la 111) pouvait s'apparenter avec la production glocalisée de son entreprise pas moins que suprême, dans son multilinguisme international. Le cousin de sa mère avait été un des derniers élèves d'un des plus grands pianistes du vingtième siècle : le monstre sacré Claudio Arrau, chilien formé depuis son enfance entre Berlin et New York.

En réalité, Luigi avait pu rencontrer le cousin « argentin » de sa mère – par ailleurs cadet de quelques années de lui à cause des décalages des grandes familles et des émigrations – grâce au fait que le roi de Belgique, Baudouin (démissionnaire pendant 48 heures car irréductiblement contre la loi légalisant l'avortement !), l'avait invité à enseigner à son *Conservatoire flamand* à Bruxelles.

Le destin de la vie est toujours plein de stupeur !

La curiosité vitale féminine et l'apparente opposition entre l'inductif et le déductif

L'inquiétude intellectuelle d'Anneke avait une racine qu'habituellement est plutôt exclue de la catégorie directement reconnue de la part de l'intellectualité courante : la curiosité féminine.

Elle en était dotée d'une manière débordante. Toute son hauteur vitale y était interne. Contrairement à Serge qui considérait la question plutôt psychologue ou ésotérique, elle était très intéressée à un discours sur les tempéraments humains que Luigi avait commencé à introduire à son fiancé. Par ailleurs et significativement celui-ci en lui avait rapporté – par ailleurs d'une façon peu amoureuse ! – quelques éléments superficiellement et même un peu distraits. Désormais la curieuse blonde l'avait bien clair : elle avait compris que, grosso modo, il y avait dans le monde une très grande majorité d'« inductifs » et une mince minorité de « déductifs », dont elle faisait involontairement partie, mais très fièrement.

De surcroît, presque toute l'éducation scolaire depuis les années 60 s'était fixée, par ailleurs et d'une façon conséquente, sur l'inductivisme. Ce choix écervelé avait empiré cette tendance très répandue à tout connaître inductivement, en pratique et, comme on dit habituellement, « sur le tas ». Du particulier au général, en excluant ou presque le processus inverse, de ses principes vers la pratique, le cas échéant vers même son détail.

Naturellement, ce procédé pédagogique inductif n'est pas à refuser. Mais il fait partie des deux modalités cognitives inséparables : le pragmatique et le théorique.

Luigi avait été profondément frappé par la définition qu'il avait entendu, dans une des *Écoles de méthode* que père Giussani donnait tous les dimanches matin, au début des années 60 à Milan, dans le siège de la fameuse *via sant'Antonio*, après la Messe de son mouvement « *Gioventù studentesca* » et « *Giovani Lavoratori* » (devenu après 68, pour ce qu'il en restait, « *Communion et Libération* »).

En donnant l'étymon du mot grec *theoros*, le très grand serviteur de Dieu avait éclairci qu'en dépit de l'acception dégénérée selon laquelle la parole déviée « théoriquement » signifiait « vainement, non réalistiquement », son origine par contre signifiait l'opposé, la « description de la réalité ». L'exact contraire ! C'est-à-dire la signification de la profonde et inviolable unité gnoséologique du processus de connaissance.

Lorsque Luigi comprit cela, il put presque se tranquilliser sur sa pénurie de ce qu'il entendait par « intelligence », dont il avait été toujours convaincu : elle n'était que cette conséquence ajoutée à la prédisposition naturelle inductive. Ainsi, chaque fois qu'il rencontrait une théorisation générale « génialement » résumant une de ses perceptions pratiques qu'il « savait » appartenir à la vérité, n'avait qu'à reconnaître la même formulation sans trop se culpabiliser. Ou – encore plus – culpabiliser son Créateur de l'avoir si peu doué ou négligé en *intelligence* « déductive ».

Plus tard, en lisant un aphorisme du grand philosophe réputé très *mécréant* Nietzsche, pour lequel, il y avait la nécessité de toujours cultiver ses propres vertus opposées à celles naturelles et spontanées, Luigi essaya de privilégier son attention pour le théorique. Comme il était de nature porté à être inductif, il s'efforça ainsi de se « soigner », en cultivant sa tendance déficitaire au théorétique et au déductif.

La culture dominante et moderniste de l'inductif était devenue particulièrement générale et – à vrai dire – déjà prospère depuis la Renaissance. La culture de la parcellisation, du spécialisme, de l'analyse contre celle de la synthèse, de l'hyper-connaissance aux dépens de la globalité avait bouleversé l'univers intellectif. Certes, la chose avait été aussi très utile car on a pu ainsi beaucoup développer la connaissance spécifique des choses mais au détriment du général. Et, souvent, même de l'essentiel.

Ainsi l'amour pour l'horizontal, pour l'apprentissage de la « chose en soi » et la progressive méfiance pour la radicalité, pour la recherche de l'alpha et de l'oméga de la vie, avait amené à une rupture entre ces deux dimensions. À une vraie dichotomie entre l'abstrait et le soi-disant concret.

Cette vision du privilège presque pathologique au réductionnisme a ainsi installé avec ce qu'on a appelé la modernité, un véritable nihilisme – souvent – qui venait de cette préoccupation à dénier des personnalités intellectives et déductives définies abusivement « abstraites ». Comme le Pape Emérite Benoît XVI, réputé glacial de la part d'une certaine vulgate réfractaire à la pensée rationnelle.

La vulgate populiste le tient, en effet, comme froid et apprécie la démagogie plutôt attachante, associative et simpliste, inductivement « pratique » (mais fatalement moderniste), d'un Pape comme Bergoglio.

Anneke avait remarqué que manquait parmi les invités au restaurant flamand au moins un avec le tempérament proche du sien. Même Elena et Géraldine lui paraissaient – bien que très intelligentes et curieusement critiques à l'encontre du modernisme – foncièrement inductives.

Elle pensa donc de s'adresser à la jeune directrice de l'entreprise de Luigi pour en tester le fondement de son agir. Et ceci bien en connaissant cette lacune qu'elle ne faisait que constater tout le temps, même dans sa relation amoureuse avec Serge.

L'idéal pour elle restait le choix des personnalités qui, sachant d'appartenir naturellement à Franco Troiano – *Modernité sans modernisme* (*Le Salut éternel d'une famille : du préindustriel jusqu'au glocalisme*) 51

une des deux de ces catégories repérées dans l'opposition « déductif-inductif », s'efforçaient diligemment d'appliquer le principe nietzschéen de la cultivation intensive de la tendance apparemment antagoniste et complémentaire.

D'ailleurs comment aurait-elle pu s'expliquer la facilité de la disparition quasi complète et structurelle des « Principes non négociables », en quelques années dans l'Église catholique, dont Pape Ratzinger avait tant passionnément parlé et prêché ?

Seul un dévastant unilatéralisme vers l'inductivisme mondain et soi-disant « concret » – mais réellement réductif – pouvait le concevoir et le justifier. Le casuisme, c'est-à-dire l'hérésie que le catholicisme avait dénoncée et battue encore une fois, avec la croisade contre le « modernisme », au milieu du dix-neuvième siècle, était généré aussi par cette caractéristique typique de l'esprit humain plutôt inductif par ignorance et par éducation. Comme le modernisme, le casuisme permet d'adapter le christianisme aux hommes dans leurs vices, fatalement dans leur perdition. En déclarant d'une manière nihiliste, après avoir jugé abusivement obscurantiste tout le Moyen Âge, Dieu et principe suprême, n'aurait, par conséquent, rien à dire quant à la vie humaine laquelle ne pourrait que s'émanciper d'une façon autonome.

Ainsi le Tout-Puissant n'existerait que pour un résiduel d'humanité désormais en proie de la superstition, qui voudrait bien encore croire à la Transcendance vivante.

Et voilà que les hommes « plein d'intelligence technoscientifique », et même le clergé avec son peuple tendanciellement hérésiarque, sont prêts à se consacrer pour la moderniser (d'une façon bien... moderniste) le christianisme au goût et aux comportements rationalistiquement (non rationnellement !) adéquats à la soi-disant « vraie humanité libre ». Anneke bien savait que la tendance dominante inductiviste, la dégradation de la signification de la parole « théorie jusqu'à son opposé péjoratif de son étymon, et enfin, le réductionnisme mondain qui rend tout superficiel et banalise toute chose, dans leur combinaison mortelle e vénéneuse courante, finissent par transformer tout dans la nullification du relativisme. Et dans le psychologisme le plus falsifié : ainsi elle était très attentive à traiter ces trois processus dégénératifs auxquels se soumet idéologiquement l'ensemble de la culture contemporaine. Voici le pourquoi de son insistance dans la recherche, sans cesse renouvelée, des racines de la Vérité tant habituellement piétinée car jugée inexistante, vaine et inutile par le nihilisme triomphant.

Bien que consciente de tout cela, la jeune flamande s'était préparée à faire face aux déterminations factuelles et aux idées très probablement contradictoires de Géraldine. Elle était bien préparée à rencontrer une certaine intelligence pratique – celle de cette dernière fille bien agnostique – malgré le manque de foi : à la gloire perdue et jamais conquise de toute la « pensée faible et unique » contemporaine qui considère toujours inconciliable et irrémédiable le rapport entre foi et raison.

La force des quatre tempéraments d'Aristote et les mecs *incapables*

- Beau ton petit appart avec un grand balcon pour prendre le soleil et si en hauteur avec vue...

- Bientôt je vais le louer et m'en achète un autre de surface au moins double. Celui-ci est devenu trop petit.
- Mais comment, tu as même une cuisine séparée, une belle entrée, une salle de bain avec une baignoire et douche...
- Justement ! La cuisine n'est pas vraiment habitable et surtout il n'y a pas une chambre pour un hôte, une copine par exemple. Et puis la salle de bain est sans fenêtre et sans bidet, comme quasi habituellement ici en Belgique. Je n'ai même pas la place pour mon piano qui me manque beaucoup et que j'ai dû déposer au siège de l'entreprise : je n'ai pu amener ici que toutes mes partitions. Bref, j'y suis restée presque huit ans, en attente qu'un petit bonhomme au moins présentable me se mette à côté.

Géraldine réplica ainsi à Anneke en parlant à un certain point aussi en néerlandais : elle l'avait bien appris surtout avec ses clients et fournisseurs. Mais aussi à son école maternelle et dès l'école primaire.

- Si tu regardes bien, à la salle clients de l'entreprise, il y a une photo de moi à quatre ans, qui récitait début sur une chaise un petit poème en néerlandais, dans une fête de tous les employés.
- Tu te débrouille pas mal dans ma langue. Mais alors tu en parles trois ?
- Cinq. À vrai dire je m'en sorte aussi en espagnol à cause d'un oncle de mon père Luigi qui a fondé sa famille à Barcelone. Il revenait de New York où, tout juste avant la guerre, il était allé chez les pères jésuites pour se sauver de la misère et de la relative inculture de sa famille. À l'époque il n'était pas rare. Avec un copain de séminaire, juste avant l'ordination sacerdotale, il s'est sauvé et s'était dirigé, de retour, en Italie. Il n'y arriva jamais : en s'arrêtant à Lleida, en Catalogne, il commença à enseigner l'anglais et une jeune étudiante tomba amoureuse de lui en acceptant sa cour. Bref ils se marièrent : trois enfants qui ont plus d'une trentaine d'années davantage que moi. En fait ils sont cousins à mon père.
- La famille, ta grande famille, t'a aussi enseigné l'espagnol. Le *presque prêtre* avait bien préparé son coup.
- Oui, mais il y a eu beaucoup de coïncidences, comme la fin de la guerre. En tous cas, le sacerdoce n'était pas sa vocation comme il avait pu vérifier même pendant ses études américaines. Son épouse, fille unique d'un vigneron, s'est fait convaincre (facilement) à vendre les vignobles et partir aux Canaries pour y implanter un lycée. Tu t'imagines : la petite paysanne intelligente et cultivée, fascinée, en surcroît de devenir prof et épouse d'un jeune intello parlant quatre langues vivantes plus le latin. De plus, l'oncle de mon père, le frère cadet de Donato le timbalier, devait même écrire une grammaire en français. Il était très doué en langues, grâce surtout à la connaissance du latin ecclésiastique.
Mais à vrai dire, c'est plutôt grâce à un Vénézuélien qui disait être amoureux de moi... Je l'ai suivi à Caracas pas plus d'un mois durant. Mais comme avec d'autres, je n'ai pas tenu le coup. Viré. Trop con.
- Trop ?
- T'as eu de la chance toi, avec Serge. Au moins il a de la cervelle. Généralement ils me confirment l'idée, que je sais erronée, qu'ils appartiennent à une véritable race d'inférieurs, d'incapables. On dit maintenant qu'ils ont le « moi faible » à cause de l'influence de la métropole et du nihilisme ambiant. Qu'ils sont victimes du féminisme, même. Mais il me semble un problème bien plus radical...
- En effet.

- Je suis grée à mes parents de ne pas m’avoir imposé l’italien comme langue « maternelle » : il s’agit d’une belle langue mais décidément encore plus faible du français. Je l’ai apprise également en l’écouter parler pour plus de trente ans dans ma maison, comme mon frère, lui aussi francophone avec lequel je parle dans notre langue. De surcroît je pratique l’italien dans mes relations surtout avec la famille en Italie. Et puis je leur reconnais le mérite de m’avoir économisé l’hostilité des francophones belges à l’encontre du néerlandais en me faisant faire, à toute âge, des stages à Bruges de ta langue de Vondel depuis mes écoles primaires.
Le privilège pour l’anglais, ça a été de mon propre chef.
- Maintenant je comprends bien ton parcours culturel.
- Viens, j’ai préparé des spaghettis. Je ne sais pas bien faire trop autre chose. Mais je viens d’une école familiale au plus haut niveau dans le domaine, à vrai dire non seulement dans ce domaine gastronomique.
- Donc t’es seule...
- Ma mère me répète toujours en italien « *Mieux seule que mal accompagnée* ». Désormais je ne les leurs présente même plus : j’en ai souvent honte d’avance. J’espère de le rencontrer, mon prince. Mais ils ont trop peur. Dès qu’ils savent que je suis à la tête d’une entreprise, que j’ai quatre ou cinq langues dans ma bouche et que m’entendent parler de mes projets, de nos futurs projets, d’une famille à moi avec beaucoup d’enfants, ce sont eux qui ne tiennent pas le coup. Alors, après que je les ai inutilement maternés, je les vire.
- Je te comprends.
- Je t’assure, je ne suis pas prétentieuse. Ni surtout pas féministe. Au contraire. Figure-toi que j’essaie de me les cultiver. Tu sais, le discours de Luigi sur les tempéraments...
- Serge me n’a un peu parlé.
- Tu connais Luigi, il ne s’attribue pas de connaissances d’une façon vantarde : les quatre tempéraments sont d’Aristote, pas un truc à lui.
- Quatre ?
- Mais oui, je les explique aussi – au moment venu – à mes « amoureux ». Ils finissent pour dire – en fait ! – que je suis trop cultivée, intelligente et entreprenante. Ils voudraient parler superficiellement comme leurs amis, de vacances, de (faux) succès. Les problèmes de travail (par exemple) les attristent. Et pourtant ils se retrouvent souvent, ponctuellement, aussi virés dans leurs entreprises ou pleins de problèmes de relation, voire en condition de devoir changer de boulot, en attribuant les responsabilités à leurs patrons...
- Sont-ils vraiment quatre les tempéraments ?
- Mais oui. C’est très utile sur le plan relationnel : il s’agit d’une description-explication globale du déroulement des relations existentielles. Par ailleurs simples et de pure constatation.
- De constatations ?
- Comme toutes les vérités basiques de la nature humaine, les tempéraments sont même simples car ils configurent les forces et, surtout, les limites humaines des personnalités. Et en permettant de comprendre souvent les défauts, donc les incompréhensions. Cela sert à prévenir et accepter les crises, celles que souvent sont indiquées comme crises de non possible solution relationnelle : d’où, aussi, les énormes séparations et divorces.
- Je n’en connais rien avec ce paramètre.
- Et pourtant ces quatre tempéraments sont des vérités fondamentales qui ont même traversé presque deux milles-cinq cents ans de critique historique, y compris les deux-

milles ans de notre ère chrétienne. Il faut en effet ajouter les quatre cents ans préchrétiens grecs d'Aristote.

- Tu peux me les décrire ?
- Rapidement. Il y a quatre éléments dans la nature et dans l'humain : la terre, le feu, l'eau et l'air. Banal. Mais ce qui est plus important en dehors du bios, sont les correspondances existentielles. C'est-à-dire ses quatre dimensions : l'associatif (le politique), l'évaluatif (l'économique), l'intellectif (disons le scientifique) et le normatif (le culturel, le comportemental dans ses formes). Chaque personne possède tous ces quatre tempéraments mais avec des combinaisons et des puissances toujours diverses. Et, surtout, celles-ci sont caractérisées par une qui est prévalent sur les autres trois : c'est comme si chaque individu soit constitué par un prisme, plus ou moins important, avec ses quatre faces, les quatre faces inégales du rapport avec la réalité. Mais cette personne est d'autant plus mûre et sapiente que s'il est conscient de ses particularités naturelles et si les a aussi cultivées : c'est cela la culture dans sa partie, disons, anthropologique.
- Mais qui t'a dit tout cela ?
- Luigi, mon père, il en parle depuis toujours. Mais il répète souvent qu'il s'agit d'Aristote, le maître d'Alexandre le Grand. Donc c'est plutôt avec lui qu'il faut demander des explications détaillées et supplémentaires.
- Faisons quelques exemples de personnages connus : moi aussi qui suis-je plutôt déductive, j'en ai besoin.
- Prenons quatre Papes que tu connais : Benoît XVI est clairement intellectif ; Jean-Paul II, celui du « *santo subito* » était un associatif, un grand associatif ; Pape Jean XXIII était un normatif. Tu te souviens peut-être : c'est celui qui avait ému le monde entier en disant « *Allez faire une caresse à vos enfants et dites-leurs que c'est la caresse du pape* » ; ou bien, Pape Pie XII qui à mon sens était un évaluatif : il a bien trouvé le chemin d'être catho, pleinement catho (c'est lui qui a sauvé l'Église et des innombrables hébreux en les cachant dans les couvents catholiques !) dans une époque nazie et fasciste qui assassinaient à tout va...
- Et Pape François ?
- Lui aussi est un associatif, mais – comme souvent ceux qui ont ce tempérament à succès populaire – il est notoirement primitif, plutôt démagogue et opportuniste : fais gaffe, je ne lui en veux pas, je le dis d'un point de vue justement tempéramental. Les associatifs sont toujours diaboliquement très proches de vendre leur âme pour un applaudissement. Bon, comme tu vois j'improvise d'une manière même approximative. Il y a beaucoup de spécificités même à l'intérieur d'un tempérament : tiens, tandis que saint Jean-Paul II était un très grand associatif non seulement d'hommes mais également d'idées, Pape François est soi-disant pragmatique, tellement inductif qu'il se moque sans vergogne ou presque, même du Magistère historique de l'Église... Mais de ces choses, parles-en avec mon père.
- Si un mec, donc, ne connaît pas cela autour des tempéraments, n'est pas mûr pour la vie ?
- Mais non. La culture n'est pas une petite description explicite comme ceci que je viens de te synthétiser. Elle est intégrée dans la complexité de la vie et de la connaissance elles-mêmes : donc aussi un analphabète qui ne connaît même pas l'existence d'Aristote, peut devenir très mûr et vraiment homme-homme. Par contre connaître la théorie systématique de tout ceci permet à la personne de maîtriser vraiment soi-même et, pour autant qu'il est vraiment possible, la réalité qui l'entoure. Moi je n'ai jamais lu Aristote. Mais mon père oui.

- C'est, par conséquent, que tu disais ne pas être prétentieuse avec les mecs.
- Oui, je ne leur en veux pas qu'ils soient ignorants, tout le monde l'est ! Ce qu'il n'est pas acceptable est qu'ils ne tiennent pas leur dos bien droit, qu'ils ne tiennent pas le coup face au fait qu'une fois rencontré la vérité, une partie d'elle ou leur propre petite vérité, ils commencent à avoir la trouille. À paniquer, quoi. C'est là que je les vire. Malheureusement c'est mon expérience jusqu'à présent.

Anneke, encore une fois partie avec des projets d'enquête s'est retrouvée étonnement déplacée sur des contenus incroyablement inconnus pour elle et pour ceux qu'elle avait pu croiser. À partir de cette rencontre, le mot tempérament n'aura plus la même signification générique ressemblant à celle de l'habituelle « caractère naturel ».

L'alacrité intrinsèque de la Famille, la vocation personnelle et le Plan de Dieu

Ainsi, plus Anneke essayait de s'approcher à la connaissance de son nouveau projet, plus elle découvrait un horizon bien plus vaste qu'elle avait imaginé. D'où venait-elle toute cette sagesse dont elle ne trouvait pas de trace dans la culture qui l'avait jusqu'alors entourée ? Ainsi la jeune fille commença à se demander si cette toute étrange vision du monde n'était pas la synthèse d'une culture multiforme, toute appartenant déjà à la civilisation occidentale. Mais celle-ci était méconnue à cause du réductionnisme généralisé.

Et avait un point de départ comme dans le logo de l'entreprise de Luigi et qui bientôt serait également devenue aussi le sien.

- Tu vois Anneke, moi je ne suis pas croyante comme vous tous dans notre famille que tu as réunie au restaurant à Overijse. Mais ma culture, c'est-à-dire ma vision de la vie, je suis sûre qu'elle n'est pas loin du centre de ce que vous continuez à définir celle de votre Christ. Il me semble que le manque du centre constitue l'excentricité surtout des mecs qui courent toutes les rues. Ils ne savent pas où aller. Même les filles sont à la même enseigne. Elles n'ont plus, n'ont pas de loi. Et les perceptions qu'elles ont d'elles-mêmes, les plus naturelles et qui ne correspondent en rien à leur bougeotte, à leurs pérégrinations à l'aveuglette, ne peuvent plus les aiguiller. J'ai plusieurs amies du temps des écoles... Heureusement, moi j'ai un chemin, un principal, celui de notre glocalisation. Mais je ressens tout de même que la glocalisation entrepreneuriale n'est pas celle globale et « éternelle » de mon père. Son entrepreneurialité n'est que toute petite et interne au sens global, que je ne possède pas vraiment. Sinon comme désir. Mais que je sais qu'il n'est pas loin. C'est pour cela que je jalouse votre couple car je vois qu'il a cette ancre que je n'ai pas encore : il ne vous manque qu'une connaissance factuelle que vous apprendrez rapidement dans ces mois prochains.
- Et pourtant, je ne sais pas pourquoi, mais je pense que la culture entrepreneuriale puisse être également dans l'œil initial qui a généré toute la sagesse que progressivement je suis en train de découvrir.
- C'est curieux ce que tu dis, car moi qui suis-je incroyante, je pense moi-aussi à ce thème pour lequel je me retrouve à mi-chemin (si je peux dire) entre les catholiques et les mécréants desquels j'aime me différencier de leur nihilisme et de leur stérile gnosticisme.
En réalité, je ne me retrouve pas dans leur position irrationnelle. C'est un peu comme

chez le phénomène de ce qu'on appelle, surtout en Italie, les « néo-dévots » tout en demeurant incroyables.

- Tiens, je ne connaissais pas cette catégorie de dévots.
- Tu devrais en parler avec mon père. Il saurait mieux te l'expliquer que moi : il y a une unité foncière entre votre foi et la vision entrepreneuriale vraiment libre et anti-étatiste qui seule permet à une petite, minuscule entreprise comme la nôtre, de se situer internationalement et localement.
- Je ne manquerai pas de le faire, mais c'est ta vision un peu de l'extérieur et surtout de fille jeune qui m'intéresse le plus.
- Je peux t'assurer que s'il ne m'était pas clair qu'il y avait une unité originelle entre mon existence et mon travail, peut-être que je me mettrais subordonnée, même auto-forcée, comme employée, par exemple en manager, dans une boîte que, par ailleurs dans son essence, je connais déjà, même par expérience. Je dois admettre que l'admiration et aussi la jalousie pour votre couple coïncide avec la chance que j'ai d'avoir des parents exceptionnels comme ça. L'élément qui les rassemble est l'idée de la famille, noyau central de toute construction naturelle et humaine.
- Théoriquement je le sais qu'il y a une trinité à la base aussi de l'entreprise : la Trinité elle-même, avec l'alacrité intrinsèque de la famille et l'accomplissement de la vocation de liberté de chaque personne. Laquelle ne peut pas se réaliser qu'avec le destin unitaire et vital du Plan de Dieu.
- Et bien. Comme cela, vous avez déjà – toi e ton Serge – une instrumentation plus complète que la mienne, si j'ose dire.

En réalité le positionnement de Géraldine était objectivement structuré pour qu'elle puisse se réaliser dans tout destin entrepreneurial coopératif entre le Plan global de Dieu et celui de la contribution subjective et autonome commune à tout homme.

Quant à sa solitude affective qui la fragilisait, Anneke ne voyait pas comment la jeune directrice générale pouvait rencontrer son prince charmant et vraiment viril si elle continuait à fréquenter ce que son père Luigi dénommait les « abrutis lobotomisés » de ses amis complètement incroyables et sécularisés. Surtout, en tous cas, il fallait que sa conversion, à partir de l'acceptation profonde de sa créaturalité humaine, l'amène à la reconnaissance complète et aussi consciente de sa dépendance de son Créateur.

Mais, l'on ne peut jamais vraiment savoir : Géraldine venait de lui montrer, sur la double vitre de sa fenêtre, le petit miracle d'une minuscule fleur verte de deux millimètres de largeur qui s'était « enracinée » sur la surface parfaitement lisse et transparente de la vitre, dans sa partie interne !

Battre le paupérisme : produire naturellement *plus* qu'on consomme

La copine norvégienne que Géraldine avait rencontrée à son université de Cambridge lui avait téléphoné. D'origine aussi vietnamienne grâce à son père qui avait fini pour rencontrer sa mère à Paris où il avait débarqué après une expérience *borderline* à la *Légion étrangère*. Elle était d'une beauté physique exceptionnelle et inclassable. Fruit d'une brève relation plutôt érotique qui les avait entraînés et bouleversés presque sans se connaître vraiment, sa

mère se retrouva enceinte à son retour en famille dans la maison tout près de Oslo. Elle garda l'enfante qui déjà très petite, montrait une grâce dans ses yeux entre la couleur bleus (de sa mère) et celle noisette foncée (de son père), avec des traits orientaux transfigurés qui attiraient déjà tous les regards. Ses grands-parents, un couple de hauts fonctionnaires de l'ambassade en France, l'élevèrent avec sa mère comme un petit bijou vivant que le sort leur avait donné en cadeau. Complètement gâtée par sa mère dans toute sa petite jeunesse, elle arriva à son diplôme universitaire auprès d'une des écoles parmi les plus huppées au monde. Bref, elle devint une speakerine à la télévision d'abord anglaise surtout pour son faciès et sa silhouette étonnamment séduisants. De surcroît, elle avait l'air de ne pas être consciente de cette exceptionnelle attractive qui lui avaient permis de devenir une formidable intervieweuse presque sans mérite : en la voyant avec un micro à la main, on avait envie de lui raconter sa propre vie.

Une beauté qui ne s'admire pas narcissiquement tout le temps apparaît encore plus resplendissante. Déjà trilingue sans accent, avec son français parigot de sa famille norvégienne, elle se cultiva le copinage de colocataire pendant les quatre ans universitaires à Cambridge avec Géraldine, la francophone belge, qui lui était tout simplement sympa : celle-ci, avec ses aires cosmopolites italo-flamands et même espagnoles lui resta fidèle malgré beaucoup de réserves sur sa culture comportementale très égocentrique, quoique inconsciente. Trop aimée et admirée dans toute son enfance...

Les langues cultivées dans un anglais privilégié, qu'elles avaient appris de leur petite enfance et qu'elles avaient rendu intimes en travaillant même ensemble dans deux pubs consécutifs tout près de leur université, avaient rendu les deux filles un cas singulier : un cas relationnel de jumelles électives. Celles-ci étaient on ne peut plus anglaises (comme il était possible, par exemple et dans l'air du temps, à Oxford) au plus haut degré. Bref elles constituaient un couple de jeunes copines anglophiles hors normes.

Devant se déplacer à San Francisco pour réaliser un reportage dans un *Salon informatique* d'avant-garde pour une télévision norvégienne, Kirsten invita sa copine Géraldine à la suivre. Celle-ci, surtout s'agissant d'une exposition et d'une *convention* sur le Bitcoin qui l'intéressait beaucoup aussi pour son travail, organisa le voyage.

Dans le long transfert d'une quinzaine d'heures, en passant d'abord par Zurich, elle réfléchissait sur la dimension étriquée et, finalement, profondément avare (si ce péché capital parmi les autres six avait encore un sens dans le monde) de la plupart de ses copines bruxelloises. Elles étaient renfermées dans un format existentiel réduit, appartenant plutôt à l'espace vital de son grand-père, Donato. Dans notre monde contemporain on vit dans des époques et civilisations différentes. Encore dominée par une culture substantiellement industrielle et syndicale, leur travail avait comme horizon le chômage rémunéré – bien rémunéré selon leurs désirs convergents sur l'État étatiste – dont le *welfare* plantureux était, par contre, fatalement en train de perdre tous ses moyens de subsistance.

Tous ses coûts étaient inscrits dans la dette publique qui avait dépassé en Belgique le 105% du PIB, le fameux *Produit Interne Brut*. Encore peu de chose par rapport au taux mondial d'endettement moyen fraîchement calculé au niveau épouvantable de 235% du PIB global. Presque trois ans de travail pour le rembourser, mais sans pratiquement rien consommer. Une folie paralysante universellement cachée surtout par les pouvoirs politiques en place ! L'État ne doit idéalement jamais avoir moralement des dettes ! Plutôt il devrait engranger des réserves pour faire face à des catastrophes imprévisibles...

Les restrictions progressives au *welfare* mises en application, à cause de la sinistre situation économique (non seulement sur le plan moral), ne pourront que s'aggraver à cause du fait que, malgré les soi-disant petites reprises économiques qui sont bien loin de permettre de

réparer le désastre des récessions de dix années de crise bien déclarée, ne pourront que présager que le déficit des dettes étatiques ne peut qu'augmenter. Et ceci, quasi indépendamment des différences de régimes politiques et des volontés affichées de réparer à ces désastres, si on ne change pas de cap à la culture dominante : ce que le président Trump essaye de faire avec succès !

Géraldine pensait au déficit formidable de la Grande-Bretagne qui avait dépassé même celui de la Belgique en 2015-16 : en profitant – avant le Brexit – du fait qu'elle n'était pas dans l'euro, son déficit était monté à 109% de 104% qu'il était. Notre directrice générale, fille de Luigi, avait reçu ces informations (dont les médias du pouvoir sont pratiquement dans la censure sélective) de la part de sa copine Kirsten qui vit à Londres avec son jeune mari programmeur informatique (actuellement lui aussi au chômage car à peine licencié). Grâce à son entreprise qui lui assure un rythme de travail très intense, Géraldine vit dans une autre ère que ses vieilles copines, petites employées subordonnées et progressivement appauvries. Et au moins dans l'angoisse, tout de même, d'un possible chômage.

Leur préoccupation toujours plus pseudo-hédoniste de travailler le moins possible, éventuellement rien du tout, déplaçait leur barycentre vital dans le divertissement insouciant. Celui-ci, toujours plus massifié et rétréci dans la sottise ignorante, avait basculé depuis des années dans leurs dimensions minuscules de besoins de plus en plus élémentaires propres aux masses fatalement abruties dans la pseudo-gaieté.

Celle-ci avait refusé la générosité qui permettait au vieux Donato de continuer à travailler comme menuisier et homme à tout faire, précieux dans sa maison de repos.

Il aidait gratuitement aussi le médecin interne dans les tâches d'infirmier de soins de santé à ses colocataires (métier appris lorsqu'il était devenu soignant au bénéfice des « fous » en Lombardie)...

L'idée que le travail est avant tout une activité appartenant à la catégorie ontologique de la gratuité était gravée sur sa peau dès qu'il avait onze ans : son père, le *maestro* Quirino, lui avait glissé une petite caisse sous les pieds pour lui permettre d'être à la bonne hauteur pour bien jouer à ses timbales. Ce travail « sans compter » (bien moins fatiguant et plus rémunérateur), contraire à la néfaste mentalité syndicale, ne peut également lui permettre qu'une aisance économique puisse venir, en surplus des relations sociales et amicales d'estime dont il jouissait naturellement.

Géraldine, à huit mille mètres dans le ciel au-dessus de l'Atlantique et en direction du Pacifique, après avoir contemplé cette simple vérité, s'endormit. Pendant qu'elle, à sa vitesse *immobile* de 800 km/h dans le puissant avion, « gagnait » neuf heures – très modernes – de la douzaine de son voyage de la Suisse.

Le paupérisme obsolescent de ses copines subordonnées belges lui paraissait loin – très loin – de la réalité. Elle étant en train de se laisser transporter dans une apparente dimension de consommation mais productive, hautement productive, pour ses activités de services multilingues !

Hegel et le mot « Dieu » qui précède apparemment celui de « liberté »

La première valeur humaine, depuis toujours, a été la liberté. La grandeur du suprême éducateur au monde de notre ère, père Giussani, consiste au fond dans son affirmation : « // *n'y a que le mot Dieu qui précède celui de liberté* ».

Cette priorité, par ailleurs, est même tautologique car Dieu dans sa Trinité est le stade premier et le plus élevé, voire final de la liberté elle-même. À la condition, naturellement, que l'on soit sorti de l'idée moderniste et écervelée, attribuée à la notion habituelle de liberté, comme simple volonté de faire ce qu'on veut.

Hegel, comme tout autre vrai philosophe dans l'histoire, s'est posé de définir le mot « liberté » comme le plus haut concept humain. Il y est presque arrivé lorsqu'il a formulé : « *La liberté est la conscience de la nécessité* ».

Il y est quasi parvenu, car lui aussi, ce grand philosophe rationaliste allemand de la fin du dix-huitième, ne s'est pas mis dans la condition de se poser totalement la bonne question pour repérer le sens aussi du mot « nécessité ». Il a bien compris, par contre, dans sa formule le concept paradoxal d'attribuer de la limite au mot le plus illimité qui soit : liberté.

La conscience suprême de la nécessité est en effet Dieu Lui-même. En l'occurrence, Jésus est celui que Dieu le Père a envoyé sur Terre jusqu'à la Croix et à la Résurrection de Pâques.

« *Quaerere Deum* », chercher Dieu signifie pour chaque homme se mettre face à cette apparente absurdité de limiter sa propre liberté dans l'ontologie, dans l'intrinsèque reconnaissance de sa propre créaturalité totalement libre. Dans la nécessité impérative de concevoir sa liberté limitée à l'acceptation du seul Créateur. Un Créateur qui, avec son Amour infini, continue à créer le sacré de la Vie elle-même, celle pour laquelle et dans laquelle la liberté des hommes prend tout son sens et sa saveur.

Les hommes – pensait Anneke – dans leur état permanent de pécheurs arrivent à réaliser cette conscience hégélienne d'opérativité de la nécessité factuelle. Mais ça leur manque souvent ou fait défaut que cette nécessité est la Trinité elle-même : le Créateur tout puissant de toute chose et de toute vie. Lequel, dans Sa nécessité irréductible de coopération inévitable avec les hommes, mais soumise à leur propre liberté, ne peut qu'utiliser toute Sa miséricorde, structurellement infinie, dans Sa relation avec l'humanité. Celle-ci, pour être au moins digne, ne peut que demeurer libre de concevoir et pratiquer cette douce soumission à son destin naturel.

Mais également de s'y rebiffer, ridiculement rebiffer. Et inévitablement dénier cette soumission : quelle soit activement (ou passivement) celle-ci doit demeurer toujours possible.

Il ne saurait quoi en faire le Créateur d'une soumission obligée. Un Peuple de Dieu sous la coercition de s'agenouiller face à Sa puissance : à quoi bon ?

Par exemple, toute l'inutilité et la vanité de l'Islam sont contenues dans cette violence intrinsèque à la liberté humaine. De pouvoir se rebiffer même à Dieu, à sa nécessité absolue. À l'instar de Capaneo, le personnage de l'enfer de Dante, qui continuait à blasphémer contre Dieu à cause duquel il se trouvait parmi les flammes désespérées.

Anneke tournait autour de ces pensées dans sa rencontre avec Géraldine à l'intérieur de son appartement que cette dernière voulait louer pour en acheter un plus grand et confortable. En prévision de pouvoir en consacrer une partie à ses hôtes et, surtout, à sa future famille. Mais son idée de maison était celle dont son père Luigi parlait toujours : en 1969 il avait lu un petit livre intitulé « *Civiltà in bagno* » (Civilisation en salle de bain). Sa thèse centrale était que le modernisme avait caché ce que la grande civilisation avait toujours célébré, toute au moins comme idéal. La maison devait être conçue pour l'homme à partir et autour de deux services : la cuisine et la salle de bain. L'idée moderniste, par contre, a réduit la cuisine à « angle de cuisson » et la salle de bain à un petit cagibi sans fenêtre et, si possible, avec douche et, de préférence, sans baignoire, plutôt cachée et séparée (!?) surtout du water.

La jeune fiancée de Serge n'en finissait d'être admirative à l'égard de Géraldine. Et de remercier le Seigneur de deux Grâces dont elle se sentait comblée sans aucun mérite. *Tout d'abord*, de sa suprême liberté de se retrouver librement agenouillée devant le Mystère grandiose de sa vie. *Et puis* de pouvoir, elle aussi et toujours, dans l'incroyable gratuité, faire partie bien que d'une manière minuscule, du Corps Mystique. À l'intérieur de la seule non-religion existante au monde par l'initiative époustouflante et vraiment « libérale » du seul Dieu vivant.

Elle ne pouvait exprimer cette gratitude que dans une prière secrète, incommunicable horizontalement dans sa sacralité, que même Géraldine puisse un jour jouir de cette plénitude dont elle se sentait déjà humblement remplie. Tout en lui étant cadette et encore étudiante.

La jeune Flamande pensait également à la petite armée invisible et silencieuse des Adorateurs et surtout d'Adoratrices qui ne se limitent pas à une rapide dévotion piétiste mais se consacrent à des heures de méditation priant hebdomadaire face au Mystère Eucharistique de l'Ostie consacrée. Serge lui avait raconté que Luigi et Elena avaient récemment fait visite au monastère situé sur le mont Sainte Odile en Alsace, entre Strasbourg et Bâle, dans la région du Rhin.

Ils avaient visité cette imposante abbaye qui domine, sur le bout de la montagne éponyme depuis presque un millénaire et demie, toute la région où l'autoroute qui amène actuellement en Italie via la Suisse, à la frontière toute proche. Le vieux couple avait séjourné dans le même hôtel qui accueille les Adorateurs qui se relayent jour et nuit – depuis les années 30 – à une adoration perpétuelle. Une adoration catholique et intrinsèquement antiprotestante car les proches luthériens de la région ne reconnaissent pas – entre-autres – la présence divine en corps et sang dans le Mystère de la Messe.

Le cardinal Ries : mort négligée en Belgique après une vie très laborieuse et humble

Les hommes, on le répète toujours, sont des animaux sociaux. Mais même les animaux les plus féroces, ou les plus faibles, le sont. C'est donc dans leurs relations les plus solitaires, celles les plus intimes qu'il faut rechercher l'identité suprême de l'homme, de l'humain : la plus spécifique. La plus personnelle, sa dimension unique et incomparablement supérieure. C'est dans le rapport avec sa recherche de la catégorie de l'infini, où sa vie se révèle en relation avec la singularité de sa naissance et de sa mort, que l'homme prend toute sa densité et sa substance.

En d'autres termes, c'est par rapport au *logos*, à la pensée éternelle et corporelle – ou à son apparent silence auto-imposé – que l'identité humaine doit être cherchée dans sa transcendance inévitablement immédiate.

Ici en Belgique a vécu de sa naissance, pratiquement toute sa vie, le cardinal Julien Ries qui a reçu sa pourpre juste un an avant sa mort, à 92 ans. C'est de Pape Émérite Ratzinger qu'il a reçu sa barrette, à reconnaissance et récompense de sa vie chrétienne comme simple prêtre d'un petit couvent de bonnes sœurs en Belgique et professeur d'université à Louvain : c'est dans la recherche anthropologique, de ce que l'homme est et a toujours été vraiment dans son essence, dans la chair et son esprit.

Julien Ries a réinventé la définition universelle de « *Homo religiosus* » de Mircea Eliade. Toutes les nombreuses spécifications préhistoriques de l'anthropologie culturelle analysées par les plus grands de l'univers académique – de l'« *homo erectus* » à l'« *homo habilis* et

faber » ou à celui de l'« homo sapiens » – ont toutes vécues sous leur particularité globale et transcendante de la magnitude religieuse, indépendamment de ses stades de développement et de ses localisations terrestres.

Certes, la dimension sociale est celle que, notamment, les grands anthropologues ont recherché (et ils continuent) sur toutes les facettes de leur progressive existence. Et finalement ils ont tous abouti à cette simple grandeur de l'humble mais très savant cardinal belge. D'où l'amitié et l'estime la plus élevée de la part du – peut-être – le plus grand anthropologue du monde, le français Levi Strauss.

La preuve du degré de la force bergoglienne et, surtout, de l'étendue de la crise de son (notre) Église, on l'a eu anticipativement aux funérailles du cardinal Ries.

Et bien – en Belgique, aux jours où à Rome on était en train de préparer l'élection du Pape François – il y avait deux cardinaux dont Ries. L'autre était Danneels, surnommée offensivement également *Mafia* à cause de son rôle dans le groupe dit « complotiste » moderniste de Saint-Gall avec les cardinaux allemands Kasper et Marx, prélats d'Hambourg et de Munich.

Le vieux cardinal flamand se trouvait déjà à Rome pour manigancer, afin de faire élire le cardinal argentin Bergoglio (comme par ailleurs déjà en 2005 où il a été élu par contre à Pape – dans la ligne pétriniennne des prestigieux pontifes précédents, Ratzinger, sous le nom de Benoit XVI). Danneels donc reste à Rome et n'a pas participé aux funérailles de l'autre cardinal national ! Non seulement, mais aucun évêque flamand est présent aux funérailles de l'autre cardinal belge... wallon. Qui a pu bien être le responsable de cette défection éclatante et incroyable qui a vu, tout de même, la participation à Tournai d'une large partie du monde académique, politique (même de l'actuel ex-premier ministre socialiste très personnalisée, Di Rupo, lequel l'avait fréquenté auparavant même en privé). Et de beaucoup de membres de *Communion et Libération* belges et italiens (Ries était ami personnel de père Giussani et avait participé activement pendant treize ans au Meeting de Rimini).

Il suffisait un vol *low cost* de Rome à Bruxelles le matin et son retour l'après-midi pour ne pas mettre en crise ses intenses... pour parler au Vatican à support de l'élection du nouveau Pape, toujours « promis moderniste ».

Il suffisait également un bref appel téléphonique pour assurer la présence des évêques néerlandophones à l'adieu ultime du seul cardinal resté en Belgique (déjà malade) comme toute sa vie, à travailler dans la Vigne éternelle. Des innombrables prêtres et religieuses auraient dû se réunir aux pieds du prestigieux cercueil.

Par ailleurs, lorsque le Mystère de la très franciscaine « Sœur Mort » se présente, tout doit s'arrêter. Le hiatus de la Vie proclame la silencieuse voie de l'Éternité : il ne reste qu'à tendre de près l'oreille pour au moins écouter... l'Invisible.

Il apparaît finalement évident que ces deux simples et très catholiques options aient été accomplies à l'envers, en pleine opposition à la Vérité et à la Tradition !

Combien d'événements, dans la vie comme dans la mort, témoignent de la solitude extrême de l'homme face à l'Éternel. De sa séparation, recherchée ou tout simplement subie. Même avec cynisme et malveillance !

Comment l'Esprit Saint a pu souffler, et dans quelle direction, à l'élection du nouveau Pape, on pourrait se demander ? Les voies du Seigneur et de la Trinité sont vraiment mystérieuses. Luigi et son épouse Elena ont naturellement fait le déplacement à Tournai pour participer à cet évènement ultime et historique, tout au moins belge : et pour le savant et humble cardinal Ries. Presque tous les cardinaux électeurs n'en finissaient actuellement de se demander pour quelle raison avaient adhéré à cette proposition du fameux groupe de Saint Gall – apparemment mécréant ou hétérodoxe – dans l'élection de Pape François !

La sacralité de l'élection pétrinienne devait et pouvait bien supporter (peut-être) aussi le retard d'une journée (du reste même accélérée d'une façon anti-canonique, jusqu'à réaliser trois votations, au lieu des deux canoniquement règlementaires !). Pour ne pas parler du suprême témoignage en rapport à l'évènement Mort si déjà non religieusement caché par la culture nihiliste contemporaine !

Résoudre le problème ontologique et vocationnel du travail avant celui du métier

- Tu le sais bien – Elena s'adressa à son mari Luigi – comme presque tous les enfants de sa génération, Daniel à partir de son adolescence, a toujours été un rebelle à notre rencontre. Certes, nous avons bien sûr commis nos erreurs éducatives, mais maintenant qu'il est marié et après qu'il a même remédié au manque de baptême de notre part, il faut que nous reconnaissons que notre fils a été rigoureux sur deux points fondamentaux : le rapport intime avec lui-même, c'est-à-dire avec sa solitude foncière naturelle ; et la relation avec son utilité vis-à-vis de la socialité, à savoir le travail.
- Pourquoi, Elena, tu parles de solitude ?
- Très simplement que dans sa solitude, dans son rapport avec soi-même – comme en dernière analyse pour chaque homme – qu'il a vraiment décidé de se convertir !
- Mais tu sais bien que nous l'avons beaucoup aidé...
- C'est vrai, mais c'est lui qui a décidé. Nous avons toujours essayé de l'aider. Mais c'est sa résolution, sa volonté qui a toujours été déterminante. Le choix de sa conversion et la détermination vers son travail, que maintenant il considère sacré (même s'il veut changer de métier) viennent de son for intérieur !
- Cela est vrai. Nous ne pourrions pas être vraiment accusés d'avoir été vraiment des mauvais parents qui l'ont mal éduqué.
- Bien plus que cela. Daniel a fait le choix qui, non seulement anthropologiquement, mais même religieusement est rigoureux.
- Oui, nous pourrions le reconnaître même explicitement. Mais quoi faire ?
- Moi aussi je ne sais pas trop. Peut-être pas grand-chose. Mais il faut le savoir et essayer de le faire vivre dans la relation avec lui.
- Oui, surtout qu'il me semble qu'il s'agit des deux paramètres les plus importants de notre modernité familiale : le rapport avec l'intelligence de la vie, le religieux, et celui interne au rapport de réciprocité avec les autres, la société : par le biais de l'activité de son propre travail et du nôtre.
Quoique, il faut reconnaître que le don de la Foi est toujours un mystère de la gratuité de Dieu : lui-même, notre fils chéri, l'a reconnu explicitement au restaurant flamand.
- À présent je suis préoccupée aussi pour son nouveau métier.
- Mais, il n'en a pas décidé un. D'ailleurs moi aussi j'ai changé de cap. Il faut qu'il fasse son propre chemin. En tout cas, il me semble qu'il soit actuellement très responsable, surtout d'un point de vue économique.
- Oui, grâce au fait qu'il a bien dépassé les critiques petites bourgeoises de ses amis « crétiens plus que chrétiens », qui – encore aujourd'hui, après plus de cinq ans – sont au fond convaincus que son métier d'agent de sécurité soit déclassé et déclassant...

- On en a déjà parlé combien de fois : les abrutis subordonnés disposent de critères de jugement clairement rikiki et risibles propres à la petite bourgeoisie toujours idéologiquement subordonnée : des préjugés. Il gagne bien et c'est seulement des horaires de travail qu'il s'agit, parfois voire souvent décalés, mais largement compensés. Et surtout dans un secteur, la sécurité, en pleine expansion et pas trop remplaçable avec la robotisation.
- Moi aussi je suis très heureuse qu'il n'a pas attrapé le virus cancérigène de l'étatisme. Au contraire, il me semble que son opposition à la domination de l'État sur le plan économique, et non seulement, soit excellente. Peut-être, c'est sur le plan culturel qu'il soit un peu faible...
- C'est le grand problème de tout notre monde moderniste : c'est difficile résister à la colossale machine de propagande du pouvoir qui bombarde chaque jour avec son lot d'idéologie totalitaire soft et multiforme. Mais il faut avoir confiance : lorsqu'on a résolu le problème du rapport avec le travail, bien distinct de celui avec le métier, c'est-à-dire de son utilité spécifique et intrinsèque, de sa propre fonctionnalité et indispensabilité par rapport aux autres et à l'Éternel, tout le reste ne peut que faire espérer.
- Certes, mais d'abord il faut éclaircir le fait qu'être un travailleur subordonné n'est nullement inférieur au travailleur entrepreneur, en dignité et en liberté : comme par rapport à sa sœur.
- T'as raison Elena : il y a des travailleurs, des innombrables travailleurs subordonnés, bien respectables et apparemment dignes. Et, par contre, beaucoup d'entrepreneurs qui ne sont ni respectables ni dignes.
- En réalité, en quoi nous pouvons définir la vraie respectabilité du travail ? À part le fait que le vrai travail est toujours respectable dans toute occasion, il faut considérer, tout d'abord, la collaboration non seulement objective mais également volontaire et consciente avec la Création permanente de Dieu par rapport à l'univers et à la vie.
- En effet, l'idée que le travail puisse être jugé dans l'ordre de la pure exclusive nécessité, c'est le dégrader. À l'intérieur, dans la création continue du monde, dont Dieu n'a réalisé, tout seul, que la première ébauche, il y a toute la place de l'indispensable collaboration de l'homme. C'est là que le Créateur a déclaré Son besoin des hommes qui ne peuvent, pour leur Salut, que collaborer dans Sa divine création continue.
- Ce qui est indigne est le fait que le travail soit d'abord conçu comme généralement subordonné. Et jamais, comme il le devrait, en tant que conséquence première et intrinsèque de l'entrepreneuriat qui, dans son essence, est la coopération harmonieuse dans le travail de transformation toujours religieuse de l'Univers !
- Certes que la plupart des personnes finiront dans un travail et un métier naturellement subordonné.
Mais ceci doit jaillir toujours d'un choix comparatif et personnel d'abord avec la possibilité de devenir un possible entrepreneur (ou intrapreneur) libre. Après avoir vérifié qu'on n'est pas fait pour faire l'entrepreneur, on peut librement devenir travailleur subordonné en parité et en toute grande dignité avec qui vocationnellement découvre de devoir devenir même imprévisiblement entrepreneur.
- Oui, cela est la seule possibilité d'échapper à la lutte de classes dès le début et à la racine. Donc d'éliminer la dimension préjugée classiste et falsifiant la valeur du travail en soi, entre l'entrepreneur et le techniquement subordonné.
- Il me semble que Daniel ait acquis tous ces étapes et qu'il faut lui absolument le reconnaître.

La vraie intelligence est pénétrer la réalité, la comprendre et agir de conséquent

- En réalité, ce qui me préoccupe c'est le rapport que pratique Daniel, que nous connaissons naturellement depuis toujours, avec les problèmes de fond de notre société : le travail, les taxes, la dette publique, l'immigration et ceux apparemment conséquents comme la dénatalité.
- À vrai dire non seulement ces problèmes sont à Daniel, mais aussi à Géraldine. Et puis, moi – tu le sais – je préfère parler de société moderniste et non seulement moderne. Celle-ci est très minoritaire par rapport à celle déjà législativement dévastée dans l'indifférence volontairement ignorante. Il y a deux sociétés contemporaines : la moderniste et la moderne. La première est celle immanente, directement sous les yeux de tout le monde et qui est faite d'horizontalité, celle dans laquelle la subjectivité de chacun agit d'une façon interlocutoire mais, en réalité, dans une lutte conçue sans cesse obéissante à ce que l'intérêt individuel impose et permet. Possibilité toute interne à l'interaction fatale où la seule loi existante est celle résultant de ce qu'on appelle la sécularisation (naturellement moderniste).
- Tu parles de la société presque toute fondée sur la soi-disant objectivité. Cette société qu'une partie très minoritaire appelle moderniste mais elle est couramment dénommée dans sa presque totalité, moderne, sans autre sens que la seule et unique acception de cette adjectivation d'apparente réalité.
- En effet, le terme modernisme n'existe pas pour tous les hommes et qui sont adhérents à cette vision du monde, à sa chosification comme tu dis exclusivement quasi matériellement réifiée, même parmi tous les catholiques massifiés.
- Justement, comme cette réduction de la globalité de la vie est activement déniée, aussi à cause de la raison qu'il est tout de même impossible d'éliminer de la réalité sa dimension verticale et culturellement spirituelle, le mot modernité n'admet pas ou comprend très mal l'existence de son dérivée privatif modernisme.
- Ainsi, l'utilisation de ce dérivé avec la désinence en « isme » (modernisme) remplaçant ou précisant celle en « ité » (modernité) constitue toute la différence et la division radicale de notre univers humain. Elle aujourd'hui sépare profondément l'apparente majorité se voulant totalitairement unique par rapport à une correspondante minorité revendiquant une conception globale, donc vraiment et substantiellement religieuse. Comprenant aussi bien la dimension horizontale que verticale, celle factuelle des choses conjointes avec celle vraiment de l'Esprit. Et c'est cette deuxième société moderne qui s'oppose à celle unidimensionnelle moderniste qui utilise le mot *modernité* en sens réduit et opposé. En excluant, même, l'existence de l'autre dérivé et très critique : *modernisme*.
- Il me semble, Luigi, que ton discours autour de ces deux mots soit trop compliqué pour le niveau courant d'intelligence critique contemporaine. Et, surtout, de sa volonté d'intelligibilité, de capacité de compréhension.
- T'as raison. Cela fait au moins cinq siècles que la sécularisation rabat progressivement les oreilles de l'humanité avec son idée laïciste que Dieu n'existe pas ou qu'Il est inutile quand Il n'est pas contraire au salut humain. Jusqu'à le comparer, comme l'a fait le matérialiste Karl Marx, à l'opium, « l'opium des peuples ». Le tout amenant dans une vision du monde et de la vie même contre nature et contre sa créaturalité, c'est-à-dire dans une culture folle.

- Moi qui t’aime, j’arrive à trouver la force de te suivre et à voir clairement qu’il s’agit là de la réduction de l’intelligence qui ne peut être – dans son intégrité – que globale : immanente et transcendante en même temps.
- Il ne s’agit pas de mes idées, mais du Plan Éternel. Non seulement, mais la vraie intelligence ne peut que reconnaître l’indispensable nécessité – en tant que passagers que nous sommes même si merveilleusement sensés et vocationnels – d’être sauvées par ce plan Trinitaire.
- Et comment tu expliques le mot « salvation » ?
- Sauver de la simple folie et surtout par le biais de la Révélation divine qui, avec l’incarnation de Jésus, sa Mort et sa Résurrection en nous léguant l’Église catholique... Cette dernière nous a indiqué, et continue à le faire – en tant que Peuple de Dieu – le chemin de notre Salut. C’est pour cela que la vraie intelligence humaine est de reconnaître, pénétrer et se faire pénétrer par ce Mystère suprême de l’existence humaine. Quoi d’autre ?
Autrement, il n’y a que du nihilisme total ou, au mieux (ce qui revient au même) partiel. Et c’est pour cela que des génies comme Pape Émérite ou saint Jean-Paul II, sont entendus mais pas vraiment écoutés.

« Trieste Liberata » a attendu l’extrême-onction !

Le stage informatique de Serge était bien avancé. Son travail quotidien avec Géraldine avait déjà commencé à livrer ses fruits. Le « Cahier des charges » pour le fournisseur du logiciel sur le *cloud*, avait été établi, corrigé et mis à jour. Et même assez bien appliqué avec le travail très collaboratif de l’informaticien, le futur collègue de Serge de l’entreprise fournisseuse chargée de réaliser le logiciel dédié en question. Serge y travaillait aussi le week-end, avec un contrôle méticuleux. Il essayait de laisser le vieux couple dans leur intimité et leur vie privée. Il les suivait activement – si on peut dire – le dimanche après-midi pour la longue Adoration Eucharistique silencieuse de 16h30 à 18h pour ensuite assister à la Messe chantée. Celle-ci était animée, tour à tour, par des sopranos de qualité et très volontaires, entraînant et enchaînant toute l’assemblée. Elles, à la fin de la liturgie, ne manquent pas de chanter, accompagnées à l’orgue très puissant de l’église du Sablon, un motet ou une petite cantate religieuse (souvent de Bach). Ainsi, il se passait une expérience aussi pour lui assez mystique à laquelle Anneke avait déjà participé deux fois.

Afin de ne pas rompre le climat de relation dense et fondamentalement silencieuse, Serge évitait le plus souvent de parler du blog de Luigi en français et en italien, pour ses véritables lecteurs aussi bien francophones qu’italiens.

Le jeune français remarquait parfois des petites fautes en français surtout de type stylistique : les italianismes en français (et les gallicismes en italien). En effet, Luigi écrivait d’abord en français pour ensuite traduire son *post* en italien, sa langue maternelle (à vrai dire, celle-ci était le dialecte des Abruzzes). Et ceci, afin de rendre ses articles conceptuellement le moins que possible « *italoches* », comme il disait lui-même, analogiquement au sens de l’adjectif « franchouillard » pour la culture bornée hexagonale française.

Par ailleurs, Luigi avait à cœur beaucoup la thèse du plus grand linguiste français Claude Hagège selon lequel il faut toujours applaudir les contributions des étrangers écrivant en français, surtout sur le plan stylistique et terminologique : cela permet (pas toujours,

naturellement) à la langue nationale de ne pas trop se scléroser. Non seulement, mais les « barbarismes » permettent également de récupérer des mots et des expressions d'origine latine devenues délaissées qui avaient appauvri la langue domestique.

En réfléchissant sur chaque mot et phrase de son véritable maître de stage, Serge s'était aperçu que Luigi avait parlé beaucoup de son père timbalier Donato, mais n'avait presque pas touché un mot spécifique sur sa mère.

- J'imagine que, vu l'importance prioritaire que tu attribue à la relation conjugale et familiale, tu n'as pas causé de ta mère par manque d'occasion...
- En effet, j'étais l'ainé et elle me considérait déjà à ma petite enfance son chouchou. Elle m'amenait souvent à faire une petite visite à l'église saint François à Lanciano, notre ville des Abruzzes, pour une petite Adoration au premier miracle eucharistique de l'histoire. Celui-ci s'était passé presque en haut Moyen-âge, en 700 : un moine, avant la consécration d'une de ses Saintes Messes, eut le doute que le Corps et le Sang du Christ n'étaient pas vraiment présents dans l'Ostie et dans le Vin qu'il était en train de préparer dans l'eucharistie.
Au moment de l'élévation le moine s'est vu remplir les mains de sang qui coulait de la blancheur de l'Ostie pendant que celle-ci se transformait en chair humaine. Encore dans les dernières années 70, les analyses biologiques ont confirmé le DNA du même sang récolté et conservé dans bien d'autres miracles eucharistiques avec la même chair certifiée du myocarde. J'étais très impressionné : j'avais cinq ou six ans (https://fr.wikipedia.org/wiki/Miracle_de_Lanciano).
- Maintenant je comprends bien ta ville natale : on y parvient en pèlerinage du monde entier !
- Pour moi e ma mère – et pour beaucoup de la population locale – c'était très « naturel », presque familial.
Mais pour te donner une idée de ma mère, je pourrais te dire de deux épisodes afin de te la situer : une relative à sa naissance et l'autre à sa mort, la première involontaire (il va de soi) et l'autre mystérieusement, on dirait, « volontaire ».
Elle est née le 4 novembre 1918, date qu'on a fêté en Italie comme anniversaire national pour plus de cinquante ans durant. C'était le jour de la fin de la première guerre mondiale, le plus grand massacre de l'histoire (même avec l'emploi de gaz meurtriers !). Ainsi, mes grands-parents ont appelé ma future mère *Trieste Liberata*. Cela donne une petite idée du nouveau climat culturel en Italie par rapport à l'unité nationale qui s'était créé en quelques années de guerre !
- La ville *Trieste*, libérée, comme prénom ?
- Oui exactement. Dans ma ville natale il y avait aussi un maréchal des carabinieri prénommé *Trento Libero* ! Deux villes de frontière à plus de 700-800 kilomètres (sans autoroutes et vol *low cost*) libérées de l'occupation autrichienne. Cela en dit longue sur l'incidence de la guerre et du prix humain payé dans le carnage avant et après la victoire sur les occupants... Mais qui ont soudé aussi le sentiment national. Moi-même j'ai fait mon service militaire à Cividale del Friuli (à la frontière avec la Slovénie, à l'époque encore dans le bloc communiste), et je me rappelle toujours d'un petit sicilien de Pachino, un village à plus de mille bornes, à l'autre extrémité de la Botte et de sa grande île, qui était « *très fier d'être devenu vraiment italien* » lorsqu'il a décroché, à la frontière la plus nordique avec l'Autriche et la Yougoslavie (en 1965), son permis de conduire B : pour la camionnette militaire Jeep, surplus américain de guerre.
- Je n'avais jamais pensé au service militaire de ce point de vue.
- Quant au jour de la mort de ma mère Trieste (à 98 ans), je peux te dire qu'elle a expiré la dernière fois juste après avoir reçu la dernière bénédiction de la part du prêtre de l'hôpital de Milan où ma sœur l'avait faite amener : nous étions là, ses enfants, et elle avait attendu son extrême-onction pour partir vers la maison de son Père éternel.
- Ta sœur ? Et ton frère ?

- Oui ma sœur Viviana, dont je suis l'ainé de 10 ans, née à Milan et véritable milanaise, y vit encore. Quant à mon petit frère, Lino (diminutif de Vitale), avec lequel je parlais toujours en dialecte des Abruzzes comme en famille, à l'exclusion qu'avec ma sœur, est mort sur la route, dans une sorte de némésis...

Tout est signe. Du premier événement à l'apparent dernier : dans le sacré

- Mort sur la route ?
- Oui. Et d'une manière emblématique. Il paraît qu'on meure toujours comme on a vécu : c'est un proverbe populaire qui l'affirme. Mon petit frère avait deux passions prédominantes : les amis, ses amis ; et les belles voitures. C'est-à-dire les filles.
- « *Les voitures, c'est-à-dire les filles* » ?
- Oui, il pouvait avoir les filles avec les voitures prestigieuses, c'était son credo. Toute sa brève vie, très laborieuse, a été polarisée, apparemment, sur ces deux intérêts. Un collègue dans l'entreprise qui les avait embauchés (où on fabriquait et mettait en place des structures d'aération) et qui suivait un chantier vers Bergame tout près de Milan, avait crevé un pneu de sa voiture. Mais ceci, après qu'il n'avait pas fait réparer sa roue de secours de sa crevaison précédente. Comme d'habitude et très généreusement, mon frère, s'est offert de lui amener la roue avec sa rapide décapotable : une belle Alfa Romeo 2000 (!). Arrivé sur place, il s'est mis à genoux pour remplacer lui-même la roue. Un camion à grande vitesse, en basculant, le jeta à une cinquantaine de mètres : mort sur le coup. Il n'avait pas encore vingt-huit ans, mais déjà avec son épouse et un bébé. Sa générosité amicale et sa passion pour les belles mécaniques l'avaient perdu. Le proverbe populaire, en l'occurrence, n'avait fait que reprendre pour lui le mythe de Némésis. Certes, derrière le mythe, sa partialité et même sa superstition, on trouve des correspondances certaines. Le cas n'existe vraiment pas.
- Tu veux dire que chacun construit son propre sort ?
- C'est la liberté de chacun qui collabore (ou contraste) au Mystère du Créateur éternel : Mystère évidemment pour nous les petits bonhommes que nous sommes, qui essayent de comprendre... En effet, combien de fois j'ai cherché de comprendre pour moi la mort tragique de mon petit frère ! En tout cas j'ai retrouvé dans l'épisode de l'« accident de la route », toute sa générosité sympa, son élan altruiste et amical, son utilisation de ses capacités factuelles, sa gratuité relationnelle, le tout jusqu'à l'imprudence, jusqu'à l'absence de calcul. Non que je puisse y voir aussi une sorte de loi de son destin prédéterminé automatiquement. Mais, c'est sûr, une signification constante est bien évidente parmi mille faits de son existence comme ce tout dernier violent événement. Tout est signe !
- Comment ?
- C'est comme le dernier message que notre mère nous a lancé, muette depuis des jours, en arrêtant son respire juste après la dernière prière et la bénédiction du chapelain qui donnait la voix à son aphasie de ses derniers temps on ne peut plus loquace. Surtout pour nous, en l'occurrence les fils chrétiens, la corporalité, la matérialité de nos gestes. Ils révèlent toujours un fil rouge qui nous renseigne sur la vie qui nous relie éternellement. Il faut une volonté opiniâtre et obtuse pour ne pas vouloir voir et entendre ce que même les gestes les plus silencieux nous communiquent. Pourquoi le miracle de la naissance et de la mort – les plus imprévisibles – devraient être privés de signifié ? C'est à la mesure de notre amour, de notre ouverture, qui est confiée la sagesse de

notre lecture. La superficialisation banalisante du nihilisme contemporain, ainsi que le réductionnisme du soi-disant *politically correct*, doivent nous préoccuper au-dessus de tout, sous les pressions innombrables d'un pouvoir mondain de plus en plus actuellement lobotomisant !

Il faut s'armer d'antidotes proportionnellement puissants et nombreux : autrement dit, il faut de la vraie culture religieuse et catholique.

- Mais quelle est la substance de cette vraie culture catholique dans une phase historique – repris Serge presque en continuant la narration de Luigi – où l'Église de ce pontificat bergoglien est en train de détruire, morceau par morceau et d'une manière intermittente sans trop le savoir, les fondements et les contenus dans sa Tradition magistérielle ?

Comment peut-elle l'Église se poser d'être moderne dans une culture trans-humaniste, sans dénoncer chaque jour cette tentative continue de guerre atomique et de radiations mortelles à l'encontre de l'humain et à de l'Église elle-même ?

Le risque de la litigiosité bicéphale, ou bien l'adieu pour le nouveau dans l'Eglise

Mais l'occasion du ralentissement des relations de Luigi avec ses chers Italiens était due à un épisode plus profond, ecclésiologique. Après la mort de saint Jean-Paul II et du fondateur père Giussani en 2005, le mouvement *Communion et Libération*, sous le guide de son nouveau président père Carron, espagnol et dauphin désigné par père Giussani lui-même, avait commencé à opérer un virage radical et progressif au mouvement qui, sous le pontificat de Pape François a assumé la substance d'une mutation d'identité. Et ceci, en conformité surtout à la nouvelle ligne pastorale, juste après l'avent de Pape Bergoglio.

Il faut tout de suite remarquer que ce virage pontifical était déjà réellement en route depuis au moins un demi-siècle dans l'arrière-plan antagoniste de la génialité et de la Grâce des trois Papes exceptionnels postconciliaires. Leur foi et leur sagesse intellectuelle chrétiennes avaient couvert un mouvement de désagrégation ecclésiale et de culture religieuse qui avait traversé toute la période comprise entre le substantiel refus de l'encyclique « *Humanae vitae* » du 1968, jusqu'à l'exceptionnelle démission de pape Benoît XVI.

Une partie très importante des membres de l'ancien mouvement de *CL* se positionna – comme Luigi et Elena – décidément à l'extérieur du nouveau mouvement. Celui-ci, devenait totalement proche ou désormais conforme à l'idéologie spiritualiste, liquide et relativiste de l'*Action Catholique* contre laquelle père Giussani avait lutté toute sa vie !

En réalité, la nouvelle ligne pastorale introduite par Pape François et père Jullian Carron était totalement conforme et constituée par les fondements de la théologie, même si méconnue, de Karl Rahner, restée très discrète mais concrètement installée profondément dans les mentalités mondaines couvertes par la religiosité puissante christocentrique de l'Église pétrinière. Celle de père Giussani, par exemple.

Dans ce dernier demi-siècle, la théologie rahnerienne avait conquis une véritable majorité plutôt apparemment sous terrain dans l'Église catholique malgré les puissants pontificats des trois premiers Papes post-Concile, le béat Paul VI, saint Jean-Paul II et l'émérité Benoît XVI. Avec leur gigantesque guidance complètement dans la ligne de la grande Tradition, ils avaient mis plutôt en sourdine l'Église moderniste, relativiste et casuiste (sociologiste et mondaine).

Père Giussani lui-même veillait et tout le monde se rappelle de ses interventions réparatrices jusqu'à affirmer : « *De votre compagnie je m'en fiche !* ».

Il faut remarquer que la nouvelle pastorale, dite « pastoralisme subordonné », n'était autre

chose que le fait de céder aux pressions générales et devenues de plus en plus explicites et jugées « *non tenables* ».

Ainsi il y avait une partie importante des membres de *CL* qui avait commencé à sortir du mouvement en opposition avec l'vent de sa nouvelle pastorale toujours plus spiritualiste, permissive, psychologiste, mais également tiède et casuiste.

Une partie des membres de *CL* ont commencé à se réunir à l'extérieur et une centaine se sont retrouvés dans une des vacances à Nursie (Norcia, en italien) bourgade natale de l'Ombrie de saint Benoît, grand protecteur de l'Europe et fondateur, au début du sixième siècle, du monachisme moderne, le plus important de l'histoire chrétienne.

Elena et Luigi s'y rendirent en 2016 et y retournèrent, en 2017, à San Martino di Castrozza, sur les Dolomites. Le vieux couple remarqua tout de suite l'ambiguïté de positionnement de beaucoup de ces membres qui, tout en pratiquant une religiosité culturellement dans la Tradition et scrupuleusement dans la charisme giussanien, farouchement contraire à celui introduit et affirmé progressivement, dit « carronien » pour son modernisme bergoglien, demeuraient idéalement à l'intérieur du mouvement en position de fronde, même radicale.

Certains, qui se considéraient les « pères responsables » du mouvement depuis plus d'un demi-siècle, ne se résignaient pas au fait d'avoir été volés et même dépossédés de leur mouvement. Ainsi, le choix de la bourgade au centre de l'Italie dans le 2016 s'est révélé emblématique. Surtout Luigi, en approfondissant l'histoire de la fondation de la part de Benoît de son monastère local, retrouva beaucoup d'analogies avec la situation de l'Église et de *CL*.

C'est à la troisième tentative d'empoisonnement du moine fondateur Benoît, de la part de ses confrères, lesquels, en désaccord avec sa règle rigoureuse qui serait devenue célèbre sous le mot « *Ora et labora* » (*Prie et travaille*), essayaient de se libérer de leur futur saint serviteur de Dieu, d'après eux trop radical et « traditionaliste ».

Échappé encore au meurtre, l'encore simple moine Benoît, se leva et annonça son départ : « *Mes frères, je vous débarrasse de ma présence pour vous encombrante et je vous souhaite bon vent* ». Plusieurs moines le suivirent. Il avait beaucoup de choses merveilleuses à faire plutôt que déjouer les tentatives d'assassinat à son égard.

Cette attitude enfin nette de saint Benoît était apparue à notre couple bruxellois lumineuse ! Le saint moine se situait à l'intérieur de l'histoire éternelle et divine de l'Église et non dans celle très humaine, trop humaine et contingente, de sa Fraternité... d'autant plus devenue même intentionnellement meurtrière.

De nos jours, ce n'est pas le venin de la ciguë que l'on doit craindre, mais de celui plus subtil de l'hérésie que Satan cuisine dans ses plats faussement gourmets plein de drogues aux goûts de la mondanité moderniste très à la page.

Cet attachement à « leur » mouvement que beaucoup donnaient désormais pour mort et d'autres par irréversiblement perdu, désormais depuis trop d'années et aligné au nouveau *pastoralisme* pontifical finalement catho-protestant, est fruit d'un narcissisme personalistique exécrationnel.

C'est l'Église – comme toujours – le but, et le mouvement le petit et provisoire moyen, fatalement souvent caduque !

Même si prestigieux et reconnu prophétique de la part de différents papes.

L'entrisme trotskiste – pour utiliser un adjectif politicien peut-être à propos pour la conquête ou la reconquête (illusoire) du pouvoir dans le mouvement, le fait de s'embarquer dans une inévitable lutte intestinale, fatalement bicéphale et stérile d'autant plus que le nouveau mouvement de *CL* est béni par le Pape tel qui est devenu, peut devenir prophétique de cette

démarche ! Par ailleurs, pourquoi reconquérir un pouvoir dans un mouvement qui désormais n'est plus désirable ?

Il fallait, plutôt, se situer au centre christologique de l'histoire ecclésiale et, dans la prière intense pour le « *Quaerere Deum* » toujours peu visible, se mettre en quête d'un nouveau chemin. En utilisant la carte religieuse giussanienne, naturellement.

Toutes les pseudo-justifications dans le genre « *Mais nous sommes les pères véritables fidèles de ce mouvement et avons le devoir...* », sont à considérer des infructueuses tentations relativement diaboliques, pensait et prêchait le couple Luigi et Elena. En effet, ils considéraient que toute l'ambiguïté était contenue dans le mot choisi de « père » dans l'auto-analyse de ce qui s'était passé. En réalité ces soi-disant « pères » étaient plutôt les « grands-pères » de *Communion et Libération*. La question n'était pas de simple nominalisme !

À part le fait que presque tous ils l'étaient réellement (même sur le plan chronologique de leur âge) ils n'avaient bien remarqué que la fonction active, très active, du « père » n'est pas assimilable à celle non directement responsable du « grand-père » !

Ce dernier n'est nullement protagoniste en première ligne et concrètement impliqué dans le processus toujours implicatif et contraignant (même juridiquement !) dans la famille, dans la société et presque toujours dans chaque type d'organisation. Comme dans le mouvement – donc en transposant – dans son procès vraiment directif d'une manière spécifique.

La position du « grand-père », par contre, n'est ouvertement et immédiatement concernée par rapport à celle de « père ». Elle est, à la limite et par contre, beaucoup plus morale et non automatiquement fonctionnelle : donc non (providentiellement) conflictuelle et endémiquement litigieuse.

Elle pourrait être faite coïncider avec l'idée qui séparait (plutôt idéalement dans le passé), par exemple, les parlementaires dans la gestion du pouvoir public : les « jeunes » députés, les soi-disant pères, par rapport aux sénateurs, les détenteurs du pouvoir dit « moral et culturel », c'est-à-dire celui des grands-pères justement. Celui défini, par exemple en *CL*, même « charismatique ».

Ses membres, tout près de leur âge de septante ou quatre-vingt ans (!) continuent en réalité à se réunir dans les traditionnelles « École de Communautés » typiques de leur ancienne tradition : structures dialogiques, celles-ci, particulièrement éducatives conçues surtout pour ados et jeunes. Et devenue généralement – et fatalement ! – psychologiquement et superficiellement abstraites pour tous les autres membres de *Communion et Libération*, mouvement désormais mature et même moyennement dans le troisième âge, si on exclut les vastes groupes des étudiants et des jeunes travailleurs. Ces derniers ont remplacé en large mesure le personnel religieux du mouvement dans le dernier quart de siècle.

Non seulement, mais tous ces soi-disant (ex)-pères, bien revanchistes (passivement ou peu conscients) utilisent aussi les mêmes ordres du jour des ÉdC de *CL* (décidés, même formellement, par les actuels véritables pères, nouveaux dirigeants du mouvement).

Une certaine volonté, sur fonds politiciste et de reconquête objective du mouvement, également de réappropriation désormais impertinente du pouvoir perdu, ne pouvait ainsi ne pas apparaître évidente et velléitaire. E ceci, indépendamment des contenus souvent rigoureusement giussaniens dans les conductions de ces ÉdC qui se révèlent, en tout cas, aux antipodes de celles officiellement « carroniennes » et à support de la ligne en tout cas moderniste et spiritualiste de la contemporaine Église cléricale.

La conscience du rigoureux dans la fidélité du charisme précédent ne peut que entrer en conflit, en effet, avec la même et symétrique assurance subjective de se trouver dans la position juste et idéale propre de l'actuelle Autorité de l'Église...

Face aux dernières deux questions de l'interrogation de Serge, Luigi pensait de se rendre presque muet et passivement désolidarisé même de ces proches amis italiens avec lesquels, dans les trois dernières années s'était à nouveau lié.

Il ne lui restait que la prière familiale, les Sacrements et l'Adoration Eucharistique silencieuse dans la Liturgie. C'est-à-dire l'essentiel du catholicisme, avec le témoignage, partagé au moins avec son épouse Elena.

On choisit librement de participer à un mouvement qui amène à l'Église. Mais lorsque ce mouvement change de mission et s'y confirme même dans la ligne papale, on n'a qu'à s'en aller et demeurer naturellement dans l'Église, coûte que coûte.

Saint Benoît – pour ne pas s'empêtrer dans une lutte bicéphale – monstrueusement improductive, a fait son pas latéral humblement. Ce qui est devenu de référence suprême dans toute l'ecclésiologie contemporaine.

Les argumentations des participants à Milan à l'*École de Communauté* (laquelle reproduit même l'ordre du jour établi par la direction de *Communion et Libération*, selon ces mêmes membres, le « problème bicéphale » concerne plutôt les responsables officiels de ce mouvement jugé *traître*, qui continue à se situer aux antipodes du charisme giussanien, n'ont jamais convaincus Luigi e Elena, malgré et justement à cause de leur adhésion totale aux anciens contenus de l'histoire du mouvement.

Un centre monastique, point de référence incomparable de la rigueur catholique

Certes, Luigi et son épouse avaient en tout cas décidé de ne pas rompre activement aucune relation ouverte. Ils l'avaient fait ou laissé faire, oh combien de fois. Leurs conditions d'émigrés depuis plus de quarante ans les positionnait déjà avec des liens, surtout italiens, raréfiés à cause de la distance d'un millier de kilomètres et d'au moins deux cultures ambiantes « différentes », pour utiliser un euphémisme.

Maintenant que même les meilleurs et les plus rigoureux avaient l'air de vouloir même replier sur des positions doctrinaires non rigoureuses, cléricallement bergogliennes (relativistes) ou au moins mouvementistes juvéniles de revanche ou de médiation religieuse de type politiciste, notre vieux couple décida de ne pas démordre, en pleine conscience. Mais de sauver – si possible – les relations amiables de foi plus proches. Leur témoignage clairement fidèle à la modernité et non au modernisme était garanti – si on peut dire – par le blog bilingue de Luigi et, particulièrement, d'une façon véridique, par la pratique intense des Sacrements, de la prière familiale et par l'Adoration Eucharistique, aussi bien en Belgique qu'en Italie, naturellement lorsque ils retournaient dans la Botte.

En effet, le vieux couple, outre à continuer à travailler – désormais en deuxième ligne – dans l'entreprise dirigée par leur fille, avaient intensifié leur relation avec la Communauté des moniales de Pietrarubbia et San Marino.

La petite bourgade et la belle ville sur les Apennins entre la Romagne, les Marques et la Toscane ont le privilège de disposer d'un prêtre milanais théologien et giussanien de grand niveau qui gère diligemment ses trois petites paroisses locales et est engagé comme chapelain dans la communauté des moniales et des moines claustrés. Lesquels, avec leur abbesse talentueuse, avaient joint à leur clôture, dès leur fondation, la fonction très caractéristique et apparemment aujourd'hui rare de mission active et directe dans le monde contemporain. Cette mission dispose d'un deuxième contenu autant radical ou conséquent de l'Adoration : la beauté surtout dans l'Art, dans les arts de leur expérience spirituelle.

Propre de la Tradition de l'Art éternel. À son tour, l'Art a été toujours inspiré et il a été représenté par la Beauté suprême de la vie communautaire chrétienne et consacrée.

Les deux sites web très intensément tenus à jour sont devenus un point de référence incontournable du catholicisme moderne, même en polémique fraternelle et surtout implicite avec le modernisme dominant. Leur préoccupation est, en effet, toujours plus rigoureusement à soutien de papauté pétrinienne dont même la très discutée fidélité « intermittente » du clergé pourrait et devrait être en mesure de s'enthousiasmer. Les initiatives permanentes de ces deux sites web sont le reflex de vie du *Centre* très moderne, dans l'essentialité tant ecclésiales que excentriques à l'animation écervelée et opposée aux activités du monde contemporaines. Elles sont à présent une garantie de continuité dans le projet éternel du Salut de l'Église.

La survie et le développement de la Tradition millénaire de la vie chrétienne, à l'intérieur de la destruction systématique et hétérodoxe de la part d'un clergé parfois délirant pour une « Nouvelle Église » onusienne, est bien installée dans cette localité éperdue même agro-alimentaire des Apennins. Où seul la Foi des paysans et des locaux vraiment vivants, avec l'intense liturgie du petit monastère, constituent la continuité.

Une continuité, celle-ci, qui a su relier, dans l'unité, la culture préindustrielle à celle postmoderne et très glocalisée d'un petit État qui se veut, si bien situé dans la crise générale, un « phare » comme San Marino et aux alentours merveilleusement pré-montagnards. Deux petits monastères y sont situés dans un seul *Centre* de nouvelle civilisation moderne (www.culturacattolica.it et www.adoratrici.it).

L'Adoration perpétuelle et les Heures de l'Église font partie du récit et chantées ensemble (avec souvent des instruments centrés, naturellement, autour de l'inviolable Eucharistie de la Sainte Messe).

Et tout ceci se situe dans la plus authentique Tradition du grand monachisme médiéval, le plus important et décisif de l'histoire ecclésiale et de la civilisation occidentale.

L'idée des laïcs de se réparer entre les murs apparents d'un couvent centré sur la sacro-sainte clôture, même ouvert à son temps, n'est pas en fait nouvelle. Elle en a été aussi et surtout l'idée originaire dans la création d'une civilisation vraiment chrétienne. Celle monacale du Moyen âge !

Lointain dans la nature, sous le regard des montagnes dans une époque où les barbares sont aux portes (même à l'intérieur) dans la ville et aussi, parfois, avec l'infiltration dans la maison de Dieu à l'intérieur de l'Église, les petits couvents à une quarantaine de kilomètres de Rimini, continuent à se renforcer dans leur double vocation. Si en surcroît ce *Centre* a le cœur conventuel en clôture, tous ces adorateurs se déclarent encore plus missionnaires dans le monde toujours plus sinistré : avec cette idée christocentrique bien structurée pour faire beaucoup de chemin chrétien. Même dans le Salut pour l'Église considérée aujourd'hui, pas par hasard, en perte de soi-disant réformiste. Car la mission vers un monde rassasié et devenu plutôt aveugle, pleinement abruti, peut seulement avoir son origine et s'alimenter quotidiennement dans l'Eucharistie. Gardée dans le silence priant le plus secret, en clôture exposée ! Au faux fantôme réformiste, il faut en effet opposer l'authentique Adoration. Et la tendance irrégulière, politicienne et gauchiste, doit être remplacée par la beauté de la Mission catholique classique et évangélique. Celle qui jaillit de la source la plus sacrée et inviolable.

Surtout dans la Tradition de la *Doctrina Sociale de l'Église* dont l'étude et la recherche sont bien au cœur de chaque *Centre* christocentrique.

La colossale tragédie de la dénatalité trois-quatre fois toute la population européenne

Après plus d'un mois du début du stage de Serge, Elena et Luigi l'invitèrent à un dîner au centre-ville de Bruxelles, dans un restaurant parmi les plus anciens et, sans doute le plus représentatif de la tradition culturelle belgo-belge : la *Taverne du Passage*, située dans la première galerie construite en Europe (dite du Roi et de la Reine) située juste à côté peut-être de la plus belle Grand-Place au monde : seule à la hauteur historique de la célèbre Place Saint Marc à Venise.

Bien que de Valenciennes, ville nordique de la France, Serge se délecta avec un plat conseillé par le vieux couple, typiquement bruxellois, depuis la dernière guerre mondiale : le « filet américain », une version du plat bien connu sous la dénomination de *tartare* : viande de bœuf crue bien accommodée, avec des frites et bière très belges.

On ne connaît pas vraiment Bruxelles et sa façon conviviale sans être passé par cette ancienne brasserie devenue un « *must* », discret de la chaleureuse bourgeoisie et petite-bourgeoise de la capitale.

- Tu te trouves au centre de la culture non seulement gastronomique de la Mitteleurope, ouvras la conversation Elena *la milanaise*. Les *tranches* que tu vois ici sont là presque depuis un siècle, toujours représentatives, de la mentalité sociale et démocrate, mais dépassionnée, grâce maintenant à l'expulsion aussi des socialistes du gouvernement fédéral, présents d'une manière déterminante depuis une petite éternité. Elle avait bien anticipé, avec son déclin historique, l'écroulement de la gauche de ta France (à l'intérieur du désastre socialiste en Europe).
Mais comment faire vraiment la différence entre eux et les soi-disant libéraux, toujours pareillement laïcisistes sans trop le savoir ?
- J'avais moi aussi l'idée de vous demander, à des Italiens connaisseurs critiques depuis plus de quarante ans, et à vous qui êtes devenus aussi habituellement belges : quel est votre idée de cette classe dirigeante européenne moyenne.
- Nous avons trouvé – lui répliqua la très vivace Elena – que contrairement à ta France qui a toujours fait une politique familiale légèrement moins écervelée que moyennement en Europe, ce petit Pays a suivi un chemin tout de même de dénatalité catastrophique, presque comme l'Italie. Un Pays devrait être toujours jugé globalement sur la base de sa politique familiale ! Et dans notre époque, toute l'Europe est – malgré des petites différences – pareillement démente et suicidaire.
- Justement, je voulais avoir votre jugement à ce sujet. J'ai été tellement pris par l'expérience de mon stage et mon travail avec Géraldine, que j'ai postposé exprès cette question.
- Tu vois – entra en argument Luigi en trinquant avec sa bière *gueuze* délicieusement bien acide en effleurant la *trappiste* de Serge et la *blanche* d'Elena avec un *zest* de citron – de la fin déjà de deux générations, la nôtre et celle de notre fils, à partir des années 60, on a réduit en moyenne de la moitié la natalité. Le niveau océanique de toutes les possibles tragédies ne peut que continuer à se produire et se perpétuer allégrement.
- Mais ce n'est pas celle-ci la véritable solution pour la population excédentaire de la planète ?
- Toi aussi, tout jeune et catholique, t'es victime de cette désastreuse idéologie malthusienne !
- Malthusienne ?
- Mais oui Malthus, le pseudo-scientifique anglais, réellement scientifique et rationaliste (absolument non rationnel) du tout début dix-neuvième siècle, qui affirmait que le milliard et peut-être un peu plus d'humains de son époque ne pouvaient pas être tous nourris par une « petite » planète comme la nôtre, lui adressa Elena.

- Justement !
- Je t'en prie, Luigi. Ce garçon n'y connaît rien. Ne va pas l'écraser. Je vais lui dire moi-même tranquillement, car tu risquerais de lui envoyer de travers son *filet américain*. Voilà, en 2015 cette *petite planète*, malgré les guerres et ses inévitables disettes, a produit une fois et demie plus de la nourriture nécessaire à son humanité toute entière. Seulement que celle-ci a augmenté – comme tu sais – de plus de six-sept fois par rapport à la population mondiale de l'époque à laquelle il faisait naturellement référence ce Malthus.
Il ne reste que des grands problèmes de distribution de cette abondance, qui en dit long sur l'inimaginable potentiel des productions de l'homme. Et du gigantesques et actuel gaspis... Donc, il y a eu déjà une surproduction que tu peux calculer d'une quinzaine de fois par rapport à celle d'il y a deux siècles.
L'idée – si on ose dire – qu'il y a trop de monde sur la Terre, n'en est à l'évidence pas une. Et ne fait que montrer le niveau de stupidité même scientifique dont ce monde, actuel, se vante aussi à l'inverse.
Maintenant, bois un coup avec moi et goûte encore une fois le niveau de lobotomisation époustouflante – comme Luigi répète souvent – du scientisme aussi de notre époque au petit matin du troisième millénaire.
- Eh bien, le prochain *prosit* – enchaîna Luigi – tu le feras avec moi lorsque tu auras constaté la petite vérité de la colossale crise économique. Crise économique de laquelle on n'arrive pas à sortir vraiment : il suffit de penser à l'impopularité médiatique mondiale dont est victime la politique de Trump, la seule réussite qui a déjà réussi à vraiment sortir de la crise. Seulement avec une moindre proportionnalité uniquement par rapport aux récessions de la dernière décade. Cette légère reprise (dont on ne fait que parler) a été falsifiée et continué à l'être comme fin de crise économique. C'est faux ! Par contre elle dépend de la gigantesque pénurie de demande interne propre à tous les marchés en déficit de plus de deux milliards de naissances dans les dernières deux générations, la mienne et celle qui t'as tout juste précédée de quelques années.
- Mais non ! La cause est celle des banques, des *subprimes* dont on parle et on fait la démonstration dans toutes les télé, et continuellement, du monde et dans les grands médias...
- Tu dois te réveiller et t'apaiser, était intervenue encore Elena avec un volume et un ton intime, car la tension de leur conversation était inévitablement déjà montée en capturant l'attention des tables proches.
« Maestro » Quirino, à cause d'un gueuleton de mouton rôti auprès d'un notable, avait attrapé une très dangereuse indigestion pour laquelle on avait dû suspendre les prestations de son harmonie. Il déclara que la cause de son malaise (de véritable grande bouffe) était le trop de persil qu'on avait ajouté aux gigots et aux côtes qu'il avait ingurgité...
Les *subprimes* étaient bel et bien le persil économique, un minuscule et imperceptible effet pathologique, nullement une cause principale et unique de la crise spéculative !

Serge, encore une fois était resté bouche bée et n'arrivait pas à répliquer.

- L'effet des *subprimes* avait été opportunément dilué et réabsorbé en une paire d'année ou un peu plus, naturellement : à la manière de l'effet d'une classique pastille d'*Alka seltzer*. Tandis que la véritable cause de la crise économique – avec l'endettement de l'étatisme à 235% et plus dans le monde entier – est celle de la dénatalité. Elle bat son plein et continuera jusqu'à ce qu'il ne soit pas vraiment identifié par le pouvoir politique. Et jusqu'au moment on ne se sera pas mis à enfanter. Avec même plus que trois enfants de moyen par couple, au lieu du désastreux 1,3 : moins presque la moitié du niveau de la simple reproduction de la population et de son petit développement naturel, précisa Luigi.

- Cependant, on pourra commencer à en sortir vraiment à la condition d’attendre encore une bonne période congrue, le temps nécessaire que ces premiers enfants engendrés en supplément de réparation (en grand nombre !) ait permis qu’ils deviennent productifs eux-mêmes, donc des véritables consommateurs, ajouta encore Elena.
- En d’autres termes, on commencera à vraiment sortir progressivement de la crise lorsqu’on renversera le taux de natalité occidentale au moins du simple au double, était intervenu à nouveau Luigi, avec un ton prudemment très dialogique et presque intime.
- Mais à vrai dire, la véritable cause en amont de cette crise économique objective (nos initiatives de glocalisation innovatrices, comme toutes les autres analogues, n’en sont qu’objectivement minimalistes comme quelques gouttes dans l’océan, mais tout de même des gouttes). La véritable cause originaire de tout, disais-je – ajouta Elena – est comme tu sais l’*hédonisme clochard* ! Ne te culpabilise pas trop : vous n’étiez même pas en âge et en situation de procréation. Vous aviez eu la responsabilité limitée sur le plan culturel de désagrégation de l’institut éternel familial.

Elle faisait allusion, évidemment, à leur mésaventure « anabaptiste » qui avait inclus aussi Anneke. Les conséquences de l’hédonisme au niveau des masses ne peuvent être que la clochardisation. Au lieu d’assurer constamment l’harmonie céleste des proportions de la consommation par rapport à la production, aussi bien spirituelle que matérielle, « *on est intervenu indûment dans l’ordre naturel en le bouleversant dans l’appauvrissement* ».

- Je ne parle pas, naturellement, sur le plan moral et religieux : je ne suis pas ton confesseur. La seule chose que je peux ajouter est qu’on ne bouleverse pas les Plans de Dieu, dans Son naturalisme révélé, sans s’attendre à des catastrophes au moins structurellement conséquentes.
Aujourd’hui, n’importe quelle entreprise peut produire au moins le double de ce qu’il est contraint de réaliser vue la pénurie des marchés, c’est-à-dire de la demande. Pour ne pas parler de l’innovation aussi bien nationale que, au moins, européenne.
- La petite leçon d’économie – ajouta encore Luigi – ne peut être complète si on ne comprend pas les effets énormes et toujours cachés des intérêts de la dette publique : elle est néfaste surtout pour les intérêts dévastateurs qu’elle dévore. En Belgique et en Italie, pour ne parler que de ce qui nous concerne directement, un peu moins mais pas beaucoup pour la France et ta future Grande-Bretagne (pour votre couple), il faut compter entre deux ou trois le nombre de milliards d’euros par an qu’on arrive à consacrer aux activités de tous les secteurs pour la création (naturellement misérabiliste !) des infrastructures de la vraie modernité : tu dois considérer que les intérêts qu’on paie cash (et surtout en silence caché) chaque année est d’environ une trentaine de fois plus (!) de ce montant.

Serge était complètement abasourdi par toutes ces thèses, constatations et argumentations pour lui totalement inconnues et pourtant complètement raisonnables, justifiables et justifiées !

Il commençait à trouver lui-même les liens avec des notions dont il disposait depuis longtemps. La fondamentale était que sa génération et les suivantes devaient en payer le prix, encore davantage. L’hédonisme progressivement et fatalement clochardisé – en tant que conséquence – est surtout à cause du fait qu’il coûte cher, très cher : en termes morales, politiques et économiques d’intérêts. Afin de se l’assurer tout de suite (mais en grande partie illusoirement), la génération du vieux couple réunie avec lui à table n’a pas hésité à réaliser des dettes absurdes sans aucune garantie, par définition. Lesquelles, étant donné qu’elles ne font qu’augmenter tout le temps (aucun parti n’a le courage en Europe de réduire les frais des dépenses publiques qui sont la véritable cause des taxes !), ne seront presque jamais payées vraiment par ceux qui en ont bénéficié. En effet, la seule garantie est l’étatisme dévastateur lui-même de l’État coercitif qui assume tout paiement avec son pouvoir

totalisant et *fondé* sur son auto-pérennité.

C'est exactement ce qui est en train de se produire en transformant les générations de papa et de maman en parfaits voleurs, même masochistes en supplément.

En surcroît, on a créé en quelque dizaine d'années une classe invisible, mais bien réelle, de rentiers, dite « financière », car complètement parasitaire.

Laquelle a envenimée aussi les relations économiques avec l'ultérieure suprématie absurde de la finance sur l'économie réelle elle-même (contrairement à sa fonction naturellement subordonnée) : l'avent de la fin !

Pape François, dans une de ses semaines non impaires, avait déjà crié contre cette classe honteuse. Mais sa réprimande, extemporanée et pas motivée, n'avait eu aucune conséquence. Comme d'habitude noyée dans l'océan des grandes Vérités et des banalités en vrac proférées en place Saint Pierre et, surtout, dans les télévisions mondiales.

Tout de même, Serge arriva à poser une question radicale : après laquelle il put terminer son filet américain.

- Comment ça fait-il que le malthusianisme – comme vous dites – n'ait pas trouvé une véritable opposition dans l'histoire ?
- Mais il y a eu opposition. Il n'y a pas longtemps, même un groupe de véritables scientifiques anglophones (américains et britanniques) a pris une position radicalement opposée aux néo-malthusiens, y compris beaucoup de prélats catholiques en position alignée avec le pouvoir ecclésial et mondain, avait repris Luigi. Pour te faire un exemple que peut-être tu connais pour sa notoriété, je peux t'avancer le nom d'Ettore Gotti Tedeschi. Il était le ministre des finances vaticanes, le IOR, et encore de nos jours il développe et approfondit cette thèse de la natalité comme cause principale, et de loin, de la crise économique. Celle-ci est même évidente, sur la crise globale non seulement économique, comme produit et facteur très actif de la même dénatalité. La demande de tous les Pays occidentaux était, en fait, pratiquement coupée en deux ! Naturellement, Gotti Tedeschi a été, presque silencieusement, limogé de son poste catholique de haut niveau. Les télévisions et la presse, il va de soi, n'informent nullement sur toutes ces véritables nouvelles, sinon en les découpant « opportunément ». Tout genre de pouvoir peut compter sur leur réel silence. Contrairement à des rares et très lucides *social networks* !

La modernité, mais silencieuse, sans le modernisme à mettre toujours au pilori

Le problème à mettre et remettre à l'ordre du jour dans notre époque c'est justement la modernité sans le modernisme, avait affirmé Luigi au café après le petit dessert de *crème brûlée*. Il s'adressait surtout à Serge car son épouse Elena avait l'air d'être d'accord avec lui depuis une vie : on pourrait aussi dire que c'était lui en accord avec elle. Il ne faut pas oublier qu'Elena avait vécu par des décennies tout près du pouvoir européen en tant que fonctionnaire bruxelloise à la Commission.

En effet, les femmes, sages, sont même en accord par définition, plus des hommes, avec l'ancienne et intrinsèque modernité de l'Église. Le fait est que, après le Concile Vatican II, l'Église avait choisi d'explicitier son accord intrinsèque avec la modernité, au-delà de la séculaire polémique (toujours d'actualité) avec le modernisme et le laïcisme. Cette totale syntonie avec le moderne, qui d'ailleurs l'avait vue concrètement protagoniste depuis au moins deux millénaires posait à présent et de plus en plus le problème de comment

caractériser cette apparente nouvelle confluence.

Il faut remarquer que le rôle discret et plutôt publiquement séparé du pouvoir a toujours quelque peu préservé la culture féminine de l'immanquable stupidité perverse à laquelle les mecs sont en général éperdument soumis à la poursuite de la mentalité commune.

Au fond même le féminisme n'a jamais cru dans la fonction radicalement de sauvetage de la féminité dans l'histoire. Elle n'en finit de revendiquer des tragiques « paires opportunités » avec l'idéologie scélérate du pouvoir soi-disant viril et faussement égalitaire !

Deux modalités culturelles se sont donc configurées ou renforcées surtout dans les deux derniers siècles, fondamentalement après ladite révolution française de ses célèbres « Lumières » finalement noires.

La première a été appelée, déjà vers la moitié du dix-neuvième siècle, la modalité du modernisme : même l'Église qui s'est mise à courir après l'idéologie de toutes les « modernités » technoscientifiques du monde soi-disant autoréalisé, non seulement sans l'intervention divine, mais également contre la dimension transcendante. D'où le laïcisme actif et même l'auto-laïcisme d'une certaine Église elle-même.

La deuxième modalité a été appelée, par opposition et pléonastiquement, « traditionaliste » : l'Église ne peut qu'être, par contre, traditionnelle. Il s'agit là toujours de l'Église qui affirme la modernité éternelle sans le modernisme casuiste. Il s'agit, il va de soi, de celui-ci fatalement opportuniste et hérétique (pour ne parler que de l'action de Salut des derniers et rigoureux pontifes : Pape béat Montini, Pape saint Wojtyla et Pape Emérite Ratzinger). Cette deuxième modalité est celle sans les actuelles dérives néfastes de la « Nouvelle Église » qui prétend se réformer, impérativement et coûte que coûte : selon la ligne – bien contradictoire – de la protestantisation, celle qu'on a déjà appelé catho-protestante.

Pour bien préciser, celle prônée prioritairement, soutenue ou tolérée par le pontificat de Pape François. Mais cette tendance, déclarée d'une façon intermittente, n'a jamais cessé d'agir depuis le modernisme (même officiellement) d'il y a deux siècles et même avant.

Actuellement, le clergé central, surtout celui qui a été rapidement installé au pouvoir par Pape Bergoglio (avec des nombreuses et incomparables nouvelles nominations), a l'air de considérer la bataille gagnée par cette panacée du « progrès » scientifique et théologique soi-disant réformateur : en réalité, il est révolutionnaire (dans le sens négatif du terme). C'est-à-dire anticatholique dans sa ferveur à détruire la Tradition à la place de soi-disant l'adapter, si vraiment utile et nécessaire.

Même la direction d'un mouvement comme celui de *CL*, laquelle s'est alignée avec enthousiasme à la dérive bergoglienne, a épousée cette pastorale en « inventant » la ligne – en effet dominant – qu'il faut lutter contre le « formalisme ».

Le « pastoralisme » pseudo-théologique est aussi à la grande mode. La mystification ici consiste dans le fait qu'il faudrait lutter contre un fantomatique formalisme religieux – en tout cas toujours très marginal – tandis qu'on est réduit en Europe à même pas un 5% optimiste de catholiques réellement pratiquant les Sacrements. Et en absence totale d'une auto-analyse sur les pratiques de ses membres, internes à son mouvement, conformes au modernisme historique de l'*Action Catholique*. Laquelle, depuis plus d'un demi-siècle, a été le protagoniste de l'auto-laïcisme volontaire, en survolant d'une manière irresponsable dans l'analyse économique, politique et culturelle contemporaine, selon les principes politicistes et déjà pervertis de la Démocratie Chrétienne.

Père Giussani, le fondateur du mouvement, y a lutté contre des années 50 jusqu'à sa mort. La lutte entre ces deux modalités, ou plutôt identités opposées, est toujours en cours d'une

manière farouche à cause des inventions pratiquement hebdomadaires de tous ces faux innovateurs écervelés, même si en intermittence.

- En réalité – avait-elle relayé Elena pendant qu'ils se dirigeaient vers la voiture – ce pontificat, fort de l'« assurance » qu'après Luther et Lefèbvre il n'y aura plus de mouvements schismatiques qui ont montré historiquement, même sur le plan de l'efficacité, toujours l'erreur et, immanquablement, la production d'ultérieurs divisions, est en train d'agir à tous les niveaux pour réaliser, même d'une manière expéditive, sa soi-disant accélération de la révolution au lieu d'une possible évolution. Si toujours celle-ci pourrait se révéler vraiment et réellement nécessaire.
- Si je comprends bien – avait repris ses esprits Serge – il s'agit là de ce que Luigi m'avait décrit comme le premier fondement pétrinien de tout pontificat : il doit préalablement et toujours garantir le principe catholique du « *Non possumus* » (Nous ne pouvons pas). Car « *Nous devons assurer tout changement* – après qu'on en a démontré la nécessité dans la Vérité – *à l'intérieur de la séquelle du Christ et du Magistère de l'Église* » !
- Oui, cela est actuellement le centre – avait repris Luigi – du problème numéro un de l'Église. À résoudre ce problème crucial et historique, à essayer de le résoudre, les catholiques sont diversement engagés et même en pleine opposition. Et, je crois que la tendance la plus répandue soit celle adhérent, en différentes formes, au modernisme, à l'hérésie du modernisme relativiste. Celui qui est soumis à la *pensée faible et unique*, du monde . Celle du soi-disant « dialogue », de la médiation. Celle pour laquelle, par exemple, on ne peut plus vivre sans avancer aux « Principes non négociables » résumées par Pape Emérite qui seraient, tout au moins pour les cléricalisés « rénovateurs », « trop divisifs ».
On veut oublier que Jésus avait déclaré et concrètement avait opéré (que l'on se souvient aussi de Son fouet contre les marchands au Temple de Jérusalem !) qu'Il « était venu pour diviser de la mentalité du monde et non pour tout unir avec et dans le mensonge ».
- En réalité, ce qui est ainsi posé est la conception de l'œcuménisme – repris intelligemment Serge – : s'agit-il d'un processus de médiations réciproques, horizontales, ou de recherche, de la part de toutes les confessions, de la Vérité absolue ?
- Il est évident que l'œcuménisme n'a jamais été, et jamais ne sera vraiment, de nous retrouver – était intervenue encore Elena – dans des résolutions médianes comme s'il s'agissait de politique de bas profil et de très basse conception démocratique : mieux, infiniment mieux, et d'une manière indispensable, l'opposition identitaire dans toute son intégralité, celle qui est rendue possible et préliminaire par le fameux « *Non possumus* » et par la recherche de la simple et unique Vérité.
- En théologie et en ecclésiologie – spécifia Luigi – il n'existe pas l'affreuse pratique, toujours stratégiquement perdante, du « mal mineur ». Pour tout chrétien – et non seulement – le mal est toujours mal. Jamais ne s'y associer, même pas et surtout pas dans l'inutile et impuissante minorité de coalition. Il a toujours la haute dignité de l'opposition, car le problème primordial des catholiques est toujours – toujours et avant tout – le témoignage. Et, surtout, l'affirmation de son identité.
- Tous les soi-disant catho-progressistes, les catho-adultes qui dialoguent à tout va, d'une manière par ailleurs totalement non réciproque et même les catholiques dits radicaux (mais réellement mondains car préoccupés, finalement, de l'efficacité soi-disant factuelle plus que de la Vérité divine), ont complètement oublié que le premier devoir

des chrétiens est toujours donner l'exemple missionnaire actif et pas l'éventuelle (même improbable) réussite immédiate !
Et pourtant, il s'agit de l'essentiel de l'enseignement du Christ mort sur la Croix après avoir été tourné en dérision, insulté et torturé affreusement.
Mais juste avant Sa Résurrection – avait conclu Elena – pendant qu'ils s'acheminaient dans une petite promenade en galerie devant les magasins parmi le plus caractéristiques et fréquentés de la petite et modeste capitale.

***L'aurea mediocritas* et le courage du témoignage dit « divisif »**

Daniel et son épouse Carlotta, une romagnole celle-ci qui a connu son jeune mari à Bruxelles dans le mouvement ecclésial *Communion et Libération* et qui travaille comme secrétaire dans une banque japonaise, voulaient connaître plus particulièrement le jeune couple Serge et Anneke. Ceux-ci allaient devenir très proches de leur grande famille avec le projet anglophile de Géraldine des *head offices* américains jusqu'à l'Australie, à partir de Bruxelles et, bien entendu, particulièrement de Londres.

De plus le couple franco-flamand leur paraissait très proche même culturellement (toute en considérant leur générale belgitude ou nordique au moins bilingue) de leur famille, en attente d'enfants. Mais déjà sacramentellement mariés et en voie de devenir vraiment des adultes bien mûrs. Ils pensèrent donc de les inviter chez eux à partager leur repas.

- Habiter le onzième étage cela peut donner, outre une vue parmi les plus panoramiques de Bruxelles, aussi le vertige – se lança Anneke – par rapport à la vie.
Les Bruxellois, en général, n'habitent que dans des maisons de quelques étages tout au plus de trois ou quatre... Rarement plus.
- Le vertige de notre existence nous le cherchons désormais dans l'intimité de notre amour qui – nous le savons – ne nous suffira plus mais, pour le moment, nous totalise, lui répondit, très coquine, Carlotta pendant que Daniel montrait à Serge les sommets bien visibles de la ville.
- Tu vois, Serge, d'ici tu peux avoir un coup d'œil sur les caractéristiques les plus emblématiques de notre petite-grande capitale : de l'Atomium devenu, avec le temps, après son inauguration pour l'*Exposition Universelle* de 1958, l'emblème monumental du modernisme européen. On avait prévu de le démonter juste après l'Expo, mais son succès international a convaincu l'opinion publique de le conserver en toute son hauteur de plus de cent mètres. Il y contient dans ses bulles un restaurant et plusieurs salles d'expositions scientifiques.
- Je vois que t'as utilisé le mot « modernisme », typique de Luigi ton père, et non de modernité, remarqua Serge.
- C'est devenu pour moi un automatisme culturel ! Cela me donne l'air d'être plus cultivé que je ne le suis (en faisant rire tout le monde). Regarde là, ça c'est le babylonesque Tribunal : en réalité il s'agit de la méga-architecture qui témoigne de la forte et profonde présence, très discrète mais imposante, franc-maçonne. Une œuvre colossale qui en dit déjà long sur le pourquoi aussi de Bruxelles.
Mais également de la cathédrale et de la toute proche *Grand'Place*, mais bien séparées : il n'y a aucun symbole ecclésiastique dans les constructions de ses quatre côtés. De cette vraiment grande place toute consacrée aux maisons des différents métiers, corporations et de la politique, mais très civile !
- Vous oubliez, regardez bien, la *Maison du Roi*, ajouta Anneke presque à vouloir revendiquer l'origine flamande de la ville (actuellement francophone à 85%) avec la figure

- du roi représentant aussi les trois diverses communautés linguistiques du Pays et de son caractère modéré, mais très laïc. D'où son horrible et tranquille laïcisme indépassable.
- Mon père Luigi rappelle, à ce propos, ce que lui nomme « *l'aurea mediocritas* » (la médiocrité oréenne) des Belges. Les latins la décrivaient comme médiane, dans le sens de l'or, de la *perfection*. Elle permet à ses politiciens de se retrouver souvent à la tête des institutions européennes : représentants d'un petit Pays (comme le Luxembourg) assez politiquement marginal mais polyglotte et non dangereusement hégémonique.
 - Oui, mais il ne faut pas négliger l'adjectif « *aurea* » à *mediocritas* – avait-elle souligné la future « philologue romane » Anneke –, dans le sens non dégradé du terme, mais plutôt de l'opportunité modérée. Même dans l'idéologie social-démocrate, les Belges sont – peut-être apparemment – très modérés dans leur stratégie résolument laïciste et c'est pour cela qu'ils sont adoptés comme des modèles.
 - Spécialement sur le plan religieux, nota sarcastiquement Daniel. Au point qu'ils ont réussi à transformer tout notre Vieux Continent – peut-être sans trop le savoir – en un grand Pays au « communisme très réel », avec son étatismisme continental, comme presque jamais les soviétiques y sont vraiment parvenus chez eux...
 - À table – résonna Carlotta – en ramenant une grande casserole contenant un *risotto* bien jaune mais maculé de champignons de bois accompagnés de quatre « *ossibuchi* » bien épais : une plate plantureuse typique de la *Padania*, surtout au nord du fleuve Po.

Daniel resta debout et, en tonalité mineure mais hiératique, prononça après le signe de la croix : « *Veni Sancte Spiritus. Veni per Mariam* ». En voyant que le jeune couple hôte avait l'air de ne pas bien avoir compris la brève invocation, quoique bien d'accord de se signer en priant avant le repas, Daniel précisa en traduisant du latin :

- *Viens Saint Esprit. Viens par Marie*, c'était l'invocation que père Giussani répétait souvent comme synthèse complète de toute prière : il y a d'abord la demande de la venue de la Trinité, associée et Une, avec à la deuxième partie, parmi les rares dogmes, l'Assomption au Ciel de Marie, mère aussi de Dieu.
- Avez-vous le courage de vous signer en public, par exemple, au restaurant, ajouta Carlotta en s'adressant à Anneke et Serge, avec une attitude non polémique et tout de même légère.
- Et... non, mais y avons pensé : nous devrions nous aussi le faire comme témoignage minimal, répondit l'étudiante. D'autant plus que l'invocation est très belle : c'est le remerciement vers l'intelligence suprême pour qu'Elle intervienne dans l'obtusité de notre bas monde. Avec la force de *l'organique directif* au complet du Paradis.
- C'est vrai, nous devrions être plus courageux (je suppose que vous le fassiez) et ne pas nous comporter comme les auto-laïcistes, très à la mode ici, qui effacent leur identité en public, renchérit Serge.
- Vous ne devez pas trop vous mortifier – avait repris Daniel – et penser plutôt d'où vient cette « honte du Christ » comme le répétait toujours père Giussani. Presque toute l'Église est devenue auto-laïciste activement. Non seulement les partis catholiques ont été supprimés, mais les « Principes non négociables » ont complètement disparus et même les prêtres se déguisent en public en abandonnant aussi le clergyman (après la soutane) et la petite croix à la boutonnière. L'idée généralisée est que, afin de ne pas être soi-disant divisifs, il faudrait éliminer la crèche d Noël, les processions et les chants religieux, la croix sur la mitre de saint Nicolas, la célébration eucharistique en la remplaçant avec de petites assemblées pratiquement protestantes où la liturgie a été substituée par la logorrhée indifférenciée des intervenants à gogo de l' « *intercommunalité* »... Et puis, selon ces néo-catholiques, il faut abolir les sacrements par lesdits dialogues (même si non réciproques et non requis !). Ainsi, on va à fêter les protestants qui célèbrent leur scission en faisant les louanges (!) de Luther (qu'il a dit – il va de soi ! – *aussi des choses vraies...*)

Ou – avec les musulmans – du Coran : bref la folie.

Votre manque du signe de croix au restaurant apparait ainsi comme la petite souris essayant de se cacher face à l'éléphant hérétique dansant dans la cristallerie de l'Église du Christ Sauveur !

- Mais on ne peut qu'être admiratif avec votre détermination – avait-elle encore ajouté Anneke – à affirmer que le fait de se nourrir n'est pas seulement une nécessité alimentaire mais un fait globalement religieux.
- La chose n'avait presque même pas échappé à Nietzsche qui à Turin – ajouta légèrement Daniel – en goûtant au resto « *l'osso buco* » n'en finissait pas d'être admiratif pour le surréalisme (nous les Belges pourrions pertinemment le dire aujourd'hui) avec lequel dénommer la moelle du jarret par son contraire, entouré ironiquement d'une abondance métaphorique de pulpe de viande savoureusement cuite que rarement on se met sous la dent. Allez-y avec le risotto qui en vaut la... peine !

Lui Daniel, il était Belge mais francophone – en surcroît de famille italienne – par rapport implicite à la même belgitude de la blonde et charmante flamande avec eux à table.

Qui a dit que les Belges sont simplistes ayant à l'origine un historique surréalisme avec, par exemple, un Magritte que « *nous aurions bien désiré qu'il fût français* », avait essayé de conclure Serge.

L'idéologie humaniste à la place de la Foi : large au politicisme relativiste !

Désormais le ton de la conversation était devenu convivial et même Carlotta voulut y donner sa contribution en introduisant un nouvel argument, apparemment dans le genre du « coc à l'âne », mais très cohérent avec l'auto-laïcisme du précédent catalogue énuméré par son jeune époux.

- En Italie une ignorance foncière sur la *DSÉ* (la *Doctrine Sociale de l'Église*) – mais on pourrait dire de même aussi pour les autres Pays au moins européens – s'est manifestée malgré la prétention des mouvements catholiques dits « rigoureux militants » là-bas et parmi les plus respectueux de la suprême Tradition du catéchisme. Les catholiques apparemment majoritaires les ont dénommés par contre, avec un certain mépris, « puristes catho-talébans ».
Nous avons suivi le cours par correspondance tenu par le responsable de la *DSÉ*, Giampaolo Crepaldi, archevêque de Trieste et grand théologien parmi les plus importants au monde. Mes beaux-parents, Elena et Luigi, nous l'avaient conseillé. Nous avons pu apprendre et confirmer au moins deux concepts de base sur la *DSÉ* en relation à la politique.
Le premier point est que s'il n'y a pas un parti vraiment catholique (naturellement nouveau car, il y un quart de siècle, ils avaient tous été supprimés suite aussi à une directive même centrale du christianisme face à leurs dérives), mieux vaut ne pas aller à voter ou s'abstenir. Ceci pour réaffirmer le principe premier et préalable de l'indispensabilité d'un parti totalement identitaire des catholiques appliquant la *DSÉ*.
- Mais ce principe est justement et providentiellement celui qui a été adopté au début des années 90, était intervenu Serge !
- C'était plutôt à cause du fait que les partis démochrétiens de l'époque étaient devenus en effet antichrétiens, étatistes et soumis aux logiques du pouvoir, était intervenu Daniel. Désormais aussi contre la doctrine chrétienne. Mais entre-temps, surtout dans les dernières années, malgré les manipulations comptables, la diaspora des catholiques dans

l'abstentionnisme silencieux et dans les partis presque tous laïcistes, même très actifs et carrément anticatholiques, a aussi empiré les politiques législatives poursuivies.

- D'autant plus que la pénurie économique, à cause aussi de la dette publique qui ne fait qu'augmenter – ajouta Serge, bien renseigné par la « leçon » reçue au restaurant au centre-ville avec Elena et Luigi –, ne permet pas vraiment d'influencer les choix politiques. Les seules options qui deviennent exclusivement importantes pour les catholiques sont celles relatives aux "Principes non négociables" concernant la Famille, l'éducation et les libertés de conscience outre à celles religieuses à l'égard de la Personne : l'avortement, l'euthanasie et la location des ventres pour la procréation artificielle...
- La dissipation des catholiques s'est déjà compromise totalement sur ces trois domaines fondamentaux. Ceux-ci, par contre, sont privilégiés dans la pratique par tous les partis, aussi bien de gauche que de presque également de droite, répliqua Daniel.
- *Non seulement, il y a également un autre principe* que nous avons appris, avait repris le fil de son intervention Carlotta. Une fois qu'un parti catholique, dont le programme est vraiment conforme à la *DSÉ* et se soit établi, tous les catholiques doivent le soutenir. Surtout que la majorité des catholiques, vers le dernier demi-siècle sont devenus hétérodoxes et auto-laïcistes dans leur étatisme très généralisé (dit progressiste).
- Mais alors c'est quoi ce « partis vraiment conforme à la *DSÉ* », demanda Anneke.
- C'est celui qui respecte totalement, coûte que coûte, cette doctrine que généralement on ne connaît pas (ignorance !) ou pas assez (approximation réductiviste !), reprit Daniel. Ce parti doit avoir assumé comme inéliminables les « principes non négociables » résumés par Pape Emérite, Benoît XVI, mais qui également on ne connaît plus : défense de la Vie, promotion de l'inviolabilité de la Famille et liberté totale d'Éducation de la part exclusive des parents, les seuls et véritablement responsables.

Même au point que, si un catholique appelée à se réunir en coalition (ou comme on dit d'une manière opportuniste de nos jours en « apparentage ») avec des formations politiques qui n'ont pas de valeurs à défendre impérativement, doit décider de ne pas aller à voter ou s'abstenir de toute action politique. Il ne doit pas faire autre chose, en effet, qu'appeler pertinemment tous les catholiques à en fonder un authentique et unitaire. Sans atermoiements et autres options !

- Mais entre-temps – intervint encore Serge – le monde et l'univers politique avancent. Et puis, vu que les vrais catholiques sont devenus très minoritaires, la création d'un parti à eux mettrait en évidence ce fait apparemment constitué de trop de faiblesse sans aucun avantage politique. Que doivent-ils faire les catholiques ?
- Rien, absolument rien, dans ledit domaine politique. Sinon construire dans l'unité leur parti catholique rigoureux. Pour faire une politique dégradée, suffisent largement les nombreux partis de la *pensée unique* et du *politically correct*. C'est-à-dire tous ceux qui existent, qui sont opérationnels et qu'il faut toujours, sans exception, combattre ouvertement. Sans croire encore à leurs promesses que tout le monde sait bien fausses ou impossibles à honorer.

Quant à la marginalité électorale d'un parti vraiment catholique, il faut avoir le courage d'en reconnaître publiquement l'état minoritaire et s'y mettre, tout simplement, à le reconstruire *ab ovo*, de zéro, ajouta Carlotta. Ce n'est pas la tâche de l'Église de fonder ou gérer un parti catholique.

C'est l'époque, celle-ci, dans laquelle les laïcs catholiques sont appelés historiquement à se placer en première ligne, comme judicieusement rappelé même par Pape François. À vrai dire cette déclaration, contradictoire avec bien d'autres, avait été faite au début de son pontificat. Depuis lors, il a même nommé comme Secrétaire d'État, monseigneur Galantino, lequel suit systématiquement une ligne opposée : celle cléricale des accords au sommet avec le pouvoir politique et farouchement contre tout mouvement populaire ! Et puis, pourquoi continuer à se cacher derrière le petit doigt de l'horrible diaspora qui serait *miraculeusement* influente ?

La totale défaite des catholiques avec les lois des tous les derniers vingt ans le montre pratiquement amplement.

- Carlotta et moi appartenons à *Communion et Libération* ici à Bruxelles, le mouvement qui suit, désormais depuis beaucoup d'années, cette politique catastrophique dite du « mal mineur ». Notre mouvement dit tragiquement de « ne pas faire de politique » et d'appuyer, en effet, les partis qui font le « mal mineur » (!).
L'archevêque Crepaldi, responsable de la *DSÉ*, affirme justement et dans la plus simple logique, que « *le mal* – si bien soi-disant mineur – *est toujours mal* ». Le magistère évangélique dicte, par contre, qu'il est nécessaire faire le bien et l'annoncer, en le témoignant réellement sur le plan public !
- Mais vu que les catholiques sont très minoritaires, la défaite politique est ainsi assurée, avait répondu Serge !
- De toute façon on vient de voir et de constater que la ligne d'intervention et subordonnée a été systématiquement toujours battue. Avec l'aggravante déjà impardonnable de ne pas avoir construit le parti rigoureusement catholique selon les « Principes non négociables ». Et, surtout, de ne pas avoir posé le thème principal de construire sa propre identité : fonder et refonder le sujet historique ! Même s'il n'est pas la tâche de l'Église de se mettre à la tête de la politique. D'où la responsabilité laïque des fidèles chrétiens. Il suffit qu'ils se mettent tout simplement à l'opposition.
- Mais comment alors agir, demanda encore Serge.
- Tout simplement – dans notre temps – en s'abstenant. Dire qu'on ne fait pas politique c'est rappeler automatiquement le principe selon lequel « *si tu ne fais de la politique, la politique des autres la fait pour toi !* ». C'est la source de la nécessité du parti catholique très laïque et laïquement conduit par les laïcs catholiques.
Mais motiver son abstention c'est faire, tout simplement, de la politique et arrêter de faire semblant d'être influents lorsqu'on est même divisés au plus haut degré.
De toute façon, même décider de ne pas faire activement politique en tant que mouvements ecclésiaux, comme le veulent monseigneur Galantino, l'*Action Catholique* et *Communion et Libération*, c'est un choix politique.
On n'est pas obligé de participer au pouvoir du monde. Surtout pas avec l'excuse de cultiver l'illusion d'« influencer » les partis politiques sans valeurs naturels et chrétiens avec lesquels on se (sous)met en coalition fatalement laïciste ou *a-valoriale (a-catholique voire anti-catholique)*.
Lorsqu'on est minorité comme de nos jours, et lorsqu'il n'y a plus d'argent car tout dévoré (en faisant même dettes !) par la pléthore bureaucratique, il faut être des lobotomisés – comme il le répète Luigi – pour croire d'être influents avec les laïcistes très majoritaires, professionnels jurés contre les « Principes non négociables » (même pas soutenus par l'Église !) et contre la morale chrétienne qui intervient, naturellement, dans le publique. Toutes les lois anticatholiques, vraiment toutes, ont été approuvées dans les dernières quinze ou vingt ans en dépit de tout soutien dispensé des catholiques, intervins Carlotta.
- Mais souvent ces partis soi-disant catholiques sont constitués par des personnages politiques avec des passés publiques et personnels sur le plan moral inacceptables répliqua rapidement Serge.
- Les plus grands saints de l'Église comme Paul de Tarse, le grandissime saint Paul, et Augustin, le sublime saint Augustin (ce dernier, fils de la tenace sainte Monique) ont été presque tous des grands persécuteurs et en opposition aux chrétiens, avant leurs conversions !
Il faut juger sans moralisme : à nous les mortels est obligatoire évaluer le présent et non le passé qui n'appartient qu'au jugement surtout du Créateur, Daniel continua à renchérir. Et puis, que l'on ne parle pas de partis catholiques au pluriel ! Mais d'un seul parti catholique.
- Par exemple, en Italie, l'intelligence de la plupart des catholiques dits rigoureux et de grande foi a refusé – jusqu'à présent – de reconnaître et soutenir le parti du *Peuple de la*

Famille, un joyau de perfection théologique sur le plan politique et programmatique, pour des pseudo-raisons de jugement personalistiques et utilitaristiques : « *Son président est un divorcé et son secrétaire une grenouille de bénitier* », qu'ils disent avec une perfidie exécrable. Et, surtout, impertinemment par rapport au jugement à donner au parti et non à ses personnes même hautement responsables. En remplaçant avec un jugement (évangéliquement arbitraire) sur les personnes celui sur le parti lui-même, ajouta encore Carlotta.

- Sur ce plan vous avez assurément et d'emblée raison sans possible doute, intervint Anneke. L'Évangile affirme qu'on juge le péché et non le pécheur, sans prétendre de remplacer abusivement Dieu et le confesseur dans le Sacrement de la confession.
- Une autre objection capitale est celle du petit pourcentage de votes dont ce parti a fait preuve à sa première compétition électorale. Cette objection est débile même sur le plan de la logique formelle, ajouta encore Daniel. Si on n'a pas soutenu et voté ce parti, comment peut-on se plaindre pour ce qu'on pense être un faible score électoral ? On a qu'à le voter (ou s'y faire voter comme candidat) et s'engager à faveur de son propre témoignage : c'est le seul – l'unique – devoir catholique auquel on est obligé. Tout autre option n'est pas seulement excentrique mais un véritable péché par ignorance et présomption (ou mauvaise foi), ajouta-il Daniel. Et, par après, combien de temps – beaucoup d'années (même plus de dix) et non de mois ! – ont-ils été nécessaires pour la croissance des premiers deux partis italiens au gouvernement ?

L'étatisme endémique qui a dévasté surtout les Pays européens

- Pourquoi « présomption », demanda Serge.
- Pour la simple raison que le jugement moraliste et personalistique n'est autre que prétendre de remplacer le jugement de Dieu, répondit encore Daniel. D'ailleurs, écoutez le parfait slogan de ce nouveau parti, *Peuple de la Famille* : « *À nous la bataille, à Dieu la victoire* ».
- En effet – avait voulu intervenir Anneke – même si on a des objections partielles par rapport à ce parti catholique en question, il faut s'y engager pour les corriger. Par exemple, pour remédier à celle dont on m'a fait vents relatifs à certaines tendances vers la politique étatiste – surtout au sud de l'Italie – de ce parti *Peuple de la Famille* : il paraît qu'il soit encore redevable d'une conception collectiviste et syndicale en contradiction avec l'orientation générale de la direction du même parti qui est complètement subsidiaire et rigoureusement en ligne avec la doctrine magistérielle. Il y a de quoi pour contribuer à rendre son action orthodoxe. Évidemment il y a du pain sur la planche !
- Moi aussi je l'avais remarqué, avait repris Carlotta toujours vivacement. Mais quoi faire d'autre qu'entrer et, comme tu viens de dire, construire ou participer à un débat interne de cohérence théorique relativement à ces résidus conceptuels étatistes qui circulent partout dans la société bourgeoise en raison de leur historique domination idéologique et politique. Quoique, de tout cela personne, très irresponsablement, parle.
- Mais alors pourquoi vous continuez à participer à un mouvement comme *CL* qui suit, outre aux partis étatistes comme pire des options, la diaspora électorale et spiritualiste et subordonnée de ses « fidèles ». Et affirme que l'option politique n'est que sous la responsabilité « personnelle » : comme si elle pouvait être autrement, demanda encore Serge.
- Nous nous le demandons aussi, répondit Daniel un peu résigné, pendant qu'il se servait d'une grosse portion de salade d'oranges aux olives bien assaisonnées de poivres salé et

huile extra vierge. Entre-temps son épouse lui assurait une autre rasade d'Amarone, son vin préféré, « *le meilleur d'Italie* », qu'il disait.

En réalité, dans notre mouvement catholique – il précisa – et dans son aire culturelle, vivent malheureusement plusieurs lignes ecclésiales qui dénoncent et décrivent la profonde crise relativiste qu'il est en train de se produire depuis plusieurs années, bien secondée par sa direction moderniste. Celle-ci va de la position clairement externe, depuis plus d'une décade (par exemple, c'est l'attitude de mes parents, surtout ma mère Elena), à une bonne partie de membres critiques comme Carlotta et moi, mais qui hésitent à abandonner ses rangs à cause surtout des relations personnelles avec d'autres militants qui constituent notre « compagnie ». Mes parents, en effet, affirment que CL est un mouvement principalement juvénile fondé sur le fatal retard mental organisé auprès des adultes (et même des vieux) d'une tendance associative d'adolescent qui n'arrive pas à se reconnaître au moins partiellement patologiquement obsolète.

Dans cette compagnie nous nous reconnaissons tout de même aussi encore. Jusqu'à tous ceux que nous appelons les ignares ou les membres plutôt acritiques et tièdes.

Et puis, nous espérons toujours – peut être illusoirement – que nos problèmes critiques puissent se résoudre rapidement, peut-être avec un changement de ligne (à vraie dire peu probable : on est contraint de le reconnaître).

Par ailleurs, lorsqu'on regarde la relative misère culturelle et de foi animant – si on ose dire – bien d'autres mouvements dits « progressistes », nous sommes obligés à relativiser nos critiques. Nous augmentons notre tolérance priante et quelque peu, disons, miséricordieuse.

Bien entendu, nous demeurons très inquiets et ne savons pas comment les événements vont-ils se passer, même prochainement.

- Mais alors, pourquoi – demanda Serge – le sommet de l'Église n'intervient pas en éclaircissant tous ces problèmes ?
- Justement, si elle le faisait à partir même de ce pontificat, il n'y aurait pas de crise dans l'Église et le modernisme spiritualiste serait déjà battu au moins apparemment, répondit Carlotta.
J'ai à ce propos une véritable nouvelle pour vous et peut-être aussi pour mes chers beaux-parents !
- Une nouvelle ?
- Je viens de la lire sur Facebook écrite par le même auteur : d'un très haut dirigeant de *Nonni 2.0*, l'association italienne des grands-parents catholiques à laquelle Elena e Luigi avaient très activement apporté leur soutien dès la première phase de sa fondation. Cette association, pour son caractère annoncé très anti-étatiste et, surtout, antimoderniste de ses dirigeants très giussaniens, se situait tout naturellement à l'extérieur de la nouvelle ligne officiellement casuiste de *Communione e Liberazione* et du pontificat bergoglien. Eh bien, pour confirmer notre analyse sur la situation ambiguë actuelle de l'Église il suffit de lire le post d'aujourd'hui écrit par le vice-président des *Nonni 2.0* à propos du dernier positionnement de cette association à un peu plus de trois ans de sa fondation. Positionnement par rapport à quoi ? Mais naturellement par rapport à l'étatisme, le cancer le plus grave et diffusé sur le plan de la culture religieuse, donc sur celui politique et économique.
Il s'agit, grosso modo, d'inclure les montants, que l'on sait très importants et décisifs que la dizaine de millions de grands-parents italiens, mais nous le savons aussi pour bien d'autres Pays, octroient aux neveux et aux familles de leurs fils dans les déductions fiscales.
- Mais ceci est une initiative en tout cas louable : aider la Famille, même de la part de l'État, était intervenue Anneke.
- Oui mais le diable on peut le voir caché dans les détails : dans le *post* publié, écoutez ce qu'il dit exactement ce responsable juridique et politique de l'association : « *S'il y avait des frais, ils peuvent être récupérés avec une petite augmentation des impôts* ».

Naturellement qu'il y en a ! S'agissant de frais et donc d'impôts, on ne parle pas d'autre chose. Il devrait le savoir par ailleurs, car ce vice-président est un très expert *blogger* de *Nonni 2.0*, avec une longue expérience de premier plan.

Or, s'il y a une chose que jamais, au grand jamais, un catholique rigoureux ne devra pas prononcer est l'expression à soutien de *l'augmentation des impôts*, bien que minimales qu'ils puissent être définis. Ne fût-ce que par principe ! Et même pour une fonction comme celle des grands-parents à faveur du *welfare* de la Famille et des jeunes !

- Car, toute exigence avancée de la part de chaque lobby est toujours classiquement « minimale », observa Serge : c'est la démarche, la loi habituelle de tout corporatisme étatiste, même pour les causes sacro-saintes comme celle-ci. Aussi en France et partout ailleurs c'est la même chose. On ne doit jamais demander des subventions à l'État à faveur de sa propre catégorie, surtout en la justifiant avec une possible augmentation de la taxation : l'objectif numéro un est toujours de devoir diminuer de deux tiers – pas moins – la taxation des Pays européens pour la rendre raisonnable, à la faveur du Bien commun. C'est exactement ce qui vient de faire le président Trump aux USA dans sa réforme fiscale historique dite de la *flat tax* !

Sur le plan politique, si on veut être un peu anti-étatiste, la lutte la plus importante dans tout ce siècle est la diminution radicale des taxations selon le vieux slogan jamais appliqué : « *Moins d'État et plus de Société* » !

- Sinon, qui pourrait affirmer qu'il ne s'agit pas de l'habituel « *hold up* » corporatiste et démagogique à la *diligence de l'État transportant tous ses valeurs* ? Et ceci malgré le bienfondé de la cause défendue, comme cette revendication ainsi que l'a souligné Anneke, ajouta encore Daniel.

La « *petite augmentation d'impôts* », ça lui a échappée, c'est sûr, je le connais même personnellement ce grand-père devenu à l'occasion étatiste pour une juste défiscalisation. Car nous avons participé ensemble à la gigantesque manifestation à Rome en 2016 pour le « *Family Day* ». Les *Nonni* venant surtout de Milan et moi avec Carlotta, de Bruxelles. À la place de demander de défiscaliser partiellement, il faut plutôt abattre les taxes d'une manière radicale : l'argent doit rester à la disposition de la liberté du peuple !

Mais lorsqu'un petit *lapsus* de ce genre échappe, cela révèle une inquiétante culture étatiste sous-jacente. Une culture étrangère – je risque de devenir fâcheusement répétitif ! – aux multitudes soumises à l'esclavage de l'État étatiste.

Il faudra bien que quelqu'un un jour, commence à dire à ces grands-pères *ultra-nonni* que, parmi les responsables de cette hérésie globale et politique de notre ère, ils ne pourront encore cacher leur terrible responsabilité historique, ne fut-ce que par rapport à leur génération scélérate !

- Comment pourrions-nous, en tant que jeunes, prendre au sérieux ces *Nonni 2.0*, ces grands-parents, avant qu'ils ne se soient explicitement désolidarisés de leur génération qui s'est adonnée hédonistiquement à la dénatalité. Et qui, non contente de ce crime historique, a souscrit des dettes faramineuses qu'ils ne rembourseront probablement et immoralement jamais ? Les Latins ont appelé cette situation avec une formule selon laquelle il ne faut pas avoir peur de l'« *Horror vacui* », (l'horreur du vide, ou du trop-plein chaotique), put conclure Carlotta. Car en supplément, pour nous les chrétiens, il y a toujours l'Espoir : la deuxième vertu théologale, avec la Foi et la Charité. À son tour la Charité n'est possible que si l'argent gagné avec le travail demeure dans les poches des citoyens !

La douzaine de catholiques à référence de la communauté des Esprits

Serge et Anneke avaient longuement parlé entre eux de l'univers religieux et culturel de Luigi conjugué à Elena, de leur matrice idéale. Et qui animait aussi leurs enfants qui ne faisaient que continuellement les étonner et les remettre systématiquement en aplomb dans leur attitude existentielle et politique.

D'où venait-elle cette sagesse qui, d'une façon simple et non affectée, même à partir et vers un petit détail, avait la capacité de retracer un plan à la fois habituel et toujours surprenant, au moins pour leurs connaissances nordiques et belges. Celles-ci venaient systématiquement bouleversées par des explications qui leurs apparaissaient, tout de suite ou par après, d'un élémentaire qui s'impose sans même pas une lutte soi-disant culturelle. Mais par simple évidence. Et, surtout, le vieux couple italien n'avait jamais l'air intellectualiste si fréquent dans les milieux universitaires ou ecclésiastiques.

Outre aux sacrements, à la prière quotidienne, à des messes hebdomadaires, ils se consacrent à au moins une heure et demie d'Adoration par semaine en église.

Le jeune couple franco-flamand décida ainsi de trouver l'occasion de pouvoir leur parler explicitement de ce thème.

D'ailleurs ils n'étaient pas dans une position de contestation ou de critique de leurs idées et de leurs comportements. Au contraire, le fait de révéler la racine de leurs connaissances constituait pour eux un approfondissement de ce qu'ils considéraient leur véritable stage culturel, religieux et même professionnel. Aussi Anneke, qui n'aurait jamais eu l'idée de se retrouver *stagiaire* occasionnelle avec Serge, s'était impliquée d'une façon on ne peut plus globale. Une sorte d'intrapreneurialité très active qui comprenait déjà généralement la totalité de leur existence: de l'existential à leur futur économique, sans forcer.

C'est dans le bureau de Luigi où il disposait d'une belle table ronde pour les réunions et d'un petit salon avec des fauteuils hongrois exposés au musée de New York, mais qu'il utilisait rarement, que les deux jeunes réussirent à bloquer le vieux sage. Ils avaient profité d'un gros retard de Géraldine pour une réunion de travail : elle avait été engagée à l'improviste dans son bureau pour un important appel au téléphone d'un client.

Luigi préférait d'ailleurs les discussions à table, spécialement sous les yeux du grand buste de Dante en plâtre qu'il avait trouvé auprès d'une brocante au *Marché aux puces* pour ceux de francs belges, avant l'euro, dans le quartier des Marolles : la figure du grand poète le rassurait et surtout donnait à la pièce un ton solennel.

- Oui Anneke, je le considère le plus grand homme de pensée, le poète maxime, de loin le plus complet et le plus profond de l'histoire. Sa *Divine Comédie*, sa *Vita Nuova*, constituent les ouvrages incomparablement les plus belles et intelligentes, donc vraiment utiles, de toute la littérature mondiale.

La créaturalité humaine et tout son destin ontologique, son parcours global et religieux sont contenus dans l'unité totalisant de son œuvre. Ce n'est pas par hasard si son existence elle-même est inextricablement liée – avec aussi son exil – à son œuvre suprême.

C'était grâce à l'intégralité de la civilisation du Moyen Âge qui, seule, avait relié la Terre au Cieux, qu'il a pu voir et décrire – même dans un océanique poème – la vie des hommes et de l'humanité on ne peut plus vaste et complexe.

Toute l'admiration qu'on peut avoir pour Shakespeare, comme celle du plus grand critique littéraire reconnu au monde, l'américain Harold Bloom, ne représente qu'un clin d'œil incommensurable par rapport à la globalité mille fois supérieure de toute la sagesse humaine et divine de Dante.

Celle que tu, Anneke, pourrais appeler *Weltanschauung*, la vision du monde selon la philosophie allemande. Et de l'éternité suprême que l'homme est à la recherche de comprendre dans tout son Mystère.

- Maintenant je commence à avoir la certitude sur la racine de votre culture : c'est le vrai religieux, s'esclaffa Anneke.
- En réalité c'est la culture la plus lointaine de la notion de celle habituellement diffusée et massifiée dans nos jours. Comment pourrais-je vous dire, j'essaye avec un exemple. À la fin des années 50, j'avais commencé à travailler en entreprise comme apprenti électromécanicien, un peu comme vous (ou presque...), et j'ai été bouleversé par un petit paysan de la Sardaigne qui connaissait par cœur tous les trois immenses poèmes de la *Divine Comédie* : pendant qu'il travaillait à sa vigne, il se les récitait par tous ses tercés et ses hendécasyllabes. Il parlait à peine correctement son inhabituel italien tandis qu'il s'exprimait d'une manière accomplie en dialecte sarde et en... « dantesque » moyenâgeux. C'est à la télé, dans la plus fameuse des émissions – la première de masse – télévisuelle : *Lascia o raddoppia* (Laisse ou redouble). C'est dire ce que j'entends comme culture populaire, la culture où Dieu et son Mystère sont protagonistes à l'intérieur de la plus vaste et profonde réalité humaine. Même avec – comment dire – d'apparemment bonhommes presque *incultivés* mais, en l'occurrence, très sages encore plus que savants !

Anneke, encore une fois, avait pleine de demandes à poser au vieux CEO qui avait répondu, à sa manière et étonnamment, à ses possibles nombreuses questions. Toujours charmé par sa beauté et par sa soif de connaître vraiment, il avait tout juste oublié la réunion d'entreprise de *project management* qu'il devait guider.

Géraldine était en retard retenue dans son bureau pour un autre dossier (tous urgents, naturellement) : ils devaient analyser ensemble et devoir décider dans leur réunion, avec deux autres employés dont un graphiste, pour la procédure d'une grosse commande de copywriting traductif pour un livre d'entreprise à publier en quatre langues en occasion de l'anniversaire de fondation de ses activités portuaires à Anvers.

Les questions de la jolie flamande, après la brève présentation de Dante, s'étaient évaporées, comme si le classement du grandissime génie et grand penseur avait répondu à toute question. C'est Serge, à ce point, qui s'est fait courage et prit le relais à sa fiancée.

- À présent, nous venons de comprendre, sinon ta culture au moins la méthode de sa dynamique constructive qui n'est pas par accumulation quantitative mais par accroissement intégré, comme celles consécutives de la première ellipse du logo de ton entreprise, si je peux dire. Celle mystérieuse de la religiosité. Je suppose que c'est la méthode de l'immense culture ecclésiale.
- Certes. Ce n'est pas vrai que je suis vraiment autodidacte : seulement quelques génies le sont ou peuvent l'être. On a toujours besoin d'un maître ou plutôt d'un père, surtout si spirituel et culturel. Je suis « contraint » de répéter tout le temps que je suis *autodidacte* car j'ai eu l'immense privilège de ne pas avoir eu l'obligation du joug de l'État, d'autant plus étatiste, de l'instruction publique jusqu'à l'université. J'ai le certificat des écoles de soir en métal-mécanique, les humanités techniques quoi, et pas plus. Mais j'ai eu la chance, la Grâce plutôt, de rencontrer père Giussani, le plus grand éducateur du vingtième siècle au monde dans la mesure où il se considérait lui-même une toute petite créature dans les mains de Dieu : un « rien – qu'il disait – dans Sa possession libre ». C'est lui, ce prêtre génial milanais, ma vraie université, et plus que ça. Encore aujourd'hui.
- Mais quelles sont-elles – insista Serge – les personnes que la séquelle de Christ indiquée par père Giussani ont constitué ta « communauté des Esprits », de la part desquels tu t'es laissé fabriquer ?
- Oh, il y en a des innombrables. Père Giussani disait qu'il avait rencontré lui-même des garçons et de filles qui « à quinze ans ont constitué pour lui déjà mur, la quarantaine sonnée et occasionnellement, des véritables autorités » !
Par exemple, deux livres de deux grandissimes auteurs : l'espagnol Unamuno et le cardinal

Biffi, ami de père Giussani car sorti du même séminaire de magnitude culturelle et spirituelle mondiale, celui de Venegono, entre Milan et Varese. Ce qui est étrange, est que les deux ont écrit un commentaire on ne peut plus global et religieux à deux chefs d'œuvres de la littérature mondiale : *Don Quichotte* de l'espagnol Cervantes et *Pinocchio* de l'italien Collodi.

- Oui d'accord, je comprends : je connais seulement celui de Unamuno. Mais t'as tout de même eu des hommes et des femmes qui ont balisé ton existence, surtout d'un point de vue spirituel et culturel...
- Si tu veux, je peux te faire des noms que tu peux utiliser et suivre toi aussi. Disons une douzaine de noms, mais, naturellement tu l'as compris, ils sont beaucoup plus. D'abord trois Papes : le béat Montini, saint Wojtyla et Ratzinger ; deux cardinaux : les francophones Sarah et Ries ; en passant par trois archevêques très vieux ou déjà pensionnés : l'émérite Negri, le plus proche élève, depuis son adolescence et en tant qu'étudiant dans la classe d'enseignement à Milan, au théologien sublime et grand pasteur Crepaldi, encore responsable de la *Doctrine Sociale de l'Église*, jusqu'à l'archevêque Léonard que nous avons visité ensemble en Provence ; pour arriver à un simple prêtre, actuellement presque de montagne et fin théologien, on ne peut plus giussanien et chapelain de couvent de moniales, père Gabriele Mangiarotti ; à une consacrée cloîtrée mais missionnaire, sœur Maria Gloria Riva, abbesse fondatrice de couvent. Et pour nommer la seule femme laïque, mère de famille rigoureusement catholique au féminin on ne peut plus moderne sans modernisme, Costanza Miriano, elle aussi contemporaine et même discrètement connue internationalement ; et enfin les derniers trois laïcs : d'abord le grandissime journaliste, écrivain et père de famille, le prophétique Antonio Socci et le couple fondateur du seul parti vraiment catholique que je connais, *Le Peuple de la Famille* toujours en Italie : Gianfranco Amato et Mario Adinolfi. J'en ai compté treize plus deux pour t'en indiquer une douzaine...
Je n'ai pas inséré dans cette *douzaine* de référence pour moi personnellement, le nom de mon épouse Elena car, avec elle, je suis conjugué de manière sacramentelle, le plus haut niveau d'identification réciproque et divin. Voilà.

Il faut tout de suite souligner que la liste de la nouvelle douzaine d'« apôtres » pour Luigi contient aussi de relations sans connaissance directe et personnelle ou presque : c'est un des privilèges particuliers de la relationalité contemporaine qui rend encore plus possible la dématérialisation du rapport « tête à tête ». On vit dans une « compagnie » quotidienne – à l'enseigne de celle à vrai dire incomparable avec Christ – en relation intime au-delà de son historicité physiquement personnalisée.

Du reste, la dimension relationnelle très intense en âge juvénile a tendance à se raréfier de plus en plus jusqu'au moment de la mort où il est situé le passage individuel vers la dimension éternelle. La culture de la compagnie, donc bien justifiée en adolescence et dans la première jeunesse, le devient toujours moins dans la continuité et dans l'avancement des âges de la vie. D'où la nécessité de se situer existentiellement dans la vie de l'Église et toujours moins dans celle du mouvement d'appartenance initiale et juvénile.

Grave erreur que celui de faire coïncider et réduire la dimension de l'Église en celle du mouvement dit d'appartenance : elle devient ainsi de plus en plus pathologique de fatal infantilisme. Luigi avait compris ce concept sur instigation de père Giussani lui-même déjà au début des années 60 (peut-être 1963-64) où il avait fait de ce problème un centre principal de ses catéchèses. Surtout lorsqu'il avait fait lire le livre « *Faire l'Église* » du théologien français Leclercq (tout en faisant et développant à l'époque son mouvement ecclésial, naturellement).

Le modernisme incapable par définition d'éclairer le chemin de l'Église

Toute la question, en dernière analyse, pourrait être enfermée dans une des astucieuses phrases – si on peut dire – de monseigneur Carron, le président de la *Fraternité de Communion et Libération* : « *Si nous ne pensons pas que François soit la thérapie c'est que nous ne comprenons pas la maladie* ».

L'astuce consiste dans l'attribution, à priori escomptée, du fait que le Pape ne peut absolument pas être, il va de soi, la maladie mais seulement, dans l'éventualité, la thérapie !

Quel catholique ou simple homme de bonne volonté pourrait-il d'emblée concevoir un Pape comme la maladie du monde ou de l'Église ?

Et pourtant la question centrale n'est pas là. Elle consiste plutôt, comme toujours, dans le Salut de l'homme, dont seul le Christ, la rencontre vitale avec Sa Personne, est solution !

L'Église et le Pape sont les *instruments* – le Sacrement total – dont la Trinité mystérieusement dispose (mais non seulement) pour accomplir le Salut de l'homme.

Le problème, par ailleurs éternel, est comment l'Église et, surtout son Pape, avec son pontificat et sa pastorale, conduit son Peuple de Dieu sur le chemin de ce Salut.

Les théologiens ne doivent pas préparer leurs buchers : le Mystère de l'Église, donc des Papes, est leur coïncidence avec le Corps Mystique du Christ vivant.

Et ceci, dans son action, tout de même humaine, qui peut correspondre ou non (!) au Plan de Dieu. Lequel veille afin que tout le Magistère de l'Église révélé dans l'histoire puisse finalement s'imposer en dépit de tout péché et hérésie fatalement passagers.

Dieu, en effet avec son sacrifice sur la Croix et sa Résurrection, a déjà gagné contre Satan et contre sa mondanité toujours perverse.

La grande controverse aujourd'hui à l'intérieur de l'Église a reporté au plan de l'actualité le problème de comment dépasser le modernisme qui jaillit et est alimenté de l'intérieur du clergé clérical lui-même.

Quelle est la méthode pratique suivie pour l'activation de la soi-disant actuelle révolution moderniste bergoglienne dite de la *Nouvelle Église* ?

Tout simplement est la dérive, désormais devenue très classique. Aucune assise théologique et morale est apparemment appliquée ou requise. Uniquement une supposée et prétendue apodictique *adéquation de la doctrine, du Catéchisme catholique, aux coutumes du monde*.

Certes, avec des argumentations pseudo-philosophiques et psychologiques, voire même théologiques. Surtout, par défaut, selon les jugements suggérés par les circonstances, les conditions sociales, culturelles, économiques. Mais aussi ecclésiologiques.

Déjà Pape Pie IX avait traité et amené à la condamnation et à la défaite cette idéologie hérétique – il y a presque deux siècles – qui renverse totalement la christocentricité éternelle en la remplaçant avec une soi-disant « indispensable » adaptation du christianisme, conforme fatalement aux mentalités du monde.

La tendance au mal, le conformisme au monde, est toujours ainsi d'actualité. Même le casuisme, l'identique hérésie du modernisme, mais d'actualité deux siècles auparavant (époque encore assez pauvre de modernité technoscientifique), revient au galop dans notre époque dominée par la techno-science interprétée abusivement contre Dieu.

Ainsi c'est toujours la loi de la mondanité qui se veut prévaloir sur celle de la Trinité.

Ce malheur immense a été actuellement aggravé par une sous-culture sud-américaine amenée par ce pontificat de Pape François. Elle, outre au fait d'être globalement simpliste et auto-légitimée par un ancien défaut dans l'interprétation de l'évangélique « pauvreté de l'esprit »

en « paupérisme économique », s'est chargé d'une « mission révolutionnaire » de toute l'identité du catholicisme et de l'Église.

La *Nouvelle Église* que les autolaïcistes catho-protestants rêvaient, plus au moins en secret et localement, depuis au moins un demi-siècle s'est en fait réactivée à plein rythme.

La conjonction entre le tiers-mondisme marxien et le postmodernisme le plus dissipé a pu se réaliser via la pensée faible qui réduit à une peau de chagrin la capacité tout simplement de penser et méditer des pays économiquement plus avancés.

Les trois papes postconciliaires déjà cités ont tout fait pour combattre ces deux tendances de se rejoindre. Mais, malgré leur rigueur exceptionnelle jugée naturellement anachroniste par le pouvoir et à l'intérieur d'une certaine Église, la catastrophe n'a pas pu être évitée sous ce pontificat.

L'arrivée à Rome du cardinal argentin était très imbibée des pires idéologies tardo-marxistes, des résidus de la « théologie de la libération » ultra condamnée vainement depuis plus d'une trentaine d'années. Et, surtout, elle était affichée par un mépris pour la grande culture qui a fait l'histoire du monde et de la Tradition chrétienne. Ainsi elle est en train de tout faire basculer dans un modernisme militant sur tous les sujets que la modernité théologique et culturelle avait essayé d'assurer au moins pour plus cinquante ans.

Voyons ce qui a écrit à ce propos le cardinal Sarah dans son livre *Dieu ou rien* (Fayard, 2015) : « À cause de la diversité des opinions sur des questions graves, de la perte des valeurs et de la désorientation des esprits provoquées par le relativisme, nous commettrions un grave péché contre l'unité du Corps du Christ et de la doctrine de l'Église en donnant aux conférences épiscopales une autorité ou une capacité de décision sur des questions doctrinales, disciplinaires, morales ».

C'est exactement ce que le Pape François a décidé de réaliser et concrétiser – à plusieurs reprises – à l'intérieur de l'Église.

Le soutien clérical au Pape de la part de Jullian Carron, avec les inutiles acrobaties de ses phrases « astucieuses », est annihilé par la clarté de l'analyse de l'erreur de l'épiscopalisme catho-protestant et relativiste dénoncé – même si prudemment – par le cardinal Sarah.

On ne s'étonnera pas, donc, de l'humiliation publique bergoglienne qui vient d'être reçue par ce grandissime et rigoureux cardinal deux années plus tard selon le pastoralisme totalement hétérodoxe de type luthérien, déplaçant le pouvoir vers le "congrégationnisme" typiquement protestant !

Pape François, à présent, a presque terminé de limoger tous les prélats responsables de dicastères en opposition à sa ligne ou qui ne se sont pas alignés à sa systématique hétérodoxie substantielle, même si intermittente et confuse, par rapport à la Tradition de l'Église *Mater et Magistra*.

Désormais il n'y a plus de sujets où ses interventions – mais avec lui on ne sait jamais ! – même avec ses gros sabots taillés dans le bois anachronistiquement tiers-mondiste assez étranger à toute rigueur du catholicisme. Lesquels n'avaient jamais été dévastées auparavant dans le *Dépôt de la Foi*.

Les véritables chrétiens, comblés de Grâce et habitués désormais à des Papes dont on ne pouvait que se vanter ouvertement, rasent actuellement les murs dans l'extrême embarras pour les bourdes et les déclarations presque hebdomadaires pseudo pétriniennes et très ambiguës dans leur caractère peu défendable ou totalement indéfendable. En rapport, naturellement, à la séquelle du Christ, de l'histoire de l'Église et de son Évangile.

Et ceci, pendant que plusieurs prélats éperdus – à semaines alternées ou en continuité – qui, avec leurs propres déclarations très explicites et surtout avec des initiatives ecclésiales

conséquentes, confèrent à ses mots des interprétations univoques dans le plus clair modernisme hérétique. Même sans freins.

Ainsi, le clergé dit traditionnel ne fait que se taire en attendant d'autres déclarations espérées qui, d'une manière désinvolte, démentissent les précédentes formulées dans des ambiguïtés pour lesquelles le peuple de Dieu demeure au moins douteux.

S'agit-il du fruit de l'ignorance la plus éclatante ou le *n'importe quoi* irresponsable qui a eu, en l'occurrence, le dessus ? Le doute affreux, en tout cas, reste.

Du jamais vu : ainsi, les astuces phraséologiques de monseigneur Carron apparaissent absolument marginale et risibles !

Il est à remarquer, parmi ces astuces déclaratives très diffusées avec stratégies même bancales par des prélats alignés au dit *pastoralisme* actuel papale (très contesté car souvent non pétrinien), la progression de l'opération méticuleuse de totale occultation de la principale source théologique de laquelle elle a été tirée : la presque globalité de l'actuel virage « réformateur ». Réforme placée entre le spiritualisme et le modernisme, qui est propre de ce pontificat et des mouvements contemporaines ecclésiaux dits acritiquement obéissants. Mais, on le sait, la véritable obéissance ne peut qu'être critique. Toujours.

Ainsi, s'il y a un théologien jamais cité ou nommé dans les nombreuses publications néo-casuistes, celui-ci est le très allemand hyper progressiste du siècle passé, Karl Rahner.

Tous les principes implicites de la ligne papale de la *Nouvelle Église* sont en effet tirés de ses thèses qui se sont affirmés, devenus même populaires, de sa théologie particulière, dans le dernier demi-siècle et plus.

Elles, en conformité à la mentalité du monde, ont été créées et propagandées progressivement, malgré la présence vigile et géniale des premiers trois Papes post-conciliaires (en excluant très arbitrairement Pape Jean Paul I mort trop rapidement, un mois après son élection) : l'exacte contraire de l'annonce évangélique christologique.

Et complètement en opposition à la Tradition sapientielle de l'Église. L'éclatant de cette absence même nominalistique peut être vu d'une façon inversement proportionnel à la popularité du cité théologien catho-protestant allemand : devenu le plus fameux et suivi par la majorité du clergé au moins européen dans les années pré et post-conciliaires.

Sa *leadership* « religieuse », toujours officieuse, avait été vérifiée bien supérieure à celle de saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Grégoire-le-Grand ou d'autres consacrés par l'histoire, parmi lesquels Léon XIII et Pie X.

Il serait extrêmement intéressant comprendre à nos jours le pourquoi de cette apparente éclipse ou volontaire refoulement (élimination forcée) malgré son éclatant « succès » pratique, jamais ainsi ambiguë dans l'histoire de l'Église et même en dehors.

Par exemple, les deux livres de monseigneur Carron, « La beauté désarmée » et « Où est-Il Dieu », avec un total de bien plus que cinq-cents pages et une liste de citations par centaines (non rarement – comme d'habitude – tronquées et décontextualisées) ne reportent même pas le nom du théologien allemand.

Rahner, le plus important théologien contemporain, apparemment abandonné si bien toutes ses positions doctrinaires et ecclésiologiques soient complètement très majoritaires et pratiquées par les catholiques, n'est nommé presque jamais. Carron, lui aussi, n'en parle pas : même pas par devoir de chronique ou pour le contester (est-ce que lui arriverait de le faire !) dans ses nombreuses analyses.

Entre-temps, ses choix pastoraux sont celles, les mêmes qui ont amené à une crise apparemment désespérant. Et ceci, malgré il poursuit concrètement dans son mouvement hérité une direction qui mélange d'une manière syncrétique les fameux et orthodoxes principes giussaniens, indifféremment, avec ceux moderniste et à l'opposé non religieux de Rahner.

Si on n'avait pas la certitude de l'attention miséricordieuse et salutaire de l'Esprit Saint, on pourrait douter presque toutes les semaines que le Créateur tout puissant, en écoutant ces déclarations – heureusement non *ex-cathedra* – de son Vicaire sur Terre et, surtout, de ses proches *yes-mens* substantiellement anticatholiques, se soit mis en congé maladie ou patiemment surnois, comme dernièrement d'habitude, prêt à intervenir directement... La toute dernière brimade surréelle, celle dont le cardinal Sarah a été affreusement victime de la part directe du Pape actuel lui-même, et sur un sujet – la Liturgie ! – d'importance capitale, vient de créer encore un scandale tellurique. Attaquer le cardinal, à partir de positions de surcroît relativistes, peut-être le plus rigoureux et saint, constitue un acte d'une gravité religieuse presque sans précédents. Mais, peut-être, c'est justement à cause de cela, que l'attaque a eu sciemment lieu.

Le tout dans un silence assourdissant de la quasi-totalité des évêques et du clergé du monde entier ébahis, littéralement bouleversés et terrorisés par leur possible sort en cas d'explicitation même très prudente de leurs « doutes ».

À vrai dire, ils sont nombreux – plus que nombreux – que des critiques semblables de très hauts ecclésiastiques de tous les continents se révèlent. Mais, comme ils restent d'une façon systématique sans réponse, ils sont avalés dans l'oubli de la plus totale des insignifiances. Les exemples de vengeances faussement autoritaires, sans autorité réelle et de pure puissance cléricale, sont déjà innombrables.

C'est le cas des quatre cardinaux qui ont posé au Pape (à qui sinon ?) leurs doutes sur l'encyclique « *Amoris laetitia* » et laissés sans même pas un signe de réception pendant plus d'un an (deux de ces cardinaux son même morts sans recevoir aucune réponse !). Et cela continue.

Par contre, toute la meute du clergé dit progressiste est promue aux postes des plus importants dicastères ecclésiastiques. Ils sont déchainés dans l'annonce des pires déclarations hérésiarques et initiatives ecclésiastiques remettant en cause les principes éternels de Foi ! Ainsi, les ambiguïtés des directives dans « *Amoris laetitia* » sont interprétées en sens totalement opposés, par exemple, des deux côtés de la frontière séparant, par exemple, l'Allemagne et la Pologne, dans le cœur de l'Europe.

De surcroît sans craindre aucune démentie de la part du suprême défenseur de l'orthodoxie pétriniennne... Lequel apparait plutôt comme le grand marionnettiste de toute cette objective dévastation.

La même qui devrait chaque jour, dans notre ère, répéter le célèbre et fameux contraire, « *Non possumus* ».

L'habituelle loquacité de Carron disparaît complètement face à ces innombrables manifestations destructrices.

Certainement Pape François a été, à propos du cas Alfie, le bébé malade de maladie inconnue, assurément bien plus sage et concret, c'est-à-dire plus pastoral en Vérité, de monseigneur Jullian Carron, même dans sa fonction de responsable du mouvement de *CL*.

Il a rencontré personnellement le très jeune père de vingt-et-un ans (même plus jeune époux de Donato, le timbalier !) et il a fallu très peu qu'il ne se conforme à la proposition du maître de Luigi, *Donga*, don Gabriele Mangiarotti. Celui-ci avait génialement suggéré que, avec son exceptionnel et rigoureux témoignage de catholique anglais, soit nommé président de l'actuel Synode des Jeunes à Rome !

Une occasion celle-ci extrêmement riche et non répétable, de nature surgivement giussanienne dans sa profonde religiosité même missionnaire.

À la nouvelle de la morte dans la nuit du bébé Alfie, c'est-à-dire de l'assassinat secret (déjà décidé !) perpétré dans la barbarie inavouable – et « astucieusement » cachée dans des circonstances inconnues ! – par l'étatisme le plus arrogant et totalitaire de la civilisation la plus

laïciste de l'histoire occidentale, Carron – encore perçu traditionnellement comme président du mouvement catholique même le plus christocentrique au monde grâce à la conduction de plus d'un demi-siècle de la part de don Giussani – a essayé de s'en sortir avec une petite prière sans aucun jugement (comme d'habitude) sur l'horrible événement !

Et tout ce qui s'était avéré ne faisait que souligner exceptionnellement et dramatiquement, face au monde entier, incrédule et effrayé, l'irréductible détermination inhumaine, incompétente et sacrilège, d'un entêtement acharné d'hérésie humaine contre Dieu et la Personne. D'autant plus, qu'il s'agit d'un bébé sans défense et dérobé, sans justice et brutalement dans la contrainte, à la légitime autorité parentale (rendue illégale par l'habituel ineffable étatisme) : contre la volonté de sa propre Famille !

À aggraver l'insoutenable et exorbitante atrocité, surtout pour Carron, il y avait la nature outrageuse et violente de cet étatisme qui n'est autre chose – comme on sait – que la suprématie bureaucratique de l'État sur Dieu et Ses Lois même naturelles.

Il y a eu aussi l'obtusité du responsable du mouvement de ne pas comprendre l'absurde de « ses » milliers et milliers de personnes catholiques réunies en soi-disant « Exercices spirituels », de surcroît dits giussaniens, rendus muets et aphasiques face, par contre, à l'immense occasion de devoir crier haut et fort au monde et à l'Éternel, pour dénoncer la folie totalitaire moderniste manifestée, sans vergogne, contre l'humain d'une créature exécutée dans la nuit et dans la prison de la stupide et cruelle technoscience : de surcroît inavouée ignorante, pour infliger le pire des despotismes, de la part de la bureaucratie de la *pensée unique* au monde entier et à son bon sens : la terrible loi de la mort inacceptable !

Les demandes sarcastiques et pertinentes sur la « Beauté désarmée » et « Où est-Il Dieu ? » – les titres de deux derniers livres de Carron – ont résonné d'une façon sinistre entre ses très longs tarabiscotages théologiques professionnels. Apparemment restées toujours mécaniquement les mêmes et données en repas aux fausses méditations des toujours plus stupéfaits et abstraits spectateurs de l'assistance passive massifiée.

Mais il attend quoi, au juste, ce pasteur soi-disant méditatif à se déchaîner contre l'étatisme irrégulier évident et intolérable ?

Un résultat certain, Pape François l'a par ailleurs et tout de même obtenu, et peut-être même involontairement : « *Jamais, comme de nos jours, les catholiques rigoureux ont tant prié pour l'unité de l'Église et pour sa droiture doctrinaire* ».

C'est la remarque que Luigi pensait de faire à tous ses proches et chers amis à la première occasion.

----- o -----

Postface

La véritable audace de l'apparente aventure morne dans la quotidienneté éternelle

Un roman, celui-ci, assez bref – d'environ 50.000 mots par rapport à la supérieure norme habituelle – mais se voulant même dense. Sans le piquant des coups de théâtre spectaculaires et artificiels, mais rempli de... doctrine chrétienne, la simple science essentielle et « philosophique » des véritables « pauvres d'esprit » reconnaissant leur créaturalité.

Et des choix multiples de ses idées normalement culturelles. Un petit effort, celui-ci, volontairement pas trop littéraire à la mode, pour raconter une passion aujourd'hui désuète et même délaissée. Sans cadavres mystérieux et rebondissements bien émotionnellement construits.

Ainsi se déroule, dans cette narration, l'histoire d'une famille modeste on ne peut plus lointaine du protagonisme vaniteux, tant à la mode, des personnalités individualistes aujourd'hui toujours diffusées. Et même plutôt interne aux tranquilles émigrations familiales d'antan, vraiment nécessaires et toujours demandées. Tout de même pleines de conséquentes et intrinsèques difficultés : incomparables avec celles des migrants idéologiquement arbitraires actuels et spécialement « forcés ».

Le récit décrit l'assez plate quotidienneté existentielle de quatre générations en question est vue et transportée dans une simple recherche totalisante : dans l'aventure réelle de la vie, à elle toute seule extraordinaire dans sa normalité la plus habituelle.

Les tout premiers commentaires reçus après quelques lectures en pré-publication en français (avant la traduction en italien), dont je n'en ferai référence ici que pour les critiques les plus négatives, concernent deux types d'objections.

Tout d'abord, sous accusation est le style démonstratif, « inacceptable – semble-t-il – en littérature moderne ». Surtout à soutien du... christianisme. Il s'agit là de l'attitude critique d'intellectuels, souvent dit d'avant-garde, bien pointus et hautains dans leur jugement découlant fondamentalement de l'agnosticisme condescendant et généralisé par rapport à l'éternelle « prétention du salut chrétien ».

L'autre commentaire critique, vient de l'insertion d'une partie dite *trop importante*, centrée sur le fameux "moi narratif omniscient". Celui-ci devrait être remplacé et fondé, toujours d'après ces pré-lecteurs, sur la subjectivité exclusive des personnages eux-mêmes. En interlocution directe, sans la narration typique du décrié "*deus ex-machina*" : celui inacceptablement tout puissant et intervenant de... l'extérieur.

Presque toute la critique dite moderne, a une prédilection – paraît-il – pour la narration exclusivement par le biais des dialogues qui personnifient le subjectivisme et, par conséquent, le relativisme des visions du monde à partir de chaque individualité parcellisée. Chacune avec sa propre prétention de vérité déniait la Vérité unique et totale qui ne doit pas exister.

Ces deux critiques, intentionnellement d'éreintement radical, sont celles qui m'ont plu paradoxalement le plus. En effet, je suis foncièrement opposé à la conception, très courante, d'une littérature "*objective* dans le subjectivisme", commun à ces deux critères critiques. Ils résultent d'une vision relativiste (fatalement réductionniste) de la vie et de sa communication que je déteste.

Le style dit "démonstratif" utilisé est intentionnel et je le défends ouvertement : il n'est que la conséquence d'une constatation ouvertement choisie.

C'est plutôt la *pensée unique et faible* (autre que sécularisée) qui a réduit dogmatiquement et d'une manière totalitaire la littérature contemporaine. C'est-à-dire la narration principalement et fatalement athée de l'existence à une pure propagande de la soi-disant "vérité nihiliste", surtout moderniste sans véritable modernité.

Bref, une petite narration – celle de ces pages – conçue dans la tentative inactuelle de recherche vers le Ciel, c'est-à-dire dans la profondeur de sa suprême et toujours simple complexité de la substance dont est composée la réalité.

Même dans la recherche de sa tessiture matérielle et esthétique.

La préoccupation pour une recherche de *succès à effet* a été scrupuleusement exclue à l'avance, car personnellement inconcevable et volontairement pour moi impraticable.

La même recherche a plutôt essayé de suivre le chemin où la Rédemption et sa Sapience sont évangéliquement *cachées* : classiquement cachée « *aux puissants de la Terre* », comme on répète. Et, par contre, données toujours en cadeau, étonnamment, aux véritablement courageux en quête, tout simplement, de la rare *pauvreté d'esprit*.

Car notre humanité – j'ai la faiblesse de croire – clame la Révélation. Sans laquelle on ne peut pas trouver son propre Salut, dans la seule et éternelle modernité.

Dépourvue, justement, de l'affreux modernisme.

F.T.

Bruxelles, le 25 mai 2018

L'auteur

Franco Troiano (1944) est le fondateur à Bruxelles en 1977 du Groupe Eurologos, constitué de trois entreprises pilotes (Eurologos, LitteraGraphis et Telos) : respectivement productives du multilinguisme, du graphisme d'illustration et du copywriting de la conception marketing. Ses plusieurs sièges « glocalisés » – actuels et futures – sont situées sur quatre continents.

Notre émigré italien et né aux Abruzzes a écrit plusieurs livres de traductologie appliquée, à partir des années 90, postés aussi sur Internet. Mais également plusieurs essais et nouvelles en diverses langues, tous centrés principalement autour du thème du travail, dans la dimension globale de leur religiosité naturellement cruciale.

Catholique pratiquant, il est encore à la tête de son petit groupe de communication multilingue qui est actuellement dirigé internationalement par sa fille Odile qui n'en finit pas de le refonder et de le moderniser.

Actif dans la lutte contre le nihilisme et le relativisme de notre époque, l'auteur de ce roman a renoncé à donner encore des conférences en Europe, aussi dans des universités, à la faveur de ses intrapreneurs et associés locaux, il va de soi.

Certains de ces textes sont aussi publiés sur les sites web des entreprises de son groupe et de son blog personnel.